

RESI - PALLI

L A



BIBLIOTECA LUCCHESI - PALLI

III. SALA

7

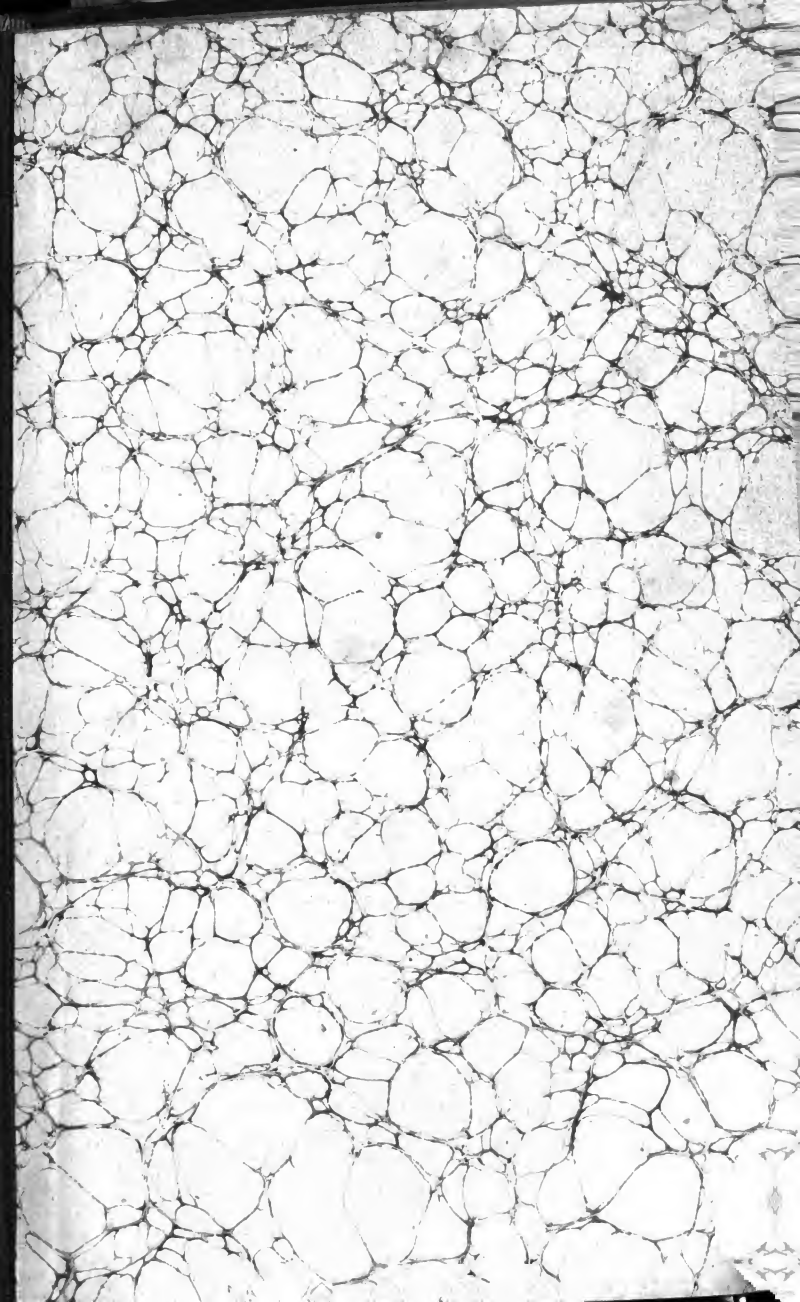
III

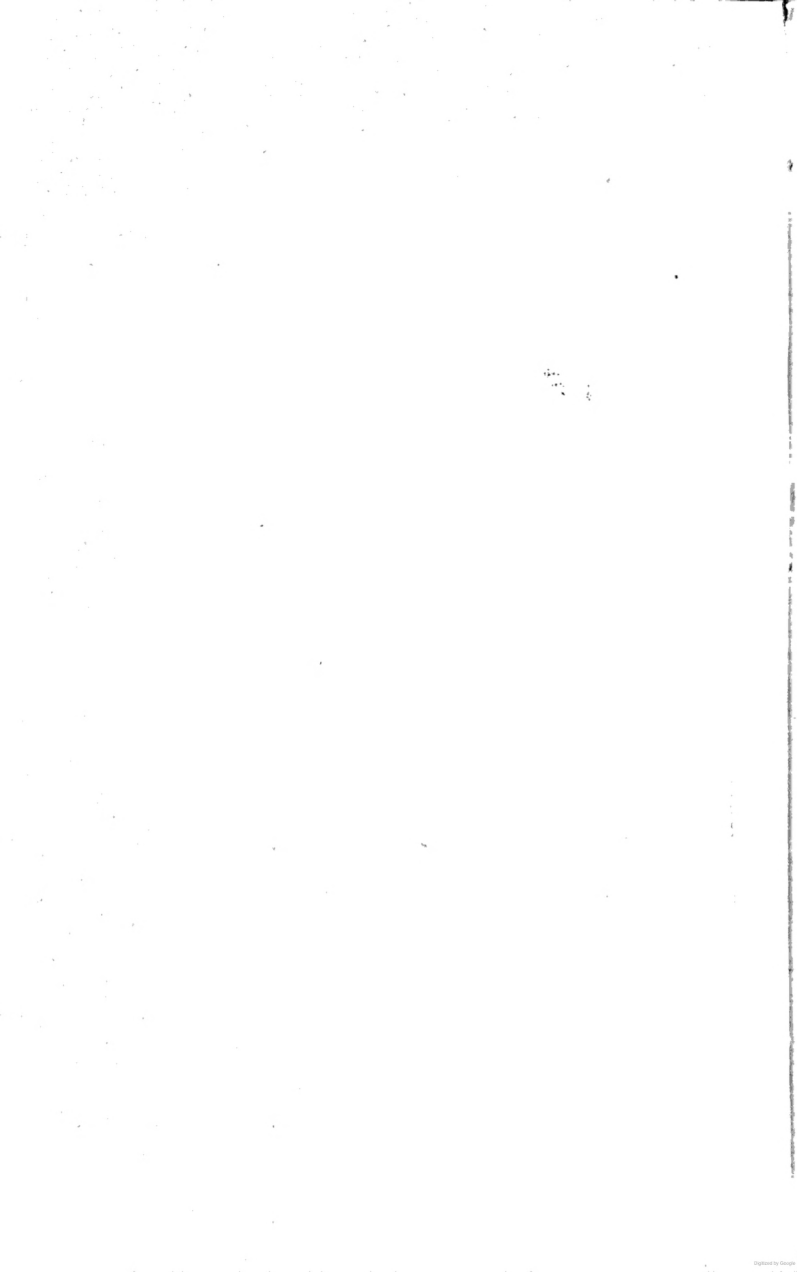
16



*Grande Sala O.S.*

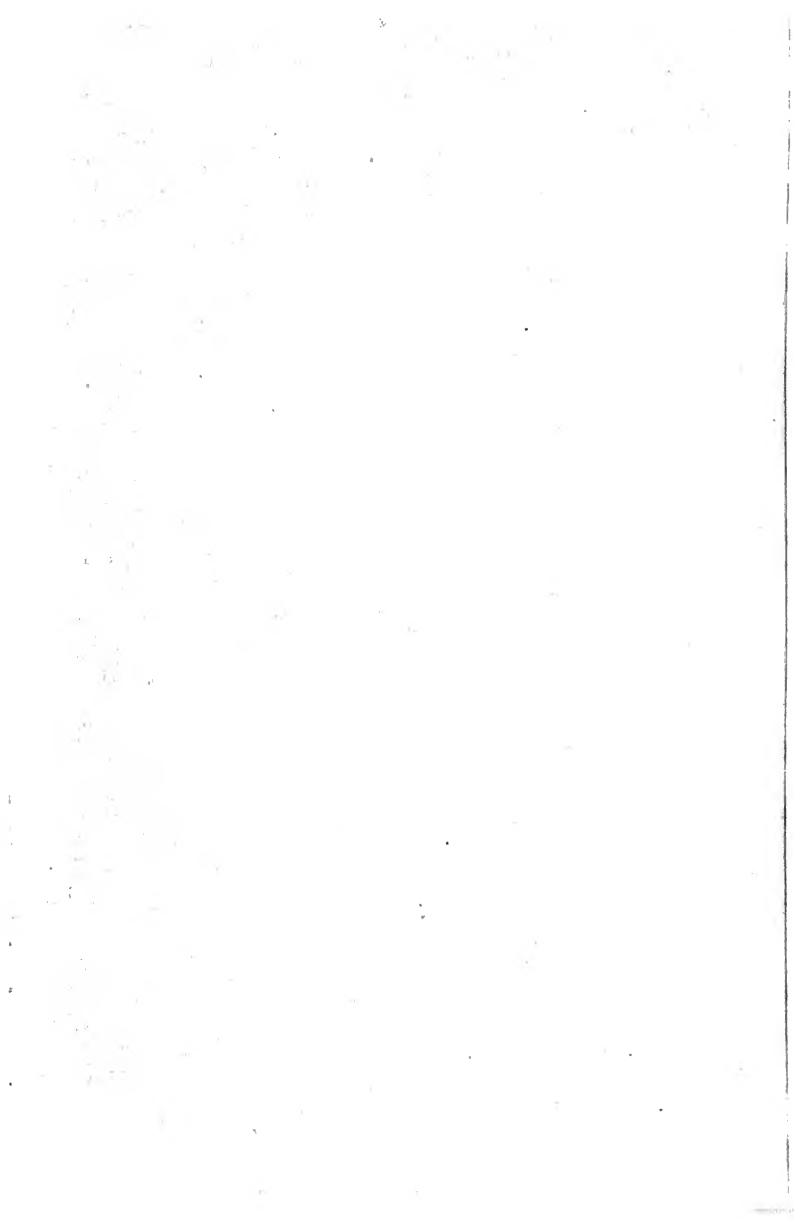
*7-III-16*







III ≠ III 16



# FLEURANGE

II

---

PARIS. — TYPOGRAPHIE LAHURE  
Rue de Fleurus, 9

---

79215

M<sup>ME</sup> AUGUSTUS CRAVEN

---

# FLEURANGE

OUVRAGE COURONNÉ PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE

---

TOME SECOND

---

TREIZIÈME ÉDITION



PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE

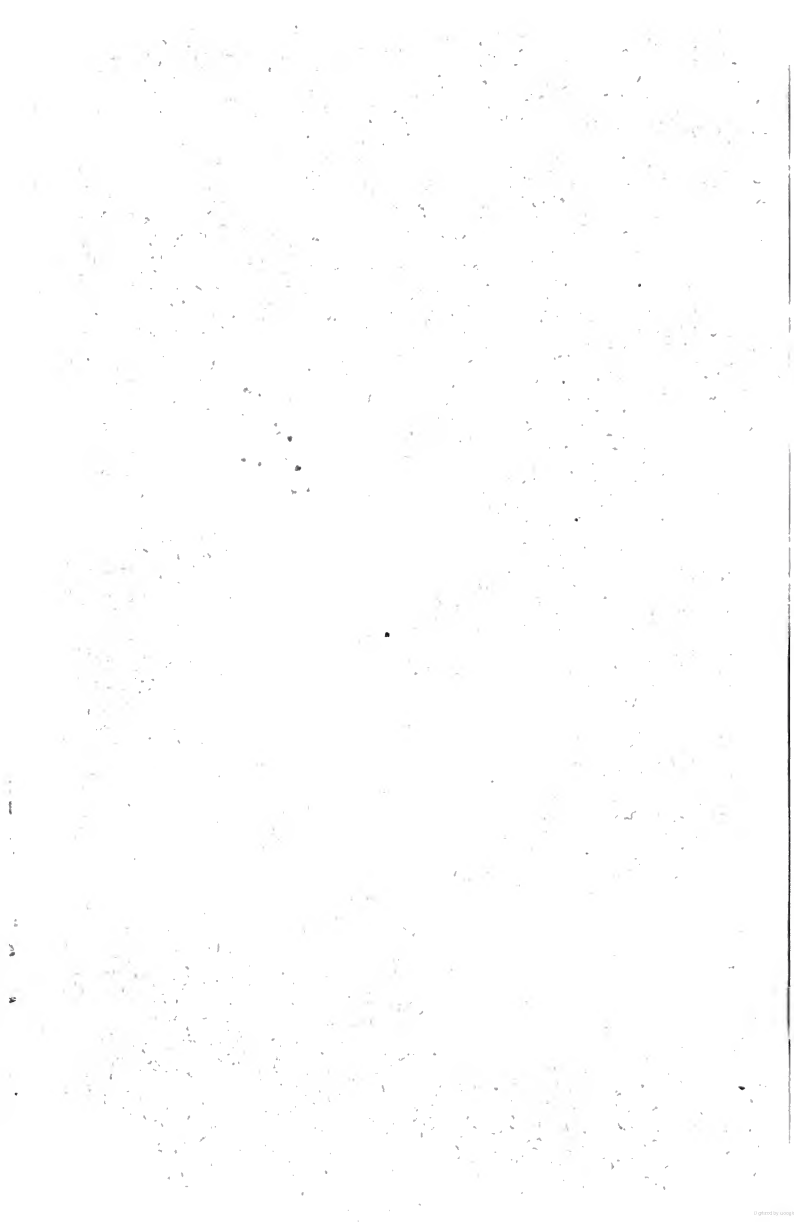
DIDIER ET C<sup>IE</sup>, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES AUGUSTINS, 35

---

1874

Tous droits réservés



# FLEURANGE

---

## AU BORD DU NECKER

Brama assai — poco spera — nulla chiede  
TASSE.

### XXXIV

« Revenez, Gabrielle ! si vous le pouvez, revenez tout de suite ; en tout cas, revenez bientôt. »

En lisant ces simples paroles adressées par Clément à sa cousine, il eût été difficile de deviner avec quel battement de cœur elles avaient été écrites. Mais certes, la pensée n'en fût jamais venue à Fleurange elle-même, et moins que jamais au moment où lui était arrivée cette lettre à la fois si affligeante et si secourable. Elle avait même fait fort peu d'attention aux assurances contenues dans



la lettre de son cousin relativement à l'inutilité actuelle de tout nouveau sacrifice au bien-être de sa famille. Clément lui avait pourtant dit l'exacte vérité. La situation du professeur Dornthal et de sa famille était fort changée sans doute, mais loin cependant d'être transformée au point où ils s'y attendaient tous, et s'y étaient préparés, à l'époque où, un an auparavant, la ruine les avait frappés et dispersés.

Quitter une maison habitée depuis vingt-cinq ans, voir les objets qui en étaient l'ornement mis en vente, abandonner le lieu même où s'est écoulée la meilleure partie de sa vie, tout cela exclut d'abord la possibilité de prévoir autre chose que privations et tristesse sans mélange. Madame Dornthal elle-même, alors, n'envisageait pas autrement l'avenir, et le courage avec lequel elle avait quitté sa ville natale était le même qu'elle eût montré à son mari s'il avait été condamné à subir un exil qu'elle aurait partagé avec lui, en cherchant à le lui alléger le plus possible, mais sans réellement prévoir pour eux la moindre chance de joie dans ce changement d'existence.

La joie cependant était venue, et il n'est pas rare qu'aux revers supportés sans murmure, soient accordés ainsi des compensations imprévues.

En premier lieu, la nouvelle demeure, quoique simple et même rustique, comparée à la première, n'était ni triste ni incommode. Deux chambres spacieuses situées au rez-de-chaussée permettaient à la famille de s'y rassembler au grand complet, soit pour les repas, soit pour les réunions du soir dont, au retour des absents, ils espéraient retrouver les joies intimes. Un petit jardin entourait cette maisonnette et descendait en pente jusqu'à la rivière par une pelouse verte bordée à droite et à gauche de deux allées couvertes. Ce lieu, nommé *Rosenhain*, justifiait son nom par l'abondance de fleurs et surtout de roses qui, de toutes parts, égayaient la vue et embaumaient l'air. Aussi, dès le premier jour, ils avaient éprouvé une impression fort différente de celle qu'ils avaient appréhendée. Clément avait d'ailleurs soustrait à la vente plusieurs gravures et deux ou trois des tableaux favoris de son père, ainsi que quelques objets familiers et précieux, et ils les retrouvèrent là comme de vieux amis, qui les avaient précédés, pour leur donner la bienvenue.

En second lieu, il était advenu que les collections rares du professeur et les objets d'art, réunis par lui avec un goût sûr et une science profonde, possédaient une valeur fort supérieure à celle qui

avait été prévue, en sorte que, à défaut de l'opulence disparue, une aisance plus que suffisante leur fut bientôt assurée. A cela se joignait tout ce que promettait l'avenir à Clément, dont la singulière aptitude, une fois reconnue, se trouva rapidement en voie de justifier les prévisions de Wilhelm Müller. La fortune, à dire le vrai, n'est ni aussi aveugle ni aussi capricieuse qu'on le dit, et si elle accorde parfois ses faveurs à ceux qui en sont indignes, il en est toutefois qu'elle réserve exclusivement au travail persévérant, à l'intègre loyauté, au calcul intelligent et habile, à l'économie sévère, à la rigoureuse exactitude. Ces vertus, et non le hasard, président à la fondation des fortunes durables et honorées, et l'habileté la plus consommée ne les empêche pas, là où ces vertus manquent, de se dissiper souvent en un jour.

C'était une de ces fortunes légitimes que Clément était digne de fonder et capable de relever. En tous cas, ses efforts suffisaient, et il eût voulu épargner à son père la part de travail que celui-ci s'était adjugée; mais il ne put l'en détourner, et bientôt il s'aperçut qu'il ne le devait pas. Son père lui avait transmis le côté poétique de sa nature, mais c'était de sa mère qu'il tenait la force et l'é-

nergie dont le professeur, malgré les dons rares et exquis de son âme et de son intelligence, était complètement dépourvu. Un abattement profond se mêlait à la résignation apparente avec laquelle il acceptait le malheur, et cet abattement naissait de la conviction tardive et humiliante de l'avoir lui-même amené par son imprévoyance, et d'être ainsi responsable de la ruine de ses enfants.

Il fallait le distraire de cette idée fixe, et à cet égard, l'occupation forcée que lui imposait la charge qu'il avait acceptée, ainsi que la nécessité de poursuivre ses études favorites, étaient trop utiles pour qu'on l'engageât à y renoncer. Peu à peu, cette nouvelle existence, sur laquelle ne pesait plus aucune anxiété matérielle, devint à la fois active et sereine, et les heures où la famille se réunissait eussent presque repris le même aspect qu'autrefois sans les nombreuses places vides au foyer. Mais après l'arrivée d'Hilda et de son mari et celle du docteur Leblanc, les soirées de Rosenhaïn étaient redevenues animées et presque joyeuses. Ludwig retrouvait avec Hansfelt ses chères causeries d'autrefois; Hilda réjouissait la vue de son père par sa beauté et son bonheur, les voix et les rires des enfants retentissaient de nouveau, et le violon de Clément faisait parfois

comme jadis entendre des airs de danse, mais le plus souvent, à la prière de son père, c'étaient de plus graves mélodies qu'il jouait maintenant, avec une expression si pathétique et avec une telle perfection qu'Hilda surprise lui demanda, un jour, « comment dans sa vie si occupée, il avait trouvé le temps de développer ainsi son talent? »

Clément n'entendit pas d'abord sa sœur, tant il était absorbé par quelques mesures de Beethoven qui prenaient sous son archet un accent déchirant. Elle répéta sa question :

— Je joue le soir à Francfort, répondit-il alors, je fais de la musique avec Müller et sa femme, cela me repose de mes détestables journées, et m'empêche de perdre ce que tu veux bien appeler *mon talent*.

Tel était l'aspect que Fleurange eût trouvé à la nouvelle demeure des siens, un mois auparavant, et peut-être, en ce cas, son involontaire tristesse eût-elle été plus apparente. Mais la paix reconquise dans le paisible intérieur venait d'être de nouveau violemment troublée. Aussi ne put-on s'étonner des larmes qui se mêlèrent à sa joie en revoyant ceux qu'elle aimait, puisqu'au milieu d'eux, elle retrouvait la sœur en deuil du docteur Leblanc, et qu'à son arrivée il fallut lui révéler

un nouveau malheur que la lettre de Clément lui avait à peine fait entrevoir.

La vie du professeur Dornthal, en effet, n'était plus en danger, mais Fleurange apprit que sa mémoire demeurerait étrangement affaiblie, et que la flamme de cette noble intelligence était, sinon éteinte, au moins devenue vacillante et incertaine ! On espérait que cet état serait passager ; le temps, le repos complet, l'absence de tout travail, amèneraient bientôt, disait-on, son rétablissement. Mais l'épreuve était rude, et Clément voyait pour la première fois défaillir le courage de sa mère. Ce fut avec un bien triste sourire que madame Dornthal vit son mari reconnaître Fleurange et l'embrasser sans témoigner la moindre surprise de sa présence, ou se rendre compte du temps et de la distance qui les avaient séparés. Il en fut de même pour Clara ; mais lorsque celle-ci lui mit son enfant dans les bras, un soudain effort réveilla pour un instant la mémoire assoupie du malade. Les larmes lui vinrent aux yeux, il embrassa l'enfant en murmurant : « Que Dieu le bénisse ! » il le rendit à sa mère, en la regardant avec une expression qui les remplit un instant d'espoir ; puis cet éclair s'évanouit et il retomba dans son état précédent.

Il résulta de toutes ces circonstances que

lorsque la famille se trouva le soir réunie dans le grand salon du rez-de-chaussée, tous les fronts étaient soucieux, les jeunes et rians visages étaient graves et assombris, et une commune tristesse pesait sur le cœur de tous. Il valait peut-être mieux, du reste, qu'il en fût ainsi pour Fleurange qui, prompt à s'oublier elle-même, ne semblait plus ressentir et ne ressentait plus en effet que le chagrin de tous.

Ah! combien cette tristesse qui ne paraissait être que de la sympathie, était chère ce soir-là à celui qui la contemplait avec une ivresse silencieuse, assise entre ses sœurs, tandis que la lumière de la lampe allumée au plafond tombait sur sa tête charmante et que sa voix si chère et si longtemps absente retentissait, pour la première fois, en ce lieu, où tout semblait être transformé par sa présence!

La soirée, triste pour tous, ne le fut pas pour Clément; son inquiétude même pour son père était suspendue, l'espoir était là, pour cela comme pour tout; — oui, pour *tout*. Il ne voyait plus rien en noir, il était comme enivré d'espérance. Avec quel regard doux et confiant elle lui avait serré la main! Avec quel accent elle lui avait dit : « Clément, mon ami, oh! que je suis heureuse de

vous revoir ! » L'avenir était-il donc aussi sombre qu'il l'avait cru naguère ? Quant à la fortune, il n'en était déjà plus rien, il était désormais persuadé qu'il saurait la vaincre et la ramener. Il s'en était cru incapable jadis, mais il s'était trompé. S'était-il trompé de même en croyant impossible qu'il pût plaire jamais ?... A cette question il n'entendit d'autre réponse que le battement précipité de son cœur, et le bruit de l'eau rapide, près de laquelle il était venu s'asseoir !

Pendant ce temps, Fleurange et ses cousines étaient montées au premier étage. Bientôt il les aperçut toutes trois causant tout bas, dans la large galerie de bois qui régnait au dehors et sur laquelle, à cet étage, donnaient les fenêtres de la maison. Puis elles se retirèrent, mais la lumière allumée pour la première fois ce soir-là demeura longtemps visible, et Clément ne quitta sa place qu'après qu'il l'eut vue s'éteindre.



## XXXV

Ce fut lorsque Fleurange eut repris peu à peu les habitudes de cette vie de famille, qui avait été jadis la réalisation de tous ses rêves, et ce fut seulement alors, qu'elle comprit l'étendue et la profondeur du changement survenu en elle depuis le jour qui l'avait éloignée de ses amis, jusqu'à celui qui la ramenait au milieu d'eux.

Elle n'était plus la même ; aucun effort de sa volonté ne pouvait le lui dissimuler : son cœur, ses pensées, ses regrets, ses désirs, ses espérances, tout était ailleurs. L'Italie, dans tout son éclat, n'était pas plus différente du paisible paysage maintenant sous ses yeux, que les scènes, dont elle avait été le théâtre enchanteur, ne différaient de celles qu'encadraient aujourd'hui, sous le ciel souvent brumeux de l'Allemagne, ce petit jardin fleuri au bout duquel serpentait la rivière, et ces ruines et ces grands bois, dont les sombres masses bornaient la vue au delà. A Flo-

rence, la lutte, l'effort, l'action avaient stimulé son courage, et la paix de Santa-Maria l'avait encore fortifiée. Mais là, nous l'avons dit, le passé et l'avenir étaient comme suspendus pour elle. Maintenant, la lutte était finie, ainsi que la halte qui l'avait suivie. Et il fallait recommencer à marcher, à agir, à vivre dans le présent, et reprendre de bon cœur la vie telle qu'elle était avec ses devoirs et ses combats nouveaux. Jamais Fleurange n'avait ressenti à se vaincre plus de difficulté et de répugnance.

Après la longue contrainte qu'elle avait subie, elle aurait voulu s'affranchir maintenant de tout effort, surtout de toute dissimulation; se laisser aller en paix à une mélancolie profonde; demeurer dans une rêveuse inaction pendant des heures entières; pleurer quand son cœur était gonflé de larmes; et, sinon parler de sa tristesse à tout le monde, au moins ne prendre la peine de la cacher à personne.

C'eût été là le penchant de sa nature, et elle eut grand'peine à n'y point céder. Mais, en ce cas, il eût fallu reconnaître que les forces recueillies dans sa retraite avaient été bien vite dissipées, et que le contact de la mère Madeleine n'avait pas eu cette fois un effet bien durable : aussi, n'avons-

nous pas à enregistrer ce petit acte de lâcheté dans l'histoire de notre héroïne.

Qui l'eût vue, au contraire, levée dès l'aube, pour épargner à sa tante tous les tracas du ménage ; qui l'eût suivie, d'abord dans la chambre où se conservaient et se distribuaient les provisions, accompagnée de la petite Frida à qui elle en apprenait les mystères, et ensuite à la cuisine, pour y assister de ses conseils, et même parfois de son concours, la vieille et assez inhabile cuisinière ; qui l'eût vue, même parfois, s'en aller d'un pas ferme au marché, son panier sous le bras, et jeter, en rentrant, son manteau couvert de rosée, n'eût pas deviné, à la fraîcheur qu'elle rapportait de ses courses matinales, à l'éclat que la jeunesse et la santé donnaient alors à son teint, que, plus d'une fois, la nuit s'était passée sans sommeil, et qu'en entendant, au point du jour, sa messe quotidienne, elle avait souvent versé des larmes brûlantes.

D'autres soins, plus chers et mieux faits pour l'absorber, occupaient ensuite le reste du jour. Le don particulier qu'elle possédait pour soigner les malades et l'influence bienfaisante qu'elle exerçait sur eux se révélaient de nouveau auprès de son oncle, et madame Dornthal bénissait son retour en s'apercevant d'un progrès évident dans cette lente

et douloureuse convalescence : progrès qui permettait de croire maintenant au retour graduel et complet des facultés du professeur, sinon à la possibilité de les appliquer désormais à un travail assidu ou difficile. Ces soins étaient doux à la jeune fille, et le devoir nouveau qu'elle avait à accomplir près de sa chère vieille amie, mademoiselle Joséphine, ne l'était pas moins.

Joséphine Leblanc n'avait jamais aimé en ce monde que son frère. Elle avait vécu exclusivement pour lui, et elle n'avait jamais une seule fois songé qu'elle pourrait lui survivre. Aussi, un être laissé seul vivant dans une maison visitée par la guerre ou l'incendie ne se sentirait pas plus subitement et plus étrangement seul que ne le fut cette pauvre vieille fille, après le coup fatal qui lui avait ravi ce frère chéri, admiré, vénéré, ce frère moins âgé qu'elle-même et dans les bras duquel elle s'était crue si assurée de mourir.

Elle demeura cependant calme et maîtresse d'elle-même. Mais le muet désespoir exprimé sur ses traits, tandis qu'elle allait et venait dans la maison, sans importuner personne de sa douleur, attendrissait tout le monde. Elle demandait seulement à rester là, afin de ne pas s'en retourner vivre seule, dans le lieu où elle avait vécu avec

lui. Dès le premier jour, madame Dornthal l'avait invitée à demeurer près d'eux ; le retour de Fleurange décida sa vieille amie à prendre à cet égard un parti irrévocable, qui fut en même temps une consolation si grande, que Dieu, disait-elle, la lui avait évidemment préparée de loin. La fortune du docteur était considérable, et appartenait tout entière à sa sœur ; tous ses autres parents étaient plus riches que lui et vivaient en province. Rien ne rappelait mademoiselle Joséphine à Paris. Elle résolut de se fixer près de ses nouveaux amis et de celle qu'elle avait, depuis longtemps, adoptée dans son cœur. C'était une formidable entreprise pour une personne qui, depuis quarante ans, n'avait rien changé à sa vie, qui avait toujours habité le même lieu, et qui était d'une ignorance du monde non moins grande à soixante ans qu'elle ne l'avait été à vingt. Mais tout devenait possible dès qu'il se retrouvait une créature au monde pour qui elle pouvait vivre. Quant à Fleurange, il lui était bon et utile de se dévouer en retour, et, en acquittant cette nouvelle dette de reconnaissance, son cœur trouvait des forces pour l'effort intérieur qui était devenu le travail journalier de sa vie.

Du reste, malgré le mariage de ses deux cou-

sines, tout était en ce moment redevenu presque semblable au passé. Clara et Julian, établis dans le voisinage, où les travaux de ce dernier le retenaient pour un an, venaient chaque jour à Rosenhain. Hansfelt ne songeait point à quitter son ami, et entre son mari et son père dont la guérison lui semblait maintenant assurée, il ne manquait plus rien au calme et rayonnant bonheur d'Hilda.

Clément, seul, ne faisait plus, comme autrefois, partie du cercle habituel de la famille, et n'y apparaissait qu'une fois par semaine : le samedi soir, pour s'en retourner à Francfort le lundi matin, à l'aube du jour.

L'ennui n'accompagne pas d'ordinaire les travaux pour lesquels on a une grande aptitude. Mais celle de Clément était multiple, et de tout ce qu'il était capable de faire, ce qu'il faisait, dans le bureau où il avait rivé sa vie, était assurément ce pour quoi il avait le moins de goût et d'attrait, et rien ne l'y retenait que la conviction de servir là, mieux qu'ailleurs, les intérêts des siens. Travaillant pour eux, il se croyait obligé de rendre son travail lucratif, et une fois envisagé ainsi, rien ne devait plus lasser le courage d'endurance qui était particulièrement le sien : courage auquel le désir

de surprendre, ou d'attirer les regards, n'ajoutait jamais rien, mais que rien, dans aucune circonstance, ne pouvait faire reculer ou fléchir, et qui savait braver l'ennui comme il savait braver le danger. Toutefois, cet ennui qu'il parvenait à vaincre, par l'intensité même du travail, devenait parfois accablant, et il eût eu de violents accès de découragement, sans le repos qu'il goûtait le soir dans le modeste intérieur dont il était devenu le commensal et l'habitué de chaque jour.

Wilhelm Müller s'apercevait que les connaissances variées de Clément ajoutaient utilement aux siennes, et son dévouement pour lui était mêlé d'une admiration voisine de l'enthousiasme. Il procurait de son côté à Clément l'occasion et la jouissance de parler d'autre chose que de leurs affaires commerciales et, la musique aidant, les soirées s'écoulaient doucement. Mais la bonne et simple Berta, avec cet instinct qui aide les femmes à mettre souvent le doigt sur une plaie que l'homme le plus pénétrant ne découvrirait jamais, avait trouvé un plus sûr moyen de le distraire. Les enfants n'avaient point oublié le grand événement de leur vie : le voyage et la belle demoiselle rencontrée en chemin. Et ce récit dont Clément semblait ne se lasser jamais, et auquel

Berta joignait ses commentaires avait été le début d'une sorte de confiante intimité, dont elle usait discrètement, mais qui le soulageait plus qu'il ne s'en apercevait lui-même. Bref, c'était là le point lumineux de sa fatigante vie; et, plus que jamais, il allait en avoir besoin, lorsqu'au bout du congé obtenu à l'époque du terrible accident de son père, et prolongé de jour en jour depuis lors, il vit approcher le moment où il faudrait aller reprendre sa chaîne, et cette fois la reprendre avec un effort qui ajoutait un degré d'héroïsme de plus à la tâche qu'il s'était imposée.

C'était la veille de son départ : Fleurange et Hilda assises au jour tombant sur un petit banc placé au bord de la rivière, causaient ensemble, et Clément, appuyé contre un arbre, devant elles, regardait couler l'eau en silence, écoutant avec attention, mais sans y prendre part, la conversation qui avait lieu entre sa cousine et sa sœur.

Cette conversation roulait sur tout ce qui s'était passé pendant leur séparation; et bientôt Hilda se mit à questionner Fleurange sur son voyage, sur l'Italie, sur la vie qu'elle avait menée à Florence, loin d'eux tous. Fleurange répondit; mais brièvement et avec cette sorte d'appréhension que l'on éprouve lorsque, dans un entretien, le discours se



rapproche d'un sujet dont on voudrait éviter de parler. Elle sentait d'avance qu'elle n'y réussirait pas, et elle cherchait, sans y parvenir, à vaincre son embarras, lorsqu'en effet le nom du comte Georges fut prononcé par sa cousine. Après quelques questions auxquelles Fleurange répondit par monosyllabes, Hilda poursuivit :

— Le comte Georges!... un ami de Karl, qui l'a rencontré, prétendait l'autre jour devant moi qu'on ne pouvait le voir sans l'aimer. Qu'en penses-tu, toi, maintenant que tu le connais?

La question était nettement posée et, nous le savons, Fleurange ne savait pas mentir.

Elle rougit et se tut : elle se tut si longtemps que Clément tourna vivement la tête et la regarda.

Avait-elle pâli maintenant ? ou bien la lumière de la lune tombant sur elle à travers le feuillage altérerait-il ses traits, et ce rayon argenté donnait-il ainsi à son regard une expression que jamais, jusqu'à ce jour, il ne lui avait vue ?

Il la contemplait avec une attention mêlée d'angoisse, lorsque enfin, d'une voix troublée et s'efforçant en vain de sourire, elle répondit :

— Je pense, Hilda, que l'ami de Karl avait raison.

Ces mots, après tout, étaient fort simples ; tou-

tefois les heures les plus sombres de l'avenir, n'effacèrent jamais du souvenir de Clément le lieu, l'heure et le moment où ils furent prononcés, le silence qui les avait précédés, l'accent et le regard qui les accompagna....

## XXXVI

On parle souvent de l'aveuglement de l'amour : on parlerait tout autant de sa clairvoyance, si une illusion volontaire n'aidait sans cesse le cœur à échapper aux révélations qu'il redoute. L'instinct même qui éclaire pousse à fermer les yeux, et lorsque la vérité menace le bonheur ou l'orgueil, le nombre n'est pas grand de ceux qui savent, quoi qu'il arrive, la regarder hardiment et en face.

Clément, toutefois, était de ce petit nombre : rien dans sa nature n'était propre à créer les illusions qui obscurcissent cette clairvoyance. Aussi la vérité lui fut-elle révélée soudainement et sans merci, et sa jeune espérance, naissant à peine, fut brisée d'un coup, pour ne plus revivre.

Ce moment silencieux fut, dans sa vie, un moment aussi tragique que si tout le sang de son cœur répandu à cette place l'eût laissé sans vie aux pieds de celle qui, à son insu, venait de lui donner ce coup mortel !

Depuis un an — depuis le jour où il s'était cru séparé d'elle à jamais, non-seulement par sa propre infériorité, mais par la triste nécessité de sa position nouvelle — deux changements inattendus étaient survenus : le premier, dans sa vie extérieure, où tout alors semblait anéanti, et où aujourd'hui il se sentait capable de tout reconstruire ; le second, dans l'opinion qu'il avait naguère de lui-même.

Était-ce à dire qu'une soudaine fatuité se fût emparée du simple et modeste Clément ? Non point : mais il était vrai que le grand revers de sa famille l'avait affranchi, en un jour, des dernières timidités de l'enfance, et qu'une sorte de barrière semblait s'être tout d'un coup abaissée devant lui. Jusque-là, sa propre valeur ne s'était nullement révélée en dehors du cercle étroit de sa famille, et même là, il était aimé sans être pleinement connu. Maintenant, la nécessité l'avait mis en contact avec le monde et avec les hommes ; toutes ses facultés avaient été subitement forcées d'apparaître et elles

avaient grandi dans cet effort. Ses traits, sa physiologie, son attitude, ses manières, tout avait eu sa part de cette transformation, et la gaucherie taciturne, qui naguère le faisait passer inaperçu, avait été vaincue par la nécessité de se faire connaître et bientôt par la confiance que donne en soi-même l'influence qu'on obtient sur les autres. Cette influence, dont il s'étonnait lui-même, ne tenait point à la capacité supérieure qui s'était manifestée chez lui dans la carrière terne et prosaïque qu'il avait embrassée ; mais il appliquait à cette carrière, comme à tout, des facultés plus hautes, et tout en portant un œil et une main de maître dans les détails matériels dont il était chargé, il savait leur donner une âme par l'élévation, par la loyauté, par l'abnégation et par la générosité, noble fruit de l'ordre et fleur du travail.

Il gardait, de plus, dans sa vie, une large part pour les études qu'il aimait, et dont il ne cessait point de s'occuper, ainsi que de mille sujets étrangers à son occupation de chaque jour, mais fort utiles au développement de son esprit. De là naissait une éloquence simple et persuasive qui lui donnait de l'ascendant sur tous et le faisait rechercher de préférence en mille circonstances qui ne relevaient point immédiatement de sa position

nouvelle. Une ou deux fois, il avait été ainsi appelé à parler dans des réunions publiques qui avaient pour but, soit les intérêts de la ville, soit des questions relatives aux arts et aux lettres, et il s'en était acquitté avec un succès qui l'avait fait remarquer, non-seulement de tous ceux à qui le nom de Dornthal était déjà familier, mais à un grand nombre d'inconnus. Des relations nouvelles et nombreuses s'étaient offertes à lui de toutes parts, et Clément eût facilement pu trouver à passer ses soirées ailleurs que dans le modeste intérieur des Müller. Mais tel n'était point son désir. Leur compagnie suffisait à sa disposition actuelle. La musique, dont il ne se fût point volontiers privé, faisait les délices de ses hôtes, et, ainsi que cela arrive fréquemment en Allemagne, ils étaient en état de jouer avec lui des duos et des trios que plus d'un artiste n'eût point dédaigné d'écouter.

Mais à toute sa vie, ainsi partagée et remplie, présidait une seule et chère image sans cesse présente. D'abord entrevue comme une vision céleste, lointaine et inaccessible, elle semblait depuis quelque temps, et sous l'influence de tout ce que nous venons de dire, s'être peu à peu rapprochée de lui.

Cette importance acquise, à laquelle il attachait

si peu de prix pour lui-même, il commença à cause d'elle à y tenir. Cette bienveillance, qui de toutes parts semblait lui sourire, il osa un jour se demander si elle ne lui permettrait pas d'attendre, et d'espérer tôt ou tard quelque chose de plus, et si son poète favori avait tout à fait tort de promettre à celui qui aime d'être aimé en retour?....

De telles pensées ou de tels rêves, si l'accès dans le cœur leur est permis, finissent facilement par le dominer tout entier, et nous l'avons dit, celui de Clément était ivre d'espérance, à l'époque où Fleurance reparut au milieu d'eux ! Rêves, pensées, espérances, qu'un seul mot d'elle venait de briser : un mot dont ses yeux, entrevus à la pâle lumière de la lune, avaient révélé à Clément la signification certaine et fatale !

La douleur qui envahit son âme lui fit mesurer toute l'étendue qu'avaient eue ses illusions, et il s'étonna de s'être auparavant jamais trouvé malheureux. Pendant les jours qui suivirent son retour à Francfort, un abattement qu'il n'avait jamais connu s'empara de lui, et il lui sembla être désormais aussi incapable de tout effort qu'indifférent à tout succès. Le travail de la journée lui devint insupportable, et l'étude du soir impossible. Au lieu de paraître chez les Müller à son heure accoutumée,

il sortait de la ville à pied ou à cheval et errait pendant des heures entières, comme pour lasser sa douleur et épuiser ses forces.

Maintenant, il voyait clairement que, depuis deux ans, il n'avait vécu, pensé et agi que pour elle ; il lui avait donné, avec son cœur, sa vie tout entière, et à sa vie il avait donné pour but unique l'espoir d'obtenir, un jour, en retour, ce cœur qui ne devait jamais lui appartenir, ce cœur qui s'était donné à un autre ! Et tandis qu'il répétait avec rage le nom du comte Georges, le souvenir qu'il en gardait venait aiguïser sa souffrance, en le lui montrant revêtu d'un attrait irrésistible. Ses nobles traits, sa physionomie intelligente, son goût pour les arts, le charme de ses manières, de sa voix, de son langage, tout cela se retraçait impitoyablement à la mémoire de son humble rival. Il le voyait, dans cette galerie de la vieille maison qu'ils avaient parcourue ensemble à une époque où lui-même n'était qu'un pauvre étudiant absolument dénué de tout ce qui pouvait inspirer non-seulement l'attrait, mais la plus simple bienveillance. Son imagination ne lui fit pas grâce de ce contraste : « Pouvait-il s'étonner (il rougit même du ridicule qu'il se donnait par cette comparaison), pouvait-il s'étonner qu'un tel homme réussit à plaire mieux que lui ?

Et, quant à cet homme, pouvait-il, lui, s'étonner que, rapproché de Fleurange, vivant sous le même toit qu'elle...? » A cette pensée, une douleur poignante, une jalousie furieuse s'emparaient de lui et soulevaient dans son cœur une tempête que ni le devoir, ni l'honneur, ni l'énergie de sa volonté n'eussent réussi à calmer. Il y a des heures où la passion ne connaît plus ici-bas aucune puissance égale à elle-même, et ceux, qui ne savent pas chercher leur force plus haut que la terre sont toujours vaincus. Mais ce frein divin, ce frein puissant, Clément avait su le subir, et sa force avait consisté à ne jamais s'y soustraire. Aussi ne devait-il pas succomber dans ce rude combat, car il allait bientôt lever les yeux, et chercher le secours dont il avait besoin pour redevenir maître de lui-même.

### XXXVII

L'énergie, l'oubli de soi, la faculté de se vaincre, on a pu s'apercevoir que ces qualités étaient communes à Clément et à Fleurange. Il existait en



effet, entre les deux caractères, une ressemblance qui avait été l'un des secrets, pour lui, de l'attrait transformé si vite en un sentiment plus vif ; pour elle, d'une confiance demeurée la même, en dépit de la transformation d'une autre sorte qu'elle avait également subie. Maintenant, ils allaient se trouver engagés tous les deux dans une lutte semblable, lutte où ils étaient à la fois rapprochés par le même genre de souffrance, et séparés par un abîme.

Ah ! si Clément avait encore espéré, comme jadis, que de cette sympathie et de cette confiance naîtrait un jour un sentiment plus tendre, avec quelle joie, quel doux orgueil, il eût joui de cette conformité qui, en toute occasion, se révélait entre eux ! Mais tout avait changé d'aspect, il n'était plus question de bonheur pour lui-même ; il n'avait plus maintenant qu'à souffrir, et, à la lumière de ce qui se passait dans son cœur, à pénétrer dans celui qui s'était à la fois ouvert devant lui et fermé pour lui sans retour !

L'énergie de Clément eût été impuissante toutefois à dissimuler à sa cousine l'état de son âme, s'il se fût trouvé près d'elle. Mais, après les jours de sombre angoisse dont nous venons de parler, après s'être livré sans contrainte à un désespoir

voisin de la démence, Clément finit enfin par retrouver la clarté de son jugement.

Un matin, il se leva avant le jour et il quitta la ville à pied. Il s'en alla très-loin, si loin que cette promenade pouvait être nommée un pèlerinage, car elle avait pour but une église : une petite église si modeste, qu'elle ne différerait des habitations environnantes que par une croix de pierre, qui ne s'apercevait que lorsqu'on était devant la porte au-dessus de laquelle elle se trouvait. Cette porte fut ouverte par celui que Clément venait chercher, un jeune prêtre, pieux et simple, jadis son condisciple, inférieur à lui par l'intelligence, mais son guide et son maître dans les régions où l'âme seule parvient. Ce que Clément cherchait en ce moment, ce n'était pas un épanchement, une confidence ; ce n'était pas même les consolations d'une chrétienne et discrète sympathie. Ce dont il avait besoin, c'était de recouvrer sa fermeté par un mâle aveu de sa faiblesse ; puis, de prendre Dieu à témoin, en présence d'un ami, qui serait en même temps un juge, d'une résolution qu'il voulait s'engager à maintenir. Cette résolution, il l'avait déjà prise un jour, lorsque sa jeunesse touchait encore de bien près à son enfance. Il voulait aujourd'hui y demeurer fidèle avec un plus viril

effort, car c'était après avoir entrevu et perdu l'espoir ; — avec un dévouement plus difficile, car celle qu'il aimait et aimerait seule ici-bas... elle en aimait un autre. Sa voix trembla en disant ces mots, mais il poursuivit : « Et jamais un mot, un regard, un acte quelconque, ne devait la troubler, et lui apprendre ce qu'elle avait inspiré à celui qui saurait vivre près d'elle, sans elle, pour elle ! »

C'était enfin son ancienne devise : *Garder l'amour et briser l'espoir !* qu'il venait reprendre solennellement, avec ce sentiment pieux et grave qui accompagne tout sacrifice de soi-même.

On dira que beaucoup d'exaltation se mêlait à cette piété. J'en conviens. Mais c'était de cette exaltation qui, fidèle à la signification véritable de ce mot, élève le cœur dont elle s'empare et qui, impuissante, à coup sûr, si elle se donne comme suffisante, peut beaucoup néanmoins, lorsque le secours divin, appelé et voulu, la seconde pour aider, pour augmenter, en un mot pour *exalter* la force humaine!...

Le soir de ce jour, Clément reprit tranquillement sa place accoutumée au foyer des Müller. Aux questions de Wilhelm il répondit que, pendant son long séjour à Rosenhain, il avait négligé des affaires auxquelles il avait fallu maintenant don-

ner tout son temps. « Puis je l'avoue, ajouta-t-il, j'ai été de mauvaise humeur et j'ai trouvé plus sage de vous épargner ma présence. » A Berta, qui l'interrogeait de son côté d'une façon moins vague, il dit avec plus de franchise, mais pas avec plus de détails « qu'il avait eu un grand chagrin et qu'il lui demandait de ne jamais lui faire de questions à ce sujet. » Puis il prit son violon et se mit à jouer quelques mesures de Bach.

Berta se mit au piano, et tandis qu'elle accompagnait ce morceau et plusieurs autres, son mari, qui battait la mesure près d'elle, fit la remarque que la mauvaise humeur de leur jeune ami avait un effet singulièrement favorable à son talent.

— Je vous jure, Dornthal, que jamais vous n'avez joué comme vous venez de le faire ce soir.

— Peut-être, dit Clément d'un air pensif. Oui, je crois que vous avez raison.

Il en était ainsi pour lui, la musique était la langue éloquente et voilée de son âme : tout ce qu'il savait si bien réprimer, ces paroles que, sous l'empire d'aucune tentation, d'aucune émotion, ses lèvres n'eussent trahies, elles faisaient vibrer les cordes qui frémissaient sous son archet, et ses pensées refoulées donnaient à l'instrument muet

un accent impossible à rendre, et que personne n'entendait sans émotion et sans surprise.

Lorsqu'au bout de quinze jours, Clément reparut à Rosenhain, toute trace extérieure de l'agitation tumultueuse à laquelle il s'était livré avait disparu. Il reprit auprès de Fleurange son attitude accoutumée. Personne ne devina, elle moins que tout autre, qu'entre le passé et le présent, il existait pour lui la différence de la vie à la mort. Mais, sans qu'elle le sût, la sympathie nouvelle et étrange qui existait entre eux livrait à son cousin le secret de toutes ses pensées et de tous ses efforts. Elle aussi, en apparence, était redevenue la même qu'autrefois. Sa journée était active et remplie; les soins qu'elle donnait à la petite Frida, et ceux qu'elle prodiguait à son oncle, le ménage, le travail, la promenade, l'étude, tout cela remplissait si bien ses journées, qu'il était bien rare que l'on pût la surprendre inactive ou pensive.

Hilda, sa cousine préférée, après avoir été un instant frappée, elle aussi, de l'hésitation avec laquelle elle avait répondu à ses questions sur le comte Georges, avait presque cessé d'attacher de l'importance à ce fait léger, en l'observant depuis ce jour dans le calme apparent de sa vie active. Un seul voyait clair et comprenait l'expression pas-

sagère de douleur et de fatigue qui, parfois, et pour un instant, voilait son front, et troublait son regard. Un seul, lorsque toute la famille était réunie le soir, s'apercevait de son absence, et la suivait en pensée jusqu'au petit banc près de la rivière, où il devinait qu'elle était allée pleurer un instant seule et sans contrainte. Tout ce qu'elle souffrait, il le souffrait lui-même, et il vivait ainsi, uni à elle et séparé d'elle chaque jour davantage.

Les semaines s'écoulaient cependant, ramenant de plus en plus dans l'intérieur de la famille la tranquillité et la joie. Le professeur reprenait graduellement ses forces morales et physiques; le travail seul lui demeurait encore interdit, mais la lecture et la conversation étaient devenues pour lui des distractions permises et salutaires. Grâce à la présence de Hansfelt, ces conversations étaient parfois aussi intéressantes que par le passé, et l'on aurait pu croire que Ludwig Dornthal avait recouvré la plénitude de ses facultés, si une défaillance partielle de sa mémoire n'eût pas averti parfois ses amis que le mal n'était pas vaincu. Ainsi, par exemple, il se croyait souvent encore dans la vieille maison, et cette illusion était devenue plus forte depuis que tous ses enfants, sans

en excepter Gabrielle, se retrouvaient autour de lui. Sur d'autres sujets, au contraire, il n'oubliait rien. Hansfelt retrouvait en lui la même exactitude et la même lucidité qu'autrefois, lorsqu'il s'agissait d'histoire et de science littéraire ou religieuse. On eût dit que la partie la plus haute de son intelligence renaissait la première et se ranimait de plus en plus au contact du noble esprit de son ami. Aussi, les soirées s'écoulaient sans ennui, même pour les plus jeunes de la famille, en écoutant leurs entretiens.

Ces soirées se terminaient le plus souvent par de la musique, que le professeur demandait et exigeait même, comme une partie de son traitement. Clément alors prenait son violon, et il le prenait sans répugnance, car il s'était aperçu que sa cousine l'écoutait toujours avec attention. Il osait lui adresser ainsi un langage mystérieux qui n'était compris que de lui seul, mais qui la faisait parfois tressaillir comme si elle eût entendu l'écho de sa propre souffrance.

Un soir qu'il avait joué mieux que de coutume, elle dit avec émotion :

— Ce morceau, dites-vous, s'appelle *une romance sans paroles* ; mais, Clément, cette musique a été assurément composée pour un chant, et

les paroles qu'elle exprime, vous les connaissez, n'est-il pas vrai ?

— Non, répondit-il ; mais, comme vous, je crois les entendre et il me semble qu'elles existent quelque part.

Hansfelt, de son côté, avait écouté la musique avec attention.

— Oui, dit-il en souriant, elles existent dans le cœur de tous ceux qui aiment, surtout de ceux qui aiment sans espoir. Tenez, je vais vous dire en langue vulgaire, non, en langue rimée, ce que signifie la composition que Clément vient de nous jouer.

Il prit un crayon et écrivit à la hâte quatre vers dont l'idée, à peu près rendue par un poète français, était celle-ci :

Du mal qu'une amour ignorée  
Nous fait souffrir.  
Je porte l'âme déchirée  
Jusqu'à mourir<sup>1</sup> !

Clément ne répliqua pas et changea brusquement de thème ; les enfants se levèrent et battirent des mains en entendant jouer leur tarentelle favorite, et leur gaieté devint bruyante.

<sup>1</sup> Alfred de Musset.



Fleurange quitta la chambre sans être aperçue — elle le croyait, du moins ; — mais Hilda l'avait attentivement observée ce soir-là et elle la suivit, décidée à obtenir un aveu complet de ce qui se passait dans son cœur. Elle entra doucement après elle dans la chambre de sa cousine.

Fleurange ne l'attendait pas : elle s'était jetée sur une chaise, la tête appuyée sur ses deux mains, dans une attitude qui exprimait à la fois l'abattement et la douleur.

Hilda s'approcha d'elle et la prit dans ses bras. Fleurange releva vivement ses yeux pleins de larmes.

— Te souviens-tu, dit Hilda d'une voix douce et caressante, te souviens-tu, Gabrielle, de ce jour où, moi aussi, je pleurais dans la bibliothèque de notre chère vieille maison ? Tu me demandas pourquoi, et je te répondis en t'ouvrant mon cœur. Tu ne l'as pas oublié, n'est-ce pas ? Ne veux-tu pas aujourd'hui me répondre de même ?

Fleurange secoua la tête sans parler.

— Il m'a toujours semblé, poursuivit sa cousine, que le bonheur qui, depuis, a comblé ma vie, date de ma confiance en toi ce jour-là. Pourquoi ne veux-tu pas me traiter de même et espérer comme moi ?

— Le bonheur était sous ta main, répondit enfin Fleurange ; un chimérique obstacle t'empêchait seul de le saisir.

— Mais que d'obstacles semblent insurmontables et s'évanouissent pourtant avec le temps ou seulement avec une ferme volonté ! Pourquoi donc le comte Georges... ? lui dit-elle lentement en baissant la voix.

— Arrête-toi ! Hilda, je t'en conjure ! s'écria Fleurange avec agitation.

Sa cousine s'arrêta, en effet, interdite.

— Écoute-moi bien, reprit bientôt Fleurange d'une voix plus calme, et, puisque tu le veux, parlons de lui ; j'y consens : parlons-en une fois, pour n'en plus parler jamais. Dis-moi, poursuivit-elle avec un triste sourire, peux-tu me rendre une grande dame riche et noble comme lui ? ou bien peux-tu lui ôter sa noblesse et le rendre pauvre comme moi ? Dans l'une ou l'autre supposition, dans la dernière surtout, s'écria-t-elle avec une tendresse dans la voix et le regard qu'elle ne put réprimer, ah ! sans doute, rien, rien que sa volonté ne pourrait me séparer de lui ! Mais il est évident, n'est-ce pas ? que le soleil se lèvera demain comme aujourd'hui pour nous tous, et nous ne sommes plus au temps des fées, où d'extraor-

dinaires métamorphoses s'accomplissaient pour aplanir les difficultés et seconder les vœux des pauvres mortels. Aide-moi donc, Hilda, je t'en prie, aide-moi à oublier, à vivre et même à guérir, en ne me parlant plus jamais ni de moi-même ni de lui !...

Hilda la serra dans ses bras en silence et la tint longtemps embrassée.

— Je t'obéirai, ma Gabrielle, lui dit-elle enfin ; je te promets de me taire désormais et d'attendre, pour te prononcer son nom, que tu me parles de lui la première.

### XXXVIII

L'été et l'automne tout entier s'écoulèrent ainsi sans amener aucun incident nouveau, sauf quelques alternatives dans la lente convalescence du professeur, et pour Clément quelques instants de bonheur éclairés du reflet de ses espérances éteintes. Ces instants étaient rares et suivis de

tristes réveils ; néanmoins, ils étaient doux et vivaient longtemps dans sa mémoire.

Un jour y demeura gravé ainsi ; un beau jour d'octobre où sa sœur Hilda et sa cousine avaient consenti à se laisser conduire par lui en bateau jusqu'à un lieu situé plus haut que leur demeure, où la rivière encadrait gracieusement une petite presque île ombragée. Ils avaient passé là plusieurs heures, causant ensemble avec l'abandon d'une douce intimité, et lisant tour à tour les passages préférés des livres qu'ils avaient apportés avec eux. En écoutant la voix argentée de Fleurange, en rencontrant ensuite son regard ému et sympathique lorsqu'à son tour, et non moins bien qu'elle-même, il faisait la lecture ; en se trouvant ainsi rapproché d'elle dans ce beau lieu solitaire, sans autre témoin que celle dont la tendresse pour tous les deux semblait former entre eux un lien de plus, l'espoir avait encore une fois pénétré dans son cœur, comme un hôte qui entre violemment dans une demeure qu'on lui tient fermée, mais, hélas ! pour en être promptement expulsé et laisser, solitaire comme avant, la demeure envahie.

Au retour, tandis qu'il ramait, les yeux fixés sur Fleurange, il vit, à mesure que le jour tombait, et que l'impression qu'elle venait d'éprouver — heu-

reuse et douce, mais passagère — s'évanouissait de sa pensée, l'autre souvenir revivre plus triste, plus tendre que jamais, et donner à ses yeux, tantôt fixés sur l'eau rapide et sombre, tantôt errants sur le rivage, cette expression qu'il avait appris à si bien reconnaître; expression qui pénétrait son cœur de pitié et de sympathie pour elle, mais qui en même temps le faisait frémir et palpiter d'angoisse, comme si chaque fois le fer ou le feu eussent touché sa blessure et l'eussent fait saigner !

Deux mois plus tard, la fête de Noël ramena encore pour lui un de ces instants de fugitif bonheur. La veille de ce jour (anniversaire jamais oublié de l'arrivée de Fleurange au milieu d'eux), l'heureuse famille tout entière réunie crut se retrouver aux plus beaux jours du passé. L'arbre de Noël fut aussi brillant qu'autrefois : mademoiselle Joséphine, aussi prompte à partager la joie de ses amis qu'attentive à leur éviter de partager sa peine, voulut contribuer à l'embellir, et chacun trouva suspendu à ses branches un souvenir de sa main généreuse. Puis, on tressa, comme jadis, les guirlandes de houx. Les filles du professeur les portèrent pour le diner de famille. Fleurange cette fois suivit leur exemple sans se faire prier :

et plus tard la musique et la danse, la joie des autres qui devenait facilement la sienne lui firent éprouver une sensation de gaieté inaccoutumée, à laquelle elle se laissa aller naturellement et sans résistance : gaieté de la jeunesse, qui, dans certaines heures, triomphe de tout et reprend quelquefois avec excès la part qui lui a été refusée avec trop de rigueur. Le rire de Fleurange résonnait comme de la musique ; sa voix joyeuse se mêlait à celle des enfants et faisait bondir de joie celui qui la contemplait avec une extase mêlée de surprise. Ces yeux brillants, ce teint animé, tout cet éclat, que le bonheur ajoute à la beauté, avait depuis longtemps disparu de celle de Fleurange et Clément ne pouvait le voir renaître ainsi, sans ressentir un transport, comparable à l'ivresse, qui venait encore une fois lui faire tout oublier et tout espérer ! mais il fut bientôt et tristement rappelé à lui-même.

Madame Dornthal était assise près du fauteuil de son mari, d'où elle ne s'éloignait presque plus. Son bon sourire reparaisait sur ses lèvres tandis qu'elle regardait ses enfants se mouvoir autour d'elle, et elle se penchait de temps en temps vers Ludwig pour s'assurer avec joie qu'il prenait part à tout ce qui se passait, avec son plaisir ac-

coutumé et une complète présence d'esprit. Tout d'un coup elle crut voir qu'il pâlissait. Elle regarda Clément en faisant de la main un geste qu'il comprit. Le bruit fatiguait son père : en un instant le plus profond silence se rétablit et tous se rapprochèrent du fauteuil du professeur. Il semblait, en effet, soudainement fatigué ; ses yeux s'étaient fermés et il avait appuyé sa tête sur l'épaule de sa femme. Tous attendaient avec anxiété ses premières paroles au sortir de ce subit accès de somnolence. Il ouvrit, en effet, bientôt les yeux et promena autour de lui un regard vague et inquiet ; puis, se tournant vers madame Dornthal, il lui dit d'une voix triste en passant la main sur son front :

— Dis-moi donc pourquoi Félix n'est pas ici. Je le savais, mais je l'ai oublié.

Cette défaillance nouvelle de sa mémoire, ce nom qui réveillait de si pénibles souvenirs, prononcé d'une manière qui ne l'était pas moins, mit fin à toute la gaieté de la soirée, et quoique cet accident, causé par un peu trop d'agitation et de fatigue, ne fût pas regardé comme fort grave, l'impression en fut sinistre, surtout pour Fleurange, qui avait pour la ressentir un double et récent motif.

Clément, mis au fait par Steinberg de leur rencontre avec Félix, la partagea silencieusement, et cette fois encore l'éclair de joie qui avait traversé son cœur, s'évanouit pour lui dans une nuit plus noire qu'auparavant. Mais ce qu'il ne pouvait prévoir, c'était l'influence décisive qu'allait avoir sur son humble destinée un événement grave et public qui, à cette même heure, se passait bien loin de là, et dans une sphère complètement étrangère à la sienne.

### XXXIX

La fête de Noël était passée depuis près de quinze jours, lorsque, en arrivant chez les Müller un peu plus tôt que de coutume, Clément rencontra Wilhelm sur le seuil de sa porte.

— Ah ! dit-il, vous venez à propos : voici de la besogne. Il est arrivé ce matin un courrier de Pétersbourg porteur de grosses nouvelles : il va y avoir un terrible mouvement dans nos affaires.



— Voulez-vous parler de la mort de l'empereur Alexandre? Oui. Je la sais depuis hier. Mais qu'y a-t-il encore?

— Bien autre chose, ma foi! Constantin est mis de côté. C'est le grand-duc Nicolas qui va succéder à son frère.

— Vous en êtes sûr?

— Oui. Mais ce n'est pas tout : cette nouvelle-là circulait depuis hier ; mais celle que le courrier de ce matin a apportée est plus grave. Il paraît qu'un complot a éclaté.

— Un complot! Où cela?

— A Pétersbourg. Le courrier est parti le 24 décembre ; ce jour-là on se battait sur la grande place du palais, et l'empereur était au milieu de la mêlée.

— Constantin?

— Eh ! non ; son frère.

— Le grand-duc Nicolas? C'est lui qui est à la tête du complot?

— Non, au contraire. Ce serait plutôt Constantin ; mais ce n'est pas lui non plus... Au fait, on n'y comprend rien : tout cela est encore confus au dernier point. Quoi qu'il en soit, venez, s'il vous plaît m'aider. Nous allons avoir des dépêches à expédier de tous côtés. On saura sans doute ce soir

d'autres nouvelles, et je devine qu'à l'heure qu'il est Waltheim (Waltheim était le chef de la maison dont ils étaient les agents principaux) doit être hors de lui.

Les deux amis sortirent ensemble. Ils avaient à peine fait deux pas dans la rue, qu'ils rencontrèrent un groupe assez nombreux arrêté devant la porte cochère d'une maison de belle apparence située presque en face de celle de Müller.

Cette maison était la légation de Russie. A leur première question, ils apprirent qu'un courrier venait d'arriver, à cheval, couvert de poussière et à moitié mort de fatigue. Il avait quitté Pétersbourg le 26 et avait fait la route en dix jours.

— Sait-on quelque chose des nouvelles qu'il apporte ? dit Müller, à l'individu qui venait de lui donner ce renseignement.

— Rien, comme de raison. On ne saura d'ailleurs *ici*, dit-il en désignant la maison diplomatique, que ce qu'il leur conviendra de nous faire savoir.

Müller et Clément poursuivirent leur route.

— Le 26 !... dit Müller. Ce serait pourtant bien intéressant de pouvoir deviner le contenu de ces dépêches.

— Il doit arriver bientôt des nouvelles de la

même date aux autres légations, sans compter celles qui nous seront sans doute expédiées au plus tôt par notre correspondant... Mais, j'y songe, un des attachés de la légation de France est presque mon ami... si j'allais chercher auprès de lui quelques renseignements?

Müller trouva l'idée excellente, et, sans tarder davantage, Clément le quitta pour se rendre à la légation de France, tandis que Müller se dirigeait vers la maison Waltheim, où se trouvaient leurs bureaux et où ils devaient se rejoindre plus tard.

Le jeune attaché en question se nommait le vicomte de Noisy. Il avait assisté à une des séances publiques où Clément avait parlé avec succès et l'avait pris en goût ce jour-là. Depuis lors, ils faisaient de temps à autre, ensemble, des promenades à pied et à cheval, et le vicomte recherchait toutes les occasions de le rencontrer avec un empressement auquel Clément se reprochait parfois de ne pas répondre assez chaudement... Il comptait donc sur un bon accueil, et en effet dès qu'il se fut nommé, on l'introduisit dans un petit salon, voisin de la chancellerie, où M. de Noisy passait la plus grande partie de ses journées et où il le trouva assis à une table couverte de papiers. Avant que Clément eût le temps de dire un mot :

— Venez-vous m'apporter des nouvelles, s'écria le jeune attaché, sans quitter sa place, ou bien venez-vous m'en demander ?

— Quelle question ? Vous savez bien que nos courriers de commerce n'ont pas facilement l'honneur de gagner de vitesse les courriers de cabinet ?

— Cela leur arrive cependant parfois.

— Il n'en est point ainsi aujourd'hui, malheureusement.

— Tant pis, car le nôtre n'est pas arrivé encore.

— Celui de la légation de Russie arrive à l'instant ; il a quitté Pétersbourg le 26.

— Oui, nous venons de l'apprendre. C'est une vitesse fabuleuse ; aussi je crains que le nôtre ne réussisse pas à faire le même tour de force. Pourtant ils ne s'endorment pas à l'ambassade de France à Pétersbourg.

En ce moment on sonna vivement. Un huissier ouvrit la porte et fit un signe au vicomte, qui s'élança.

— Le courrier ! s'écria-t-il. Bravo ! Vive l'ambassadeur ! N'être que d'une heure en retard sur le courrier russe, c'est merveilleux ! Tenez, mon cher, voilà des cigares ; mettez-vous dans ce fau-

teuil et attendez-moi, je reviendrai tout à l'heure vous apporter des nouvelles.

Clément s'étendit en effet dans le fauteuil, alluma un cigare, prit un journal et attendit sans impatience le jeune diplomate au coin d'un bon feu qui (sans préjudice du grand poêle placé au fond de la chambre) ne semblait pas de trop dans cette saison rigoureuse. Cependant au bout d'une heure, il commençait à trouver qu'il perdait son temps, lorsque le vicomte de Noisy reparut les mains pleines de lettres qu'il jeta sur la table.

— Ouf ! dit-il. Ce n'est pas le tout de lire et de déchiffrer, il va falloir chiffrer maintenant, et je ne sais plus quand je pourrai quitter la chancellerie.

— Pouvez-vous du moins, sans indiscretion, me dire un mot de vos dépêches ?

— Oui : elles sont fort bonnes. Tout est fini. La lutte a été énergique, mais courte. Le nouvel empereur a été admirable. Les régiments révoltés sont rentrés dans l'obéissance, tous les chefs du complot sont pris. La seule chose grave, c'est que parmi eux il se trouve plusieurs personnages appartenant à la noblesse et qu'une quantité d'hommes de la société sont compromis. Ceci m'intéresse plus qu'un autre, parce qu'avant de

venir ici, j'étais à l'ambassade de Pétersbourg, et je les connais tous.

— Et nomme-t-on quelques-uns de ces chefs? dit Clément.

— Sans doute : Troubetzkoï, Rilieff, Mouravieff, Wolkonsky et une foule d'autres. Mais parmi tous ces noms, il s'en trouve un que je suis confondu de rencontrer là. Qui jamais eût imaginé que Walden irait se fourrer dans une bagarre pareille?

Clément eut un soudain battement de cœur.

— Walden, dites-vous ? Quoi ! le comte Georges de Walden ?

— Lui-même. Le connaissez-vous, par hasard ?

— Oui, je le connais.

— Eh bien, concevez-vous qu'un homme intelligent et distingué comme il l'est ait pu tremper dans un pareil complot ? Complot atroce, car il ne s'agissait de rien moins que d'assassiner l'empereur et de déclarer ensuite une république insensée à laquelle il paraît que le nom de Constantin servait uniquement de prétexte.

— Et le comte Georges est gravement compromis ? demanda Clément.

— On ne saurait l'être davantage : il est classé parmi ceux qui n'ont d'autre alternative à attendre

que la Sibérie ou la mort... Mais pardon, Dornthal, il faut que je vous quitte. Je gage que nous allons piocher toute la nuit. Tenez, dit-il en fouillant dans sa poche, voici une lettre que ce même courrier vient de m'apporter de Pétersbourg. Vous y trouverez peut-être sur tout cela des détails qui vous intéresseront.

Le jeune attaché disparut par la porte de la chancellerie et Clément sortit de la chambre et de la maison, et se retrouva dans la rue avant d'être remis de la stupeur dans laquelle l'avait jeté la nouvelle qu'il venait d'apprendre. Il se dirigea machinalement vers le bureau où l'attendait Müller, lui rendit compte de ce qu'il venait d'apprendre, à l'exception du fait en comparaison duquel tous les autres incidents de cet événement politique étaient devenus pour lui insignifiants, puis il demeura quelque temps à son poste, faisant un effort surhumain pour maîtriser ses pensées et les ramener à la besogne qu'il avait à faire. Une fois terminée, il prit congé de Müller et regagna avant lui leur logis commun où, sans s'arrêter comme de coutume chez ses voisins, il monta dans sa chambre et s'y enferma. Il avait besoin d'être seul et d'examiner à loisir ce qu'il y avait à faire en présence d'un événement si imprévu et si grave.

Gabrielle !... Il ne pensait qu'à elle, à elle seule. Comment supporterait-elle un tel coup ? et comment le lui apprendre ?

Il demeura longtemps plongé dans ses réflexions, sans songer à la lettre qu'il avait dans sa poche. Il s'en souvint enfin et, dans l'espoir d'y puiser quelque lumière, il en commença la lecture attentive.

Après quelques préambules, qu'il parcourut rapidement des yeux, il en vint à ce qui suit :

« ... Cette conspiration, qui a éclaté comme la foudre et semblait être un effet spontané de l'indécision qui a plané sur les premiers jours de ce règne (permettant de douter lequel des deux frères était le véritable empereur), elle date, au contraire, de loin, à ce qu'il paraît. On m'assure qu'elle a des ramifications étendues et profondes, et que ceux qui l'ont véritablement ourdie et menée ne se sont emparés que comme prétexte des circonstances qui ont suivi ici la mort d'Alexandre. Leur plan, dit-on, était formé et devait s'exécuter au printemps si la vie du défunt empereur se fût prolongée jusque-là. Mais ce qui semble également certain, c'est qu'un grand nombre de ceux qui se trouvent aujourd'hui gravement compromis n'avaient qu'une idée fort imparfaite de ce dont il



s'agissait. De ce nombre, je n'en puis douter, est notre pauvre ami, Georges de Walden. Vous savez que de tous temps il rêvait des réformes possibles ou impossibles. Le malheur a voulu que, dans le courant de cette année, il ait rencontré en Italie un certain Lasko, lequel est un homme fort intelligent et fort habile, mais un intrigant capable de tout, mêlé depuis dix ans à tous les complots qui ont agité l'Italie et l'Allemagne. Incarcéré, puis relâché, Dieu sait comment, portant mille noms; en un mot, un de ces êtres malfaisants dont les chefs véritables des grandes trames qui nous entourent font de dociles instruments. Georges s'était trouvé rapproché de lui par hasard, et il se laissa un jour persuader par lui d'assister une fois et par simple curiosité, à une réunion où, par un hasard beaucoup plus malheureux, se trouvait ce jour-là un de ces chefs dont je viens de parler. Celui-ci comprit vite le parti qu'il y aurait à tirer du nom, de la position, de l'enthousiasme de Georges et même de son ignorance du fond des choses. Il le détermina à se rendre dans un temps donné à Pétersbourg, et à se tenir prêt à seconder un mouvement combiné dans le but de faire une manifestation préparée avec le plus grand secret, mais assez nombreuse pour qu'elle ne pût

pas être étouffée. Elle devait, disait-il, avoir pour effet la réalisation de quelques-unes des chimères de Georges. Je tiens ces détails du marquis Adelardi, ce Milanais si aimable qui passa l'hiver ici il y a trois ans, et qui, vous le savez, est intime ami de Georges. Le marquis, inquiet de son départ subit de Florence, inquiet surtout, au bout de trois mois, de ne pas le voir revenir, était venu le rejoindre. Il n'y est arrivé que trois jours avant ce fatal 24. Il paraît certain que ce jour-là Georges se trouvait sur la place, au premier rang, parmi les insurgés. Adelardi prétend qu'il s'y est rendu de bonne foi, convaincu par ceux qui voulaient l'y entraîner que la renonciation de Constantin était une fable et qu'il fallait maintenir ses droits, dans l'intérêt de leurs projets, que ce prince était prêt, disait-on, à seconder. Quoi qu'il en soit, ce qui n'est que trop vrai, c'est que sur cette place, et tout près de lui, se trouvait ce même Lasko, qui a été tué au moment où il tirait à bout portant un coup de pistolet sur le grand-duc Michel. Un témoin (un seul, car il faut du courage pour témoigner en faveur d'un homme dans une pareille situation) a déclaré que c'était Georges qui avait détourné l'arme meurtrière, et sauvé ainsi la vie du grand-

duc, avant que l'aide de camp de celui-ci eût frappé l'assassin. Mais les esprits sont trop échauffés contre lui à la cour et à la ville pour qu'on ose faire valoir cette circonstance en sa faveur. Lui-même refuse obstinément de s'en prévaloir, et son attitude hautaine, depuis qu'il est arrêté, n'arrange pas ses affaires. Ce qui les complique encore, c'est la présence chez lui, en qualité de secrétaire, d'un Italien, que ses relations avec Lasko rendent on ne peut plus suspect. Cet Italien, que l'on nomme Fabiano Dini, était aussi sur la place le jour de l'émeute et y a même été grièvement blessé. »

Ici Clément s'arrêta. Ces dernières lignes avaient porté son émotion au comble. Toutes leurs vagues terreurs étaient donc confirmées, et la destinée fatale de son cousin se poursuivait jusqu'au bout ! Malheureux, et portant malheur ! Oui, c'était bien là Félix : capable d'apercevoir sa honte, incapable d'en sortir ; cherchant l'action et le danger, ayant pourtant besoin de ne pas quitter l'ombre où il cachait sa vie, il devait être la proie facile de ces agitateurs souterrains, qui alors, plus encore peut-être qu'aujourd'hui, minaient sourdement l'Europe. Il devait devenir bientôt leur agent, utile par ses talents, commode par son mé-

pris du danger et de la mort, et arriver vite par cette voie au terme inévitable où elle conduit.

Clément arpenta longtemps sa chambre sans parvenir à remettre de l'ordre dans ses pensées; enfin, après de longues réflexions, il en vint à la conclusion que le procès de Georges traînerait sans doute en longueur, que, peut-être, il aurait une solution moins tragique que ne semblait le faire craindre cette lettre, qu'en tous cas il fallait, si on le pouvait, épargner à sa cousine toutes les angoisses de cette incertitude. A Rosenhain, la chose était facile, car la lecture des journaux était interdite au professeur et il n'en paraissait aucun dans le salon où se réunissait la famille. Hansfelt seul les recevait et en prenait connaissance de son côté. Il se hâta d'écrire quelques lignes à sa sœur Hilda, en lui confiant tout ce qu'il venait d'apprendre et lui recommandant, ainsi qu'à Hansfelt, de veiller à ce que Gabrielle ne fût informée de rien : « Dans huit jours, disait-il en terminant, je serai à Rosenhain et nous aviserons ensemble, chère sœur, à ce qu'il conviendra de faire plus tard. En attendant, je compte sur toi, tu es prudente et tu l'aimes. »

Le frère et la sœur ne s'étaient jamais parlé jus-

qu'à ce jour du sujet qu'il venait d'aborder, mais depuis longtemps ils s'étaient compris. Ils se trouvèrent alors complètement d'accord, et Fleurange eût ignoré longtemps encore ce qu'ils voulaient lui cacher, sans une circonstance imprévue qui vint, quelques jours plus tard, renverser le plan qui leur avait été dicté par leur prudence et leur tendresse.

## XL

« Vous aurez *toujours* des pauvres parmi vous ! » c'est là une prédiction divine, et l'expérience humaine y ajoute : « Et vous en aurez *partout*, à moins que, indifférents ou coupables, vous n'en détourniez volontairement les yeux. »

Mademoiselle Joséphine, nous le savons bien, n'était pas au nombre de ces aveugles ou de ces endurcis, aussi se trouva-t-elle bientôt avoir autant d'occupations sur les bras à Heidelberg qu'à Paris, avec une différence toutefois, qui était pour elle une mortification sensible, c'était qu'elle ne

pouvait ici communiquer avec ses pauvres protégés autrement que par des gestes, rarement, de part et d'autre, assez expressifs pour être facilement compris : ceci l'avait obligée à renoncer à ce qui avait toujours été pour elle le côté préféré de la charité, c'est-à-dire aux bonnes paroles et parfois aux longues causeries dont elle aimait à accompagner chez les pauvres ses visites et ses aumônes.

« Je ne leur demanderais que de comprendre un peu le français, disait-elle ; il me semble que ce serait si facile pour eux, tandis qu'il m'est tellement impossible de comprendre l'allemand ! » En un mot, ne pas savoir le français et savoir l'allemand semblait à mademoiselle Joséphine un mystère de la nature ! Toutefois, comme les pauvres habitants s'obstinaient à ne parler que leur langue, et qu'il ne fallait pas leur en vouloir au point de ne pas les secourir, mademoiselle Joséphine avait été fort heureuse d'accepter Fleurange pour messagère de ses charités aussi bien que pour interprète. Tous les jours, à la même heure, la jeune fille arrivait chez elle tantôt pour l'accompagner, tantôt pour prendre ses ordres et pour aller faire, à sa place, sa tournée quotidienne.

Elle trouvait d'ordinaire mademoiselle Joséphine

dans son laboratoire, c'est-à-dire dans une chambre située au rez-de-chaussée, dont le principal ameublement était une vaste armoire, réceptacle de toutes sortes d'objets destinés à être distribués à ses protégés présents ou futurs, car elle aimait les provisions, et il était rare qu'une nécessité des pauvres la trouvât dépourvue du moyen de la soulager immédiatement.

— Tenez, Gabrielle, lui dit-elle, un matin où Fleurange paraissait comme de coutume, son panier sous le bras, pour chercher le charitable bagage de la journée, regardez, tout est préparé.

Et elle désignait les objets placés sur une table qui, avec la grande armoire et deux chaises, composait tout le mobilier de la chambre. Là, en effet, se trouvaient rangés en bon ordre : d'un côté, deux paires de bas et un jupon de laine, de l'autre, une terrine fermée contenant du bouillon, une petite quantité de sucre, enfin une bouteille de vin, un sac de tabac et deux ou trois journaux. A tout cela était ajouté une petite fiole dont le contenu ne pouvait être deviné sans explication.

— Les bas et le jupon, dit mademoiselle Joséphine, sont pour la mère de la petite fille à qui vous avez porté des vêtements hier. La terrine et le sucre sont pour la pauvre vieille que vous savez,

ainsi que cette petite fiole d'eau de mélisse, fabriquée par moi-même, et qui n'en est pas plus mauvaise pour cela. Enfin le vin et le tabac sont pour l'invalidé, le vieux soldat menuisier, chez qui vous avez été la semaine dernière. Sa fille a trouvé moyen de me faire comprendre hier, que ce qui ferait le plus de plaisir à ce pauvre homme, ce serait de lui prêter de temps à autre quelques gazettes; vous lui donnerez celles-là, que je me suis fait apporter ce matin à son intention. Ah!... à propos, votre cousin Clément m'a laissé deux excellents cigares pour lui,... je les ai oubliés; je vais aller les chercher. En attendant, mettez tout cela dans votre panier.

Et la bonne mademoiselle Joséphine quitta la chambre pour aller chercher les cigares. Il fallait pour cela monter au premier étage, mais elle n'avait pas l'habitude de compter ses pas lorsqu'il s'agissait de faire un plaisir grand ou petit à autrui. Seulement elle ne gravissait pas les escaliers tout à fait aussi vite qu'autrefois, et, pour aller et revenir, il lui fallut bien près d'un quart d'heure.

Pendant ce temps Fleurange, debout devant la table, rangeait dans son panier les différents objets préparés pour elle, et elle allait en dernier lieu y



placer les deux journaux lorsque ses yeux tombèrent sur quelques lignes de l'un d'eux qui la firent tressaillir. Elle le saisit, l'ouvrit et se mit à lire avec une curiosité ardente. Tout d'un coup elle poussa un faible cri, le journal s'échappa de ses mains tremblantes... un voile obscurcit sa vue... et lorsque sa vieille amie reparut, elle la trouva étendue à terre, pâle, glacée et privée de connaissance.

Mademoiselle Joséphine ne manquait heureusement ni de présence d'esprit, ni d'expérience; elle se hâta de s'agenouiller près de la jeune fille évanouie, releva sa tête et la soutint dans ses bras, puis elle tira de sa poche un flacon-qu'elle lui fit respirer, et tout en lui prodiguant ces soins elle se creusait la tête pour deviner ce qui avait pu causer un si étrange accident à une personne d'ordinaire si calme et si robuste. Au même instant, le journal tombé aux pieds de la jeune fille frappa ses regards.

— Ah! se dit-elle, elle a lu ce grimoire : elle y a peut-être trouvé quelque mauvaise nouvelle; mais quelle nouvelle, grand Dieu! a pu la mettre dans cet état? Chère enfant! poursuivit-elle, en regardant avec tendresse le pâle et beau visage qu'elle tenait appuyé sur son épaule, elle disait

encore hier qu'elle ne s'était jamais évanouie qu'une seule fois dans sa vie, le jour, à Paris, il y a deux ans, où elle tomba de faiblesse et de faim devant nous.

Pauvre mademoiselle Joséphine! la compassion et le souvenir qu'elle réveillait ainsi lui causèrent un double attendrissement, et ses yeux étaient encore remplis de larmes lorsque ceux de Fleurange se rouvrirent et se fixèrent sur elle avec une expression de surprise suivie bientôt d'un retour imparfait de la mémoire.

Elle se souleva lentement; mais avant que mademoiselle Joséphine eût pu l'aider à se lever, elle passa ses deux bras autour du cou de sa vieille amie.

— O chère mademoiselle! murmura-t-elle, le saviez-vous?... le saviez-vous?

La pauvre Joséphine ne s'était jamais trouvée aussi embarrassée : dire qu'elle ignorait totalement de quoi il s'agissait, c'était inviter une confidence au plus haut point inopportune en ce moment; dire le contraire avait d'autres inconvénients. Elle opta cependant pour cet innocent petit mensonge.

— Oui... oui... ma pauvre petite; mais à quoi bon vous en parler en ce moment? Calmez-vous,

ne dites rien maintenant; nous parlerons de cela plus tard. Soyez tranquille, ajouta-t-elle à tout hasard, tout s'arrangera, pourvu que vous preniez ce que je vais vous donner.

Et, après avoir aidé Fleurange à se lever et l'avoir placée sur une chaise, elle courut chercher un verre d'eau, dans lequel elle versa quelques gouttes de l'eau de mélisse, véritable panacée entre ses mains, et elle le porta aux lèvres de la jeune fille. Fleurange but le verre tout entier, puis elle respira profondément :

— Que m'est-il donc arrivé? dit-elle.

— Rien. Vous avez eu une défaillance, voilà tout.

— C'est étrange, cela ne m'arrive jamais.

Elle passa la main sur son front.

— O mon Dieu! je me souviens de tout maintenant, s'écria-t-elle tout d'un coup; mais est-ce vrai? Ne pourrait-ce point être un mensonge, une fable faite à plaisir?

— Qui peut le dire? répondit vaguement mademoiselle Joséphine. Peut-être bien? on dit tant de choses.

— Mais dites-moi maintenant tout ce que vous savez.

— Non, non, pas maintenant, Gabrielle, pas

maintenant ; vous n'êtes pas en état de m'entendre. Faites ce que je vous dis, tranquillisez-vous. Nous causerons plus tard.

Fleurange se tut. Au bout d'un moment elle se leva :

— Je vais bien, dit-elle, mes forces sont revenues.

Elle releva ses longs cheveux tombés en désordre sur ses épaules, ramassa le journal et le mit dans sa poche, puis elle replaça sur sa tête le petit bonnet de velours garni de fourrure qu'elle portait habituellement pour sortir en hiver :

— Chère Joséphine, merci et pardonnez-moi. Me voilà remise. Pour aujourd'hui, cependant, je ne puis aller faire les visites sur lesquelles vous comptiez.

— Non, je le crois bien, en vérité.

— Il faut que je rentre tout de suite.

— Oui, assurément, je vais avec vous ; il faut vous mettre au lit. Vous qui êtes pâle d'ordinaire, vous avez en ce moment les joues de la couleur de ceci.

Et elle désignait un rideau de coton, du rouge le plus vif, suspendu à la fenêtre.

— Non, non, je ne suis pas malade, dit Fleurange, les yeux animés ; l'air me fera du bien, au

contraire. N'ayez pas peur, vous voyez que cette faiblesse est tout à fait passée.

Comme mademoiselle Joséphine n'avait pas la moindre idée de la cause de cette indisposition soudaine, et qu'en apparence la jeune fille semblait être en effet rendue à son état habituel, elle ne s'opposa point à son désir de s'en aller seule et à pied ; la distance n'était pas longue, Fleurange la franchissait tous les jours sans escorte. Elle la laissa donc partir et la conduisit seulement jusqu'à la porte de sa petite cour, où elles se séparèrent en se disant :

— A ce soir !

## XLI

Il faisait un froid de cinq ou six degrés : le petit bonnet que portait Fleurange couvrait son front et laissait à découvert les tresses de son épaisse chevelure, qu'elle recouvrait de son capuchon lorsqu'elle voulait se mieux garantir du froid. En ce moment elle ne prit pas cette précaution : serrant seulement

autour de sa taille les plis épais de son manteau, elle se mit à marcher rapidement. L'air vif et glacé rafraîchissait son visage brûlant et l'aidait à reprendre ses forces, et, sauf l'animation inusitée de son teint et de ses yeux, il ne demeurerait aucune trace de sa récente défaillance lorsqu'elle parvint au terme de sa course. A peine rentrée, et sans s'arrêter un instant, elle monta tout droit au premier étage, et, après avoir frappé un léger coup à la porte, elle entra dans une chambre située entre la sienne et celle d'Hilda. Cette chambre servait de cabinet de travail à Karl Hansfelt depuis son arrivée à Rosenhain. Lorsque Fleurange parut, la jeune femme et son mari s'y trouvaient ensemble.

En la voyant, tous les deux firent un mouvement de surprise, et interrompirent leur conversation avec un certain embarras.

Ce mouvement n'échappa pas à Fleurange.

— Je devine, dit-elle, avec émotion, mais sans hésiter, quel était le sujet de votre conversation, et c'est celui-là même dont je veux vous parler.

Sa cousine la regarda et fut incertaine de ce qu'elle devait répondre.

— Hilda, dit Fleurange, nous sommes conve-

nues ensemble que tu ne me parlerais plus du comte Georges jusqu'au jour où je le nommerais la première. Eh bien, je le nomme aujourd'hui, et je viens vous demander à tous les deux de me dire ce que vous savez sur lui. Tenez, continuait-elle, en jetant sur la table le journal qu'elle avait apporté, lisez cela, et dites-moi maintenant tout ce que j'ignore.

Que lui répondre ? Elle était là devant eux, si calme, si ferme, si décidée, qu'aucune réticence ne semblait plus être désormais possible.

Hansfelt parcourut le journal : il vit que l'article tombé sous les yeux de Fleurange ne contenait point de détails, mais seulement une liste des accusés, suivie de quelques commentaires fort clairs sur le sort qui leur était réservé. Sur cette liste figurait, parmi les premiers, le nom du comte Georges.

— De quoi l'accuse-t-on ? quel est le crime dont il s'agit ? dit-elle, d'une voix brève.

Hansfelt hésitait encore. Mais sa femme connaissait mieux que lui celle qui l'interrogeait ainsi :

— Karl, lui dit-elle, tu peux parler, et tu le dois. Il ne faut plus maintenant rien cacher à Gabrielle.

— Et pourquoi l'avez-vous fait jusqu'à ce jour ?

dit Fleurange. Ah ! oui, je comprends (et une faible rougeur colora son front) mon secret, que je croyais si bien gardé, vous l'aviez tous pénétré !

— Non, non, s'écria Hilda ; moi seule — et tu sais que je ne puis rien taire à Karl — moi et Clément.

— Clément aussi ? dit Fleurange, avec un mouvement de surprise et de confusion pendant lequel sa rougeur devint plus vive. Mais, au fait, qu'importe ? poursuivit-elle. Je ne cache plus rien à personne, et je ne veux plus rien ignorer non plus. Parlez, Karl ! Sachez-le donc, et sachez-le bien, j'ai de la force, et il ne faut jamais me ménager. La surprise seule a pu me saisir un instant. Maintenant, je suis préparée à tout. Je vous écoute.

Mais, malgré ces paroles, lorsqu'après une nouvelle hésitation, Hansfelt se décida enfin à la satisfaire, lorsqu'il commença le récit détaillé de circonstances qui avaient placé Georges dans le péril suprême où il se trouvait, les couleurs que le froid, l'émotion, la rapidité de la marche avaient données à la jeune fille, s'évanouirent complètement, et tandis qu'elle l'écoutait, elle devint d'une pâleur livide.

— La Sibérie ou la mort ! répéta-t-elle deux ou trois fois à voix basse, comme si elle avait eu au-



tant de peine à comprendre qu'à proférer ces terribles paroles.

—Quant à la plus terrible de ces deux sentences, il y a lieu d'espérer qu'il y échappera, dit Hansfelt.

Fleurange frissonna.

Lui! lui! Était-ce bien de lui qu'on parlait ainsi?

— Mais, dites-moi, Karl, n'y a-t-il qu'une seule alternative? ne pourrait-il pas être condamné à la prison, à l'exil? Ce sont là aussi de grandes et terribles punitions! Pourquoi ne me parler que de deux sentences, l'une presque aussi horrible que l'autre?

Hansfelt secoua la tête :

— Son nom, dit-il, son rang, les bienfaits dont la cour a comblé sa famille, les faveurs qu'on lui a tant de fois offertes à lui-même, tout, aux yeux de ses juges, aggravera son crime. Sa vie, je l'espère, sera épargnée, mais...

— Mais... les mines, les fers, la redoutable et cruelle Sibérie... vous croyez qu'il sera condamné à en subir toutes les rigueurs sans adoucissement?

Hansfelt se tut. Hilda serra dans les siennes les mains de Fleurange et posa tendrement ses lèvres sur son visage décoloré.

— C'est assez et c'est trop, dit Hansfelt. Pourquoi, Gabrielle, m'interroger ainsi ? Hilda, pourquoi m'avoir dit de lui répondre ?

— Parce que je veux tout savoir, dit Fleurance, en relevant son front, qu'elle avait un instant appuyé sur l'épaule de sa cousine, et en reprenant toute la fermeté de sa voix.

Puis, après un moment de silence, elle reprit :

— Ainsi donc, rien ne peut le sauver ?

— Vous avez voulu la vérité sans déguisement, Gabrielle, et je ne vous l'ai pas cachée. Selon toutes les probabilités humaines, rien ne peut soustraire le comte Georges au sort qui l'attend, cela est hors de doute. Mais il arrive parfois en Russie qu'une volonté soudaine et capricieuse du souverain arrête la main de la justice. Toutefois, ce serait vous tromper, si je n'ajoutais pas que rien ne permet d'espérer qu'il puisse être l'objet d'un acte de clémence de cette sorte. Tous, au contraire, s'accordent à dire que l'irritation contre lui est extrême et dépasse celle qu'inspirent tous les autres conjurés.

Fleurance demeura longtemps pensive :

— Merci, Karl, dit-elle enfin. Vous me direz maintenant toujours tout ce que vous apprendrez, n'est-ce pas ?

Après avoir reçu de lui la promesse qu'elle demandait, elle allait quitter la chambre.

— Ah ! encore une question, dit-elle. Il faut que ma tête soit bien troublée, pour ne vous avoir pas demandé encore si on sait comment sa malheureuse mère a appris cette nouvelle, et comment elle la supporte.

— Clément a entendu dire qu'au moment même où elle l'avait reçue à Florence, elle s'était mise en route pour se rendre à Pétersbourg.

— A Pétersbourg ! dans cette saison ! elle mourra en route, la pauvre femme.

— Je ne puis vous en dire rien de plus. Clément arrive ce soir ; il aura peut-être recueilli quelque autre nouvelle.

Mais le soir, à l'arrivée de Clément, Fleurange, vaincue par la fatigue et les émotions de la journée, était hors d'état de quitter sa chambre. Sa tante, établie près d'elle, avait déclaré qu'elle ne verrait plus personne de la journée, et l'entrevue qu'elle avait espéré avoir avec Clément ce soir-là fut remise au lendemain.

Clément, pendant ce temps, se prépara à la phase nouvelle de l'épreuve qui l'attendait, en se faisant raconter en détail tout ce qui s'était passé

Mademoiselle Joséphine apprit alors à tous l'accident survenu à Fleurange chez elle, et elle apprit elle-même, en retour, avec un intérêt mêlé du plus profond étonnement quelle avait été la cause réelle de cet évanouissement. De toutes les souffrances de ce monde, celles que peut causer la passion lui étaient le plus complètement inconnues. On lui eût soudainement annoncé que sa chère Gabrielle était atteinte de démence ou de consommation, qu'elle n'eût pas été plus surprise et plus inquiète. Peut-être même l'eût-elle été moins, car, en ce cas, il ne se fût point mêlé à sa tristesse la terreur qu'inspire l'inconnu et la complète ignorance du remède qui accompagnait celle du mal, et joignait ici l'impuissance à l'inquiétude. Elle, qui avait tant de remèdes, petits et grands, à proposer en toute circonstance, elle ne pouvait absolument rien imaginer qui convînt à celle-ci.

Comment ce personnage inconnu, dont elle n'avait jamais entendu le nom jusqu'à ce jour pouvait-il être devenu tout d'un coup si important pour le bonheur de cette chère enfant, entourée de tant d'autres tendresses, et qui avait toujours semblé si heureuse au milieu d'eux ?

Ceci était à ses yeux un phénomène plus grand encore que celui de savoir l'allemand ; mais celui-ci,

elle résolut de l'étudier, « car enfin, pensait-elle, un jour peut venir où il se trouvera quelque chose à faire pour elle, qui tombera sous ma compréhension et qui sera en mon pouvoir. Je veux tâcher de ne pas l'ignorer, afin de ne pas perdre l'occasion d'en profiter. »

Cette vague espérance pour l'avenir consola mademoiselle Joséphine de son incompétence présente et servit, pour le moment, de satisfaction au dévouement désorienté de sa bonne âme.

## XLII

Le lendemain matin, Fleurange ne se ressentait plus de l'ébranlement physique du jour précédent et était debout à son heure accoutumée, c'est-à-dire au point du jour. Elle s'enveloppa, comme de coutume, dans son épais manteau, mit son petit bonnet fourré, et s'achemina vers l'église où, chaque jour, dans cette saison, elle entendait la première messe.

Là, elle rejeta son capuchon en arrière et s'age-

nouilla le plus près possible de l'autel. L'église était si sombre que chacun y apportait avec soi une lanterne, un bout de cierge ou tout autre moyen portatif d'éclairage, afin de s'aider à lire, et ces lumières diverses, augmentant avec le nombre des fidèles, finirent par répandre dans l'église une lueur qui permettait à peu près de distinguer les objets et les personnes qui s'y trouvaient.

Fleurange n'avait point apporté de lumière. Elle n'en avait pas besoin, car elle n'avait pas de livre, mais elle n'en était pas moins profondément recueillie. Les mains jointes, la tête levée, les yeux fixés sur l'autel, son profil pur et régulier vivement éclairé par le cierge de sa voisine, elle ressemblait, dans sa pâleur et son immobilité, à une blanche statue de marbre couverte d'une sombre draperie. Elle priait avec ferveur, mais sans agitation, sans larmes, sans même mouvoir ses lèvres ; son âme était tout entière dans son regard, et son regard exprimait tout ensemble la foi qui implore et espère, la soumission qui accepte et le courage qui agit. C'était une prière dont il fallait se relever, ou exaucée, ou soumise et fortifiée.

La messe achevée, toutes les lumières s'éteignirent tour à tour, et la lueur du jour, tremblante et incertaine, les remplaça et grandit bien-

tôt assez pour qu'en se levant après les autres, lorsque l'église était presque vide, Fleurange pût reconnaître Clément debout à quelques pas d'elle, Il la suivit jusqu'à la porte de l'église, où elle prit de sa main l'eau bénite, puis ils sortirent ensemble.

Il faisait maintenant grand jour ; mais le ciel était gris, une bise violente soulevait la neige tombée, et lorsqu'ils eurent quitté l'abri du grand mur de l'église, ils se trouvèrent en face d'un véritable tourbillon de vent et de neige qui fit chanceler Fleurange. Clément la soutint ; puis il garda son bras, et ils marchèrent quelque temps sans se parler.

Malgré lui, Clément redoutait cet entretien, et il rassemblait toutes ses forces pour écouter tranquillement ce qu'elle allait lui dire. Mais enfin, comme elle gardait le silence, ce fut lui qui parla le premier :

— Vous étiez malade hier au soir, Gabrielle. J'étais loin de m'attendre à vous trouver ce matin de si bonne heure à l'église, et par un temps si rude.

— Malade ? répondit Fleurange. Non, je n'étais pas malade, mais j'avais eu un grand saisissement. Vous le savez, Clément, n'est-ce pas ?

— Oui, Gabrielle, je le sais.

Ces simples paroles échangées, la barrière était franchie. Le fantôme des pensées de Clément était maintenant vivant et présent entre eux ; mais les natures énergiques préférèrent les plus dures réalités aux appréhensions vagues, et même aux vagues espoirs ; et Clément sentit son courage croître à mesure que s'enracinait dans son âme une abnégation plus complète de lui-même.

— Pourquoi, lui dit-il, après un moment de silence, pourquoi, Gabrielle, ne m'avez-vous pas traité jusqu'à présent avec la confiance que vous m'accordiez jadis ?

A cette question elle répondit sans hésiter :

— Parce que je m'étais imposé de ne plus jamais parler de *lui*... Je me l'étais imposé, poursuivit-elle, sans remarquer le léger tressaillement que son cousin n'avait pu réprimer, parce que je voulais l'oublier. Il valait donc mieux me taire, même avec Hilda, même avec vous, Clément. Mais maintenant, continua-t-elle, avec une sorte d'exaltation où la douleur et la joie se confondaient ensemble, maintenant je ne pense plus à cela. Il me semble qu'une nouvelle vie commence pour lui et pour moi. Nous sommes pourtant déjà séparés comme par la mort ; mais la mort brise les bar-



rières et réunit aussi. Que vous dirai-je, Clément ? il me semble être plus près de lui aujourd'hui qu'hier, et, en dépit de moi-même (c'est une illusion, je le sais bien), l'idée me vient que, d'une manière ou d'une autre, je pourrai le servir. En tout cas, je n'ai plus aucun motif pour cacher ce que je pense, et cette contrainte de moins est déjà un grand soulagement.

Clément l'écouta sans l'interrompre. Une souffrance aiguë l'atteignait à chaque mot, mais il s'y aguerrissait, à peu près comme on le fait au bruit du feu et au choc des armes, jusqu'à ne plus trahir, même par un battement de paupière, la crainte de la mort ou l'atteinte d'une blessure.

Quant à l'illusion dont elle venait de parler, c'était le dernier rêve de la tendresse et de la douleur. Il ne chercha pas à la contredire.

— Espérons, ma cousine, dit-il d'une voix calme. Tant de circonstances imprévues peuvent en effet surgir pendant la durée d'un procès tel que celui qui commence ! Rien n'est encore désespéré. Quoi qu'il en soit, ajouta-t-il, lorsqu'ils approchaient de la maison, à dater de ce jour, promettez-moi, Gabrielle, de me rendre votre confiance d'autrefois : confiance pour tout me dire, confiance pour tout attendre de moi ! Cette pro-

messe, vous me l'aviez déjà faite : l'avez-vous oubliée?

— Non, Clément, et je la renouvelle. Vous êtes le meilleur de mes amis, il y a longtemps que je vous l'ai dit ; je le pense aujourd'hui comme alors.

Qui, elle le lui avait dit : il n'avait oublié ni quel jour ni en quel lieu, et son cœur battit à ce souvenir ! Quoiqu'il eût à peine dépassé ses vingt ans et que la branche cueillie près d'elle ce jour-là fût encore verte, il lui semblait qu'une longue vie s'était écoulée entre ce moment et celui où, aujourd'hui, ils échangeaient à peu près les mêmes paroles.

Toutefois, lorsqu'à la fin de cet entretien, ils se séparèrent après s'être serré la main, il demeura à Clément, de cette sombre matinée d'hiver, une moins douloureuse impression que celle qui l'avait saisi ce beau soir d'été au bord du Necker, où, à la pâle lumière de la lune, il avait reçu, d'un accent de cette voix et d'un regard de ces yeux, une révélation soudaine et fatale.

Aujourd'hui, elle ne lui avait rien appris qu'il ne sût déjà. A défaut de bonheur, un vague avenir de dévouement s'ouvrait devant lui. Cela lui suffisait pour trouver qu'il valait pour lui la peine de vivre.

Ce jour et les suivants se passèrent sans aucun incident nouveau. La nécessité de dissimuler au professeur la préoccupation de tous les obligeait à faire un effort qui n'était inutile à personne, et moins qu'aux autres à Fleurange, qui restait fidèle aux obligations quotidiennes de sa vie, et passait son temps accoutumé auprès du fauteuil de son oncle, ou bien chez mademoiselle Joséphine et chez ses pauvres protégés. Une anxiété fiévreuse se trahissait toutefois dans tous les mouvements de la jeune fille et dans l'expression troublée de ses yeux, lorsque chaque jour, à la même heure, elle venait demander à Hansfelt le contenu de ses journaux. Mais pendant plus d'une semaine rien de nouveau ne vint soulager ou aggraver son angoisse.

Clément était reparti pour Francfort et les jours se traînaient dans une lourde et muette angoisse, lorsqu'un matin (un jour et à une heure où ils ne l'attendaient pas), il apparut tout à coup, apportant une nouvelle imprévue : la princesse Catherine était à Francfort et serait le lendemain à Heidelberg!

Fleurange tressaillit.

La princesse Catherine!... Tous les souvenirs attachés à ce nom se réveillèrent avec une

intensité telle, qu'elle demeura, au premier moment, comme suffoquée; la voix et la parole lui manquèrent à la fois.

— Elle vient ici ! dit-elle enfin, ici, à Heidelberg ! pourquoi ? qui peut l'amener ? Comment le savez-vous ? qui vous l'a dit ? Dites-moi tout, oh ! parlez vite, Clément !

Clément la conjura d'être calme, et elle le devint en effet peu à peu à mesure qu'il lui disait ce qu'il avait appris la veille, de la princesse Catherine elle-même. Oui, la princesse Catherine qui, informée à son arrivée, par M. Waldheim son banquier, de la présence à Francfort du jeune Dornthal, l'avait fait prier de passer chez elle. Clément s'était rendu, non sans émotion, à cet appel de la mère du comte Georges, et il l'avait trouvée dans un effrayant état de souffrance et de faiblesse. Il avait eu néanmoins avec elle un long entretien dont le résumé était que, partie de Florence à l'arrivée de la fatale nouvelle, elle avait voyagé nuit et jour jusqu'à Paris, où elle était tombée malade ; que de là, néanmoins, au bout de quatre jours, elle s'était remise en route ; mais qu'arrivée à Francfort, le médecin lui avait déclaré qu'elle était absolument hors d'état de poursuivre son voyage, surtout pour affronter la rigueur crois-

sante du climat à mesure qu'elle approcherait de Pétersbourg. Ne pouvant aller plus loin, elle avait résolu de venir au moins jusqu'à Heidelberg, où elle espérait que les soins d'un jeune docteur de cette ville, depuis et déjà alors fort célèbre, la mettraient en état de reprendre au plus vite son triste voyage.

— Je ferai cet effort, avait dit la princesse, car je veux vivre, je veux me rapprocher de lui, si cela est possible, je veux le revoir ! J'espère beaucoup des soins du docteur Ch... et de ceux de votre cousine Gabrielle ; je compte sur elle. Dites-le-lui. Dites-lui, avait-elle ajouté en pleurant, que je brûle de la revoir et que je la supplie de venir me trouver dès que je serai arrivée à Heidelberg.

— Et elle y sera demain ? répéta Fleurange avec émotion.

— Oui, à l'entrée de la nuit. Je vais prévenir le médecin et faire préparer pour elle le meilleur appartement de la ville. Mais sans qu'elle me l'ait dit, je suis certain, Gabrielle, qu'elle compte vous y trouver à son arrivée.

Fleurange se contenta de dire qu'elle y serait, mais son cœur battait d'une joie qu'elle avait cru ne plus pouvoir éprouver. Revoir en ce moment la mère de Georges ! N'était-ce pas se rapprocher

de lui ? n'était-ce pas la certitude d'entendre prononcer son nom, d'avoir de ses nouvelles directement et promptement ? n'était-ce pas, en un mot, la réalisation d'un vœu secret qu'elle n'avait pas osé formuler ?

Le lendemain, longtemps avant l'heure dite, elle était dans l'appartement préparé pour la princesse, y disposant les meubles de la manière qu'elle savait être le plus conforme à son goût, s'efforçant de toutes les manières d'empêcher la tristesse extérieure des objets d'aggraver celle de la pauvre voyageuse qui, vers la fin de cette longue journée, arriva, en effet, épuisée de fatigue et tomba, en sanglotant, dans les bras de la jeune fille.

Le temps où elle ne craignait d'autre danger pour son fils que celui de la présence de Gabrielle était loin. L'impression présente dominait toujours, chez elle, tout le reste, et son malheur actuel était bien fait, d'ailleurs, pour l'absorber tout entière. Aussi, en revoyant sa jeune protégée, elle ne songea qu'au bien-être d'avoir retrouvé ses soins et sa présence, à l'heure où le besoin s'en faisait le plus sentir, et tout, hormis son premier engouement pour elle, sembla s'être effacé de sa mémoire.

## XLIII

Une lumière adoucie voilait les objets. Un feu brillant petillait dans une petite cheminée placée comme ornement dans une chambre, bien chauffée d'ailleurs par le poêle allumé extérieurement. La princesse était, comme autrefois, étendue sur un canapé à l'abri d'un grand paravent. Le coude appuyé sur une petite table chargée d'objets qui la suivaient en tous lieux, les pieds couverts d'un grand châle, et près d'elle Fleurange, assise sur un tabouret, dans une attitude qui lui avait été familière.

Tout était bien changé, néanmoins, et il ne s'agissait plus maintenant de lui faire la lecture comme autrefois, ou de suivre le cours plus ou moins frivole de ses préoccupations habituelles. Un seul sujet la possédait tout entière, et ce sujet, l'ardent intérêt de celle qui l'écoutait s'en lassait moins encore qu'elle-même. Aussi, la pauvre mère y revenait-elle sans cesse, tantôt avec agita-

tion, tantôt avec l'abattement du désespoir, mais toujours avec une douleur intime et déchirante, à laquelle répondait une douleur égale à la sienne.

C'était la première fois que la princesse Cathérine était vaincue par le malheur. Vaincue, mais non transformée, car, de même qu'elle conservait instinctivement toutes ses habitudes élégantes, l'emportement de son caractère demeurait le même et éclatait dans les récriminations auxquelles elle se livrait contre tous ceux qu'elle accusait de l'infortune de son fils, afin de pouvoir lui-même le plaindre sans avoir à le blâmer. Ce fut ainsi que Fleurange l'entendit s'écrier que « Fabiano Dini avait été son mauvais génie ! » et elle frissonna en se rappelant son pressentiment trop vite et trop fatalement justifié.

— Oui, dit la princesse, pendant l'un de leurs premiers entretiens, — c'est lui, c'est Fabiano Dini qui l'a mis en rapport avec cet homme maudit... avec ce Lasko !

Et alors elle raconta à la jeune fille l'arrivée à Florence de ce personnage dont la mort tragique lui semblait avoir trop peu expié le mal qu'il avait fait à son fils : quel empire il avait su prendre sur lui, avec quelle adresse et quelle promptitude il avait su démêler toutes les faiblesses de Georges et



en profiter ! Elle n'avait pas voulu y croire d'abord ; malgré les avertissements d'Adelardi, elle avait été trop longtemps, trop follement incrédule, mais, une fois ses craintes réveillées, que n'avait-elle pas souffert ! que n'avait-elle pas tenté !... hélas ! tenté en vain !

— Il était toujours ainsi, ce malheureux et cher enfant ! Aucune prudence, aucune crainte du danger ne l'arrêtait jamais sur une pente où l'entraînait son attrait. O les misérables ! ils ont bien su exploiter cette imprudence, cette générosité et ce courage ! Et maintenant ! s'écria-t-elle en se soulevant sur son oreiller, tandis que sa chevelure, épaisse encore mais grisonnante, tombait sur ses épaules dans un désordre inaccoutumé, serait-il possible qu'on le confondit avec eux ? Oh ! que je guérisse ! que je retrouve seulement la force de partir, d'arriver, de voir, ne fût-ce qu'une fois, la jeune impératrice, et j'obtiendrai sa grâce, je le sens ! j'en suis certaine !

Puis elle retomba épuisée et murmura les mots suivants, tandis qu'elle se tordait les mains :

— Et Vera !... Vera ! absente de Pétersbourg en ce moment ! Elle y était attendue, mais qui sait si elle n'arrivera pas trop tard ? Qui sait surtout si elle ne sera pas sa pire ennemie, et s'il n'a pas

empoisonné à plaisir la source d'où, en ce moment, pouvait lui venir le salut?

Ces paroles qui lui eussent peut-être causé un trouble nouveau ne furent point entendues par celle à qui elles s'adressaient. Fleurange, en ce moment, s'était doucement éloignée de l'oreiller sur lequel venait de tomber la tête fatiguée de la princesse, et préparait, au bout de la chambre, un calmant que la pauvre malade prenait machinalement de ses mains d'heure en heure, sans en avoir obtenu le soulagement d'un moment de repos. Cette agitation dévorante qui échappait à l'action de tous les remèdes ne s'apaisait un peu qu'à l'arrivée des lettres fréquentes du marquis Adelardi, lequel, demeuré à Pétersbourg, la tenait exactement au courant de ce qui s'y passait et venait tantôt ranimer ses espérances, tantôt confirmer ses craintes. Mais, jusqu'à ce jour, il n'avait encore réussi à apprendre rien de certain sur le sort qui était réservé à son ami. Aussi, après avoir lu ces lettres avec avidité, les jetait-elle souvent au feu avec désespoir.

Tant d'agitations avaient fini par amener une fièvre ardente, et la princesse était obligée de garder le lit depuis plusieurs jours, lorsqu'un matin, il arriva une nouvelle lettre de Pétersbourg. Fleu-

range s'approcha doucement de la malade et s'a perçut qu'elle était profondément endormie. Il était important de ne pas troubler ce court instant de repos, et d'ailleurs, depuis quelques jours, le médecin avait recommandé qu'aucune lettre ne lui fût remise sans avoir été lue auparavant, afin que, dans le cas trop facile à prévoir où l'une d'elles apporterait quelque sinistre nouvelle, elle ne tombât pas entre ses mains avant qu'elle y eût été préparée. Fleurange s'était engagée à lire ces lettres la première, avec d'autant moins de scrupule que, depuis plus d'une semaine, c'était elle qui en faisait la lecture à la princesse trop abattue pour les lire elle-même.

En ce moment donc, après l'avoir laissée aux soins fidèles de Barbe, elle rentra dans le salon, ferma soigneusement la porte, et brisa le cachet de la lettre qu'elle tenait entre les mains et qui, ainsi que les autres, était adressée à la princesse par le marquis Adelardi.

« ..... Enfin, lui disait-il, je crois avoir acquis la certitude que vous pouvez être rassurée sur la plus terrible des éventualités de l'avenir. L'extrême rigueur de la loi ne sera exercée que contre les chefs reconnus de la conspiration, au nombre de quatre ou cinq. Tous les autres (et Georges sera

de ceux-là) subiront une peine terrible, hélas ! mais nous en sommes réduits à nous estimer heureux de ne plus avoir à en craindre une plus effroyable encore... Je dis *nous*, ma chère et malheureuse amie ! car, quant à lui, je redoute, au contraire l'effet que produira sur lui cette sentence, et je suis persuadé qu'il la regardera comme mille fois plus redoutable que l'autre.

« Depuis ma dernière lettre, grâce à l'intervention de l'un des ambassadeurs, j'ai obtenu la faveur d'entrer dans la forteresse où Georges est détenu, et d'avoir avec lui un entretien sans témoin. Sa grâce lui a été offerte s'il consentait à nommer quelques-uns de ses complices. Il s'y est refusé, ce qui ne vous surprendra pas. Mais les preuves nombreuses de leurs criminels projets qu'on a fait passer sous ses yeux, dans le but de lui arracher des aveux, lui ont révélé à lui-même la nature de l'entreprise dans laquelle il a laissé follement compromettre son honneur et sa vie. L'effet de cette découverte a été de le jeter dans un morne abattement, et sa seule crainte maintenant, c'est que la mort lui soit épargnée.

« Je l'ai méritée par ma folie, Adelardi, m'a-t-il dit, et vous aviez raison de me prédire que cette réflexion dans une extrémité telle que celle où je

me trouve n'aurait rien de consolant. Toutefois je saurai subir mon sort sans faiblesse ; vous me faites, je pense, l'honneur de n'en pas douter. Cependant, je ne veux pas me faire plus courageux que je ne le suis, et si, au lieu de mourir, il me fallait traîner en Sibérie la vie d'un condamné, je ne sais à quels excès me porterait le désespoir. » Il faudra donc user d'autant de ménagements pour lui apprendre l'adoucissement de sa peine, qu'à d'autres la rigueur de la leur. D'ici là, j'espère encore réussir à pénétrer jusqu'à lui.

« En attendant, j'ai appris avec autant d'admiration que de surprise que plusieurs des condamnés à la même peine que lui, auront une consolation imprévue et inouïe. Leurs femmes, leurs admirables et héroïques femmes, ont demandé à partager leur sort, et au moment où je vous écris, plusieurs d'entre elles, que vous connaissez, belles, jeunes, élégantes se préparent à suivre leurs époux, par une sorte de noviciat des rigueurs de la Sibérie. Ces malheureux sont dégradés de leur noblesse, privés de leurs biens, dépouillés de tout au monde, mais on n'a pu leur ravir une tendresse dont rien n'épouvante la noble fidélité. Je vous l'avoue, je me sens honteux et confus, car, en ce moment, je le re-

connais, jamais je n'avais compris ou même soupçonné ce que peut recéler d'héroïsme et de générosité le cœur des femmes!... »

Celui de Fleurange palpitait au point de ne pouvoir poursuivre sa lecture. Les yeux baignés de larmes, elle lisait et relisait la page qu'elle venait d'achever, lorsqu'on vint la prévenir que la princesse s'éveillait et demandait s'il était arrivé une lettre pour elle. Depuis quelques jours, la terreur de la plus fatale nouvelle s'était emparée de son imagination et lui avait donné parfois des accès de délire. Aussi lorsque la lettre que l'on vient de lire lui eut été communiquée, elle ressentit une consolation soudaine et inespérée.

La vie! la vie de Georges serait épargnée! le temps était devant elle. Elle recommença à tout espérer de l'avenir, et elle reprit une tranquillité comparative qu'elle n'avait pas éprouvée depuis longtemps.

Dans la soirée elle put se lever : elle causa, elle parla avec vivacité de ses projets, de ses espérances, de tout ce qu'elle ferait pour adoucir l'exil de son fils, de ce qu'elle tenterait même pour l'abrégé; mais, par extraordinaire, Fleurange l'écoutait à peine et ne lui répondait pas.

Vers neuf heures, on vint comme de coutume la

chercher. C'était tantôt Julian, et tantôt Clément, qui l'attendait ainsi, en bas, pour lui faire faire le trajet d'une demi-heure qui séparait Rosenhain de la maison de la princesse, située à l'extrémité de la ville.

Ce jour-là, elle était si pensive, qu'elle ne remarqua pas quel était celui des deux qui l'accompagnait. Le ciel était étoilé, mais il faisait très-froid et, sous son petit bonnet de velours, ses cheveux flottaient à l'air de la nuit.

— Relevez votre capuchon, Gabrielle; il n'a pas fait encore aussi froid de l'hiver.

C'était la voix de Clément.

Elle sortit brusquement de sa rêverie.

— C'est vous, Clément! pardon, je ne savais plus si je marchais sous votre escorte ou sous celle de Julian.

Et comme il mettait doucement la main sur son capuchon pour le relever :

— Non, non ! dit-elle vivement, laissez-moi respirer l'air ! Quoiqu'il y ait à peine deux ans que, pour la première fois de ma vie, j'ai vu de la neige, je n'ai pas peur du froid, et je pourrais, s'il le fallait, supporter une température bien autrement rude que celle-ci. Tenez ! et elle découvrit complètement sa tête et fit ainsi quelque pas en exposant

son visage et son front à l'air glacial de la nuit. — Vous savez bien, poursuivit-elle, avec une animation qui contrastait singulièrement avec le silence qui l'avait précédé, vous savez que, pendant la campagne de Russie, ceux qui étaient le moins sensibles au froid, c'étaient les soldats napolitains. Eh bien, je suis comme eux, j'ai apporté d'Italie une provision de soleil que bien d'autres frimas que ceux-ci n'épuiseraient pas.

Toutefois, sur les nouvelles instances de Clément, elle remit son bonnet en riant, et ils continuèrent rapidement leur marche, laissant à peine la trace de leur pas sur la neige épaisse et durcie.

Sa gaieté, ce soir là, était étrange ! Clément la remarqua sans la comprendre. Mais cette voix joyeuse et ce sourire charmant, au lieu de le réjouir comme de coutume, lui causèrent en ce moment un inexprimable malaise, et le rendirent plus triste que jamais !



## XLIV

Ainsi que cela arrive fort souvent aux personnes d'un naturel violent et impressionnable, il était rare que la princesse Catherine vit longtemps les mêmes objets sous le même aspect, et bien qu'une douloureuse fixité eût été imposée à ses pensées par les circonstances tragiques qui, tout d'un coup l'environnaient et jetaient un voile sombre et sanglant sur une vie jusque-là si riante, elle trouvait moyen de donner à son malheur mille nuances diverses, et il n'était pas toujours facile de la suivre dans les détours capricieux de sa douleur. Ce qui l'avait consolée un jour l'irritait le lendemain, ce qu'elle avait affirmé le matin, elle le niait le soir, avec véhémence. Parfois elle exprimait ses craintes exprès pour qu'on les combattit ; dans d'autres instants, elle fondait en larmes à la moindre contradiction, et il n'était plus permis de chercher à la rassurer sans être accusé de cruauté et d'indifférence à son malheur.

Par l'effet de l'une de ces fluctuations, le lendemain du jour où la lettre du marquis Adelardi lui avait semblé si consolante, Fleurange à l'heure de sa visite accoutumée, la trouva livrée au plus sombre abattement.

Tout avait changé d'aspect, ou peut-être serait-il plus juste de dire que tout avait repris à ses yeux l'aspect terrible de la vérité. En effet, était-ce assez que la mort fût épargnée à ce fils adoré, et la vision qui s'offrait maintenant à son esprit n'était-elle point pour elle une torture presque aussi cruelle ? Lui ! Georges, son fils ! ce type achevé, à ses yeux, de beauté, d'élégance et de noblesse, revêtu de l'affreux vêtement des condamnés !.... et dans cette foule misérable, s'acheminant seul, vers ces régions désolées, où l'attendaient les plus rudes et les plus humiliants travaux, sans même la consolation d'une voix amie pour l'encourager, d'une main pour serrer la sienne, d'un cœur pour l'aimer et pour le lui dire !

— Oh ! s'écriait-elle ! avec cet accent qui ne ressemble à aucun autre, comme la douleur d'une mère ne ressemble à aucune autre douleur, oh ! quelque faible, malade et épuisée que je sois, que ne m'est-il permis de le suivre ! Voyez-vous, Gabrielle, il me semble en ce moment que, si cela

m'était accordé, je trouverais des forces, je trouverais du courage, et je partirais, j'arriverais, je m'attacherais à sa misérable vie, je partagerais toute la rigueur de cette existence affreuse, et, à force de tendresse, je la lui rendrais supportable!

Plus cette énergie désintéressée était rare chez la princesse, plus ce cri, d'une sincérité indubitable, était saisissant. Pâle, muette, immobile devant elle, Fleurange l'écoutait avec une émotion qui semblait arrêter les paroles que ses lèvres tremblantes auraient voulu articuler.

La pauvre princesse sanglotait et semblait épuisée par sa propre véhémence, lorsque Fleurange s'agenouillant soudainement, tout près d'elle, lui dit à voix basse :

— Vous souvenez-vous, princesse, de la promesse que vous avez un jour exigée de votre fils ?

La princesse releva la tête avec une surprise mêlée d'une nuance de ressentiment.

— Qu'est-ce à dire ? Est-ce un reproche que vous voulez me faire en ce moment ? L'heure en est bien choisie, et ceci de votre part me surprend, Gabrielle !

— Un reproche ! s'écria Fleurange. Non, je ne pensais pas à cela, c'était une demande, une prière,

ou plutôt, non, c'était une question que je voulais vous faire.

— Une question !

La princesse regarda Fleurange. L'expression de son visage la frappa, et un intérêt mêlé de surprise la tira de son abattement. Qu'allait-elle donc lui demander de si extraordinaire ? et pourquoi avait-elle à la fois le regard si résolu et la voix si suppliante ?

— Dites, parlez, demandez-moi tout ce que vous voudrez, Gabrielle.

— Eh bien, auparavant laissez-moi vous dire ceci. La veille de mon départ de Florence, tandis que je descendais de San Miniato avec lui... avec le comte Georges, il me demanda si je voulais devenir sa femme, en ajoutant qu'il était sûr d'obtenir votre consentement.

— Pourquoi rappeler tous ces souvenirs, Gabrielle ? Je vous croyais généreuse, et vous êtes cruelle !

Fleurange poursuivit comme si elle ne l'eût point entendue :

— Je lui répondis que jamais je n'écouterai ce langage à moins que par impossible, un jour vint, où vous, princesse, vous sa mère, vous me diriez : Sois ma fille, Gabrielle, j'y consens avec joie !

Elle s'arrêta un instant comme si son cœur battait trop fort pour lui permettre de poursuivre.

— Où voulez-vous en venir ? dit la princesse.

— Princesse ! écoutez-moi bien maintenant. Voici ma question : Lorsque la terrible sentence sera prononcée, lorsque le comte Georges de Walden aura été dégradé de sa noblesse, dépouillé de ses richesses, privé même de son nom (vous frissonnez, hélas ! et moi aussi, c'est en frissonnant que je vous parle ainsi), mais enfin... lorsque ce jour sera venu, s'il vous le demandait, ce consentement qu'il vous a promis d'attendre, le lui donneriez-vous ?

La princesse la regarda, étonnée, sans avoir l'air de la comprendre.

— Me donneriez-vous à moi-même la permission de lui dire : « Oui ? » me diriez-vous enfin ce jour-là : « Gabrielle, sois ma fille, j'y consens ? »

La princesse commençait à entrevoir le sens des paroles qu'elle écoutait, mais elle était stupéfaite et ne pouvait répondre.

— Eh bien, princesse, poursuivit Fleurange tandis que son visage exprimait à la fois une tendresse angélique et un courage viril : dites-les-moi, ces paroles, et je pars ! je serai à Pétersbourg à l'heure où cette sentence sera prononcée.

et lorsqu'il sortira de son cachot je serai là ! et avant son départ pour l'exil, un lien nous unira qui me permettra de le suivre et d'en partager avec lui toutes les rigueurs ! Et si jamais, poursuivait-elle d'une voix plus émue, la tendresse d'une mère, les soins d'une sœur, l'amour d'une femme ont pu adoucir le malheur, mon cœur aura la puissance de toutes ces tendresses ensemble !

Nous le savons, lorsque certaines cordes étaient touchées dans le cœur de la princesse, elles y vibraient fortement et, pour un instant, l'enlevaient à elle-même. Mais jamais, dans aucune circonstance de sa vie, elle n'avait ressenti une émotion semblable à celle que lui causèrent en ce moment les paroles et l'accent de Fleurange.

Elle la regarda un instant en silence tandis que de grosses larmes tombaient le long de ses joues , puis enfin, ouvrant ses bras à la jeune fille et la serrant avec passion sur son cœur, elle couvrit de baisers son front et ses yeux, en répétant à plusieurs reprises, d'une voix entrecoupée de sanglots : « Oui, oui, Gabrielle ! sois ma fille, j'y consens avec joie, avec reconnaissance et je te donne en ce moment le consentement et la bénédiction d'une mère !.... »

## XLV

Fleurange, nous l'avons dit, retournait d'ordinaire le soir à Rosenhain; mais ce jour-là, elle quitta la princesse plusieurs heures plus tôt que de coutume, et la nuit n'était pas encore venue, lorsque Clément, qui était seul dans la salle basse du rez-de-chaussée, plongé dans la lecture d'un grand livre ouvert devant lui, la vit tout à coup paraître, à l'heure où il s'y attendait le moins.

Peut-être, au lieu de lire, rêvait-il précisément à cette gaieté de sa cousine qui, la veille au soir, l'avait rendu si triste. Toujours est-il que, lorsqu'elle parut ainsi soudainement à ses yeux, à cette heure inusitée, la même sensation lui étreignit le cœur. C'était pourtant un pressentiment que rien en apparence ne justifiait. Il avait craint, en revoyant Fleurange, d'apercevoir sur son visage la trace des larmes qui avaient probablement succédé à sa gaieté fébrile et sans cause. Mais en ce moment, si elle n'était plus souriante et gaie

comme la veille, si, au contraire, elle semblait sérieuse et grave, néanmoins son front était radieux et, dans ses yeux brillants, il était facile de lire une expression de joie presque triomphante. Tout cela ne ressemblait en rien à l'abattement qui suit habituellement un accès de gaieté factice.

— Vous êtes seul ! dit-elle aussitôt. Tant mieux, Clément, j'ai à vous parler, à vous d'abord, et avant tous. Vous allez voir, poursuivit-elle, en jetant son manteau, vous allez voir que je suis fidèle à notre engagement et que je viens à vous en ce moment comme à mon frère et à mon meilleur ami !

Tandis que Clément la regardait et écoutait ce préambule, l'instinct de son cœur l'avertissait de plus en plus qu'une grande épreuve allait venir, et qu'il fallait se préparer à souffrir. Mais lorsque, sans faire de bien longs détours, elle en arriva au fait, lorsqu'elle lui apprit clairement son dessein ; lorsque, avec une simplicité terrifiante, par la puissance de tendresse et de dévouement qu'elle révélait, elle développa le plan de cette immolation voulue, désirée, acceptée, et maintenant décidée, Clément sentit littéralement ses cheveux se dresser sur sa tête, et il lui sembla que sa raison chancelait.



Quoi ! cette créature si chère, si précieuse, si adorée, la perdre ! la perdre à jamais, et comment ! la savoir condamnée volontairement à toutes les horreurs d'une destinée telle, que l'imagination se refusait à l'envisager ! Et pourquoi ?.. pourquoi ?.. Ah ! que ce cri d'Othello était bien en ce moment celui du cœur de Clément : *La cause ! la cause !* oui, la cause de cette immolation d'elle-même, c'était là ce qui ajoutait à sa douleur un aiguillon si aigu, si cruel, si intolérable, que, terrassé par cette révélation imprévue, vaincu par une émotion impossible à maîtriser, Clément, pour un instant, perdit tout empire sur lui-même. Un cri sourd lui échappa, et laissant tomber sa tête sur ses mains jointes, des larmes qu'il ne parvint pas à réprimer baignèrent à ses pieds le plancher.

L'habitude de la fermeté était telle chez son cousin, que Fleurange ne s'était pas imaginé qu'il pût en manquer jamais, et peut-être, en ce moment, la cause profonde et cachée de cet accès de désespoir lui apparut-elle, comme à la lueur fugitive d'un éclair ! Mais ce n'était pas l'heure où une telle pensée pût demeurer dans son esprit. Clément d'ailleurs ne lui en laissa pas le temps.

Il s'était levé, et avait fait quelques pas dans la chambre en silence. Ce cœur mâle et courageux

cherchait à redevenir maître de lui-même et faisait intérieurement un ardent appel à Celui qui, seul, pouvait l'empêcher de se briser et en renouveler la force défaillante.

Bientôt il se rapprocha d'elle : il avait triomphé de son émotion, et ses premières paroles lui en donnèrent une explication presque naturelle.

— Pardonnez-moi, Gabrielle, dit-il, je vous en conjure, je viens d'être d'une faiblesse inconcevable. Mais en vérité, il aurait fallu n'avoir pour vous aucune... aucune amitié quelconque, pour regarder tranquillement, en face, l'effroyable perspective que vous avez placée ainsi brusquement devant moi ! Vous comprenez bien cela, j'imagine.

— Oui, je m'étais bien attendue à les voir tous très-effrayés. Mais vous, Clément, je vous croyais capable de tout entendre de sang-froid.

— Eh bien, chère cousine, vous avez eu, vous le voyez, une trop haute opinion de mon courage. Mais enfin je m'efforcerai de me mieux conduire à l'avenir. Ne m'ôtez pas votre confiance, voilà tout ce que je vous demande.

— Oh ! non, je m'en garderais bien, car c'est sur vous que je compte pour apprendre ma résolution à toute notre famille, mais surtout et

avant tout à votre mère. Vous pensez bien, Clément, qu'il me faut son consentement et sa bénédiction à elle aussi ! Et c'est vous qui plaidez ma cause près d'elle.

Clément se tut quelques instants. Il voulait raffermir sa voix, mais elle tremblait encore lorsqu'il lui dit :

— Et quand songez-vous à partir ?

— Si je le puis, dans une semaine.

— Dans une semaine !... c'est-à-dire avant la fin de janvier ! Et avez-vous pensé au moyen de faire un tel voyage en cette saison ?

Fleurange hésita.

— Je sais bien, dit-elle enfin, qu'il est difficile que je parte seule.

Clément l'interrompit avec un effroi mêlé d'impatience.

— Seule ! s'écria-t-il. Je vous jure, Gabrielle, qu'il est tout à fait impossible de vous écouter de sang-froid, même lorsqu'on sait bien que vos téméraires paroles ne sauraient être prises au sérieux.

— Il faudrait pourtant bien les prendre ainsi, dit-elle avec la même expression d'énergie et de tendresse qui avait frappé la princesse Catherine ; il faudrait bien se résoudre à me voir partir seule

s'il n'y avait pas d'autre moyen de le rejoindre!

Oh! que Clément eût volontiers échangé en ce moment son sort pour celui du condamné ! Il regardait Fleurange avec une douloureuse admiration, lorsqu'elle reprit :

— Mais j'avais pensé qu'il n'eût pas été difficile de trouver quelques voyageurs se rendant en Russie avec lesquels j'aurais pu faire la route.

— Des inconnus qui feraient avec vous ce long et difficile voyage ! c'est impossible, Gabrielle, plus impossible que tout.

— Ah ! s'écria alors Fleurange, avec quelle confiance je me serais adressée à cet ami excellent que le ciel m'avait donné, et combien, plus que jamais, je sens sa perte en ce moment.

— Vous voulez dire le docteur Leblanc?... Oui, je rends justice à sa mémoire et je suis persuadé que son dévouement pour vous ne se fût point démenti en cette circonstance. Mais, en vérité, Gabrielle, la patience m'échappe et vous êtes par trop cruelle !

— Clément !...

— Quoi ! il vous faut un ami qui ait le modeste mérite d'être sûr, dévoué, capable de vous protéger pendant un trajet pénible, et décidé à demeurer près de vous jusqu'à... à ce qu'il ne puisse

plus vous suivre ! Et dans un tel moment, vous ne daignez pas même vous souvenir que vous avez un frère ? Et vous ne voyez pas qu'en songeant à d'autres vous oubliez ce qui est à la fois son droit et son devoir !

— Clément ! mon cher Clément ! dit Fleurange avec une surprise émue, que me dites-vous ? et que puis-je vous dire ? Assurément, je comptais et je compte sur vous comme sur un frère, et cependant, je l'avoue, je n'eusse pas osé vous demander de faire pour moi un pareil voyage.

Clément sourit amèrement. Il comparait en ce moment ce qu'elle était prête à faire pour un autre avec ce qu'elle l'avait jugé lui-même incapable de faire pour elle.

— Eh bien, ma cousine, vous aviez tort, lui dit-il froidement ; il me semble que c'était bien l'heure de vous rappeler la promesse que vous m'aviez faite. Quant à moi, je suis tout simplement fidèle à l'engagement que j'ai pris le même jour, voilà tout.

— Que Dieu vous bénisse, Clément ! vous bénisse et vous récompense ! lui dit-elle avec attendrissement. Oui, je reconnais mon tort. Je devais savoir qu'il n'y a pas sur terre de bonté égale à la vôtre.

Elle lui tendit la main. Il la serra dans les siennes sans rien dire et sans la regarder, puis ils se quittèrent. Fleurange avait besoin de se retrouver seule. Clément avait à lui obéir et à aller accomplir le mandat qu'elle lui avait donné près de sa mère.

## XLVI

C'était l'heure du repos prescrit, chaque jour, au professeur vers la fin de la matinée. Tout était silencieux autour de lui. Dans la chambre voisine, sa femme, prête à répondre au moindre appel, était assise devant son rouet ; car madame Dornthal savait manier le fuseau, et, selon un usage prolongé en Allemagne plus longtemps qu'ailleurs, c'était de ses mains qu'avaient été filées les deux plus belles pièces de toile du trousseau de ses filles. Elle leva la tête en voyant entrer son fils et s'aperçut à l'instant qu'une vive émotion altérerait ses traits. Elle l'interrogea du regard.

— J'ai à vous parler, ma mère, dit-il à voix basse. Venez où nous pourrions causer.

Madame Dornthal déposa son fuseau, se leva sur-le-champ, et après avoir appelé une jeune servante qui prit sa place, avec ordre de l'avertir si sa présence était nécessaire, elle suivit son fils en fermant doucement la porte derrière elle.

Une autre porte, située en face dans le même corridor, était celle de la chambre de Clément ; ils y entrèrent ensemble.

Clément commença le récit de l'entretien qu'il venait d'avoir. Une exclamation de surprise accueillit ses premières paroles, puis madame Dornthal l'écouta sans l'interrompre. Bientôt l'intérêt, la pitié, l'admiration se joignirent tour à tour sur son visage tandis que son fils parlait ; et elle avait les larmes aux yeux et la voix émue lorsqu'elle lui répondit enfin :

— Mon consentement et ma bénédiction, dis-tu ?... Tu me les demandes pour elle ? Pauvre enfant ! comment refuser ma bénédiction à un tel dévouement ! Mais mon consentement, poursuivait-elle gravement, je ne puis le donner sans condition.

— Quoi ! ma mère, dit Clément vivement, vous pourriez songer à lui refuser la permission de partir ?

— Non, mon Clément, mais je puis te refuser à toi la permission de partir avec elle.

Clément tressaillit.

— Ma mère? s'écria-t-il avec surprise.

Madame Dornthal releva les cheveux de Clément et le regarda en face, comme nous savons qu'elle aimait à le faire lorsqu'elle se sentait émue de tendresse pour lui plus encore que de coutume, puis elle lui dit lentement :

— Seul avec Gabrielle d'ici à Pétersbourg! y as-tu bien pensé, mon fils?

Le front de Clément se colora légèrement, mais son beau regard loyal et pur rencontra celui de sa mère.

— Ma mère, dit-il, pour Gabrielle je suis un frère. Pour moi,...

Il hésita un moment et pâlit, mais il acheva d'une voix ferme :

— Pour moi, elle est maintenant... la femme d'un autre; vous ne me croyez pas capable, je pense, de l'oublier jamais!

Les yeux de madame Dornthal se remplirent de larmes, et pendant un instant elle regarda son fils en silence. Jamais elle ne l'avait tant aimé! jamais elle n'avait si bien compris combien il était digne de tendresse! mais l'heure était venue, la



seule heure de la vie peut-être, où l'amour maternel le plus passionné devient impuissant et ne peut rien, absolument rien, pour soulager l'enfant qui souffre !

Elle le comprit ; elle comprit qu'il fallait respecter la douleur secrète de son fils et réprimer l'élan de sa propre tendresse. Ni compassion ni sympathie ne pouvaient en ce moment lui faire de bien.

Elle s'en abstint donc avec ce sûr instinct du cœur auquel le cœur répond, et le pénible batttement de celui de Clément s'apaisa. Il reprit bientôt d'une voix calme :

— Si toutefois vous jugez que pour elle, et surtout pour les autres, il serait indispensable qu'une troisième personne se joignit à nous pour ce voyage, eh bien, ma mère, nous chercherons à la trouver.

— Ah ! dit madame Dornthal, sans le cher et impérieux devoir qui me retient ici, tu n'aurais pas eu à aller la chercher bien loin !

Clément prit la main de sa mère et la baisa.

— J'y songeais, dit-il en souriant.

Puis il continua :

— Mais cette compagne se trouvera, soyez-en sûre, s'il le faut ; pour aujourd'hui, n'y pensons pas, nous avons autre chose à faire.

En effet, tour à tour, par ses soins et ceux de sa mère, l'étonnante nouvelle fut annoncée au professeur d'abord, puis à tous les autres membres de la famille. Nous n'entrerons pas ici dans le détail des sentiments de chacun, nous ne dirons pas quelles larmes furent versées, quelles émotions successives la pauvre Fleurange eut à subir pendant cette journée, nous dirons seulement qu'en somme, l'attendrissement dépassa de beaucoup la surprise. Il régnait autour de ce simple intérieur une atmosphère si pure, que toutes les choses belles et grandes s'y apercevaient à l'instant et se concevaient sans peine. Perdre cette sœur charmante et de plus en plus aimée, c'était une douleur que personne ne dissimula; mais les filles de madame Dornthal avaient, comme elle, au fond du cœur, le germe d'où naissent tous les dévouements. Aussi la jeune fille se sentit-elle comprise et regrettée sans être blâmée, et cette sympathie, tout en ajoutant à sa tendresse pour ceux qu'elle allait quitter, fut un grand appui donné à son courage.

La seule personne qui, dans ce premier moment, ne participa en aucune façon à cet héroïsme général, ce fut mademoiselle Joséphine. Depuis que la résolution de Fleurange lui avait été communi-

quée, elle était demeurée dans une stupéfaction telle, qu'elle eût été comique en d'autres circonstances. Ses yeux erraient de l'un à l'autre avec une expression de perplexité consternée, comme si elle eût imploré une explication qui parvint à lui faire comprendre un fait aussi extraordinaire. Lorsqu'elle apparut, le soir, à son heure habituelle, à la réunion de la famille, elle était encore dans un état de mutisme complet; et elle prit sa place au milieu d'eux, son tricot à la main, sans dire un mot ni regarder personne.

Le professeur, préparé avec ménagement à cette nouvelle séparation, l'avait acceptée avec une résignation qui grandissait en lui, en même temps que la conviction de souffrir longtemps et de ne guérir jamais. Fleurange était en ce moment placée près de lui; madame Dornthal et ses filles travaillaient près de la table où était assise la silencieuse Joséphine.

Clément seul était à l'écart, causant à voix basse avec sa petite sœur qu'il tenait sur ses genoux. L'enfant lui demandait à son tour des explications que personne n'avait songé à lui donner. Tandis qu'il lui parlait tout bas, les grands yeux de Frida s'ouvrirent démesurément, sa petite bouche se contracta et un flot de larmes inonda son visage; puis

elle jeta ses deux bras autour du cou de son frère et lui dit d'une voix entrecoupée :

— O Clément ! comment ferai-je sans elle?... Je l'aime tant !... je l'aime tant !...

Clément cacha son visage dans les longs cheveux bouclés de l'enfant en la serrant dans ses bras et l'embrassant avec passion, mais il ne put parvenir à la calmer que lorsqu'il lui eut promis que « Gabrielle reviendrait et que ce serait lui-même qui la ramènerait. »

Sur cette assurance, les larmes de l'enfant cessèrent de couler. Elle se tut et demeura sérieuse et pensive dans les bras de son frère.

Tout à coup mademoiselle Joséphine rompit son long silence :

— C'est fort loin, la Sibérie, n'est-ce pas ? dit-elle.

Un sourire général accompagna la réponse à cette question, qui était le premier fruit de la longue élaboration des pensées de la vieille fille.

— Et Clément va aussi en Sibérie ?

— Non, il va à Pétersbourg.

— Et d'ici à Pétersbourg, quelle distance y a-t-il ?

On lui répondit par un itinéraire complet de la route à faire pour conduire Fleurange à ce premier

terme de son voyage. Après cet éclaircissement, mademoiselle Joséphine retomba dans son silence, mais ce ne fut pas pour longtemps. Une idée nouvelle et subite venait de se faire jour. Elle arracha vivement ses lunettes.

— Mais ces deux enfants-là ne peuvent pas voyager tout seuls ! s'écria-t-elle.

Madame Dornthal et Fleurange levèrent la tête, Clément fit un mouvement qui troubla le sommeil dans lequel venait de tomber Frida ; tout le monde devint attentif.

— Non, assurément non, poursuivit la vieille fille avec vivacité. Quelle mine cela aurait-il, je vous le demande?... Pardon, Clément, vous savez si je vous estime et si je vous aime ; mais enfin, mon bon ami, quel âge avez-vous ? dites-le-moi. Et quant à Gabrielle, outre son âge (qui ne vaut pas mieux que le vôtre), elle a, je le lui ai déjà dit mille fois, une figure terrible, une figure avec laquelle elle peut se permettre moins de choses encore que d'autres qui ne seraient pas plus âgées qu'elle... Voilà le fait ; je défie cette fois qu'on me dise que j'ai tort.

Personne n'en était tenté, car la pensée qu'elle venait d'émettre à sa manière était celle de tous.

— Donc, poursuivit mademoiselle Joséphine, il

faut que Gabrielle soit accompagnée d'une personne respectable. Encore une fois, Clément, pardon, ceci ne veut pas dire qu'on puisse se passer de vous (vous êtes un protecteur qu'on ne remplacerait pas facilement), mais, mon cher ami, toutes les convenances exigent qu'elle ait en même temps que vous une compagne vieille et sûre. Or je propose que cette sûre et vieille compagne... ce soit moi-même!...

A ces paroles inattendues, il y eut une exclamation générale. Tout le monde parlait à la fois, et pendant quelques instants on ne put s'entendre. La bonne Joséphine comprit seulement bien vite que sa proposition était généralement approuvée. Mais avant que personne eût parlé, avant que Clément même eût eu le temps de venir lui serrer la main, Fleurange s'était élancée, et se jetant au cou de sa vieille amie, elle s'écria :

— Oh! merci, merci! que Dieu vous rende tout ce qu'il veut que je vous doive en ce monde!

Ceci signifiait que, sans plus de façon, elle acceptait l'offre généreuse de mademoiselle Joséphine. Une heure auparavant, sa tante avait mis à son consentement la condition que nous savons, et cette difficulté la préoccupait, lorsque l'excellente vieille fille l'avait subitement tranchée d'une façon imprévue.

Pour mademoiselle Joséphine, à dater de ce moment, tout sembla s'éclaircir. L'occasion qu'elle avait tant désirée ne s'était pas fait attendre. Dans cette phase extraordinaire de la vie de Gabrielle, il se trouvait pour elle-même un acte du plus utile dévouement à accomplir, un acte qui retarderait d'autant l'heure où il faudrait se séparer de sa chère protégée. Elle se sentit soulagée et rentra en un instant dans la placidité habituelle de sa bonne humeur.

Il demeurerait encore toutefois plus d'un nuage dans son esprit quant à l'ensemble d'une situation qu'elle ne parvenait pas à concevoir telle qu'elle était.

— Et pourquoi, dit-elle une heure plus tard, tandis qu'escortée de sa servante portant une lanterne, elle donnait le bras à Clément pour regagner sa demeure, pourquoi n'irions-nous pas aussi en Sibérie avec elle, si cela ne contrariait pas ce M. le comte dont je ne puis jamais prononcer le nom ?

Clément ne put réprimer un sourire en entendant cette question, mais il s'y mêlait une trop amère tristesse pour qu'il eût envie de répondre. Elle ne s'en aperçut pas. En ce moment, elle pensait tout haut sans trop s'inquiéter de son inter-

locuteur, et, suivant ainsi le cours de ses réflexions, elle en fit bientôt une autre qui, loin de donner à Clément la tentation de sourire, le fit frissonner de la tête aux pieds.

— Pourvu, dit-elle, après avoir gardé quelques instants le silence, pourvu que ce monsieur Georges soit digne du sacrifice qu'elle va faire pour lui!... pourvu qu'après nous avoir tous quittés, nous qui l'aimons tant, elle ne découvre pas un jour qu'il ne l'aimait pas autant que nous !

## XLVII

Clément déposa mademoiselle Joséphine à sa porte et revint à pas rapides, luttant contre le nouvel orage soulevé dans son cœur par les paroles qu'il venait d'entendre.

Jusque-là, grâce au souvenir de sa rencontre avec le comte Georges, grâce au prestige dont il était revêtu à ses yeux, par l'attrait même qu'il inspirait à sa cousine, Clément l'avait toujours regardé comme un être supérieur, auquel, avec



une naïveté modeste et sincère, il trouvait simple et presque juste que son humble amour fût sacrifié. Douter qu'il fût digne d'elle, craindre qu'aimé d'elle il pût cesser de l'aimer, c'étaient là des idées qui ne lui étaient jamais venues, et, sans le savoir, la bonne Joséphine venait d'appliquer un fer chaud sur son cœur saignant. Admettre cette crainte, c'était véritablement faire chanceler son dévouement sur sa base, c'était ajouter le désespoir à l'abnégation. Aussi la repoussa-t-il avec une sorte de terreur, et, pour se rassurer, il eut recours à toutes les réflexions qui l'avaient torturé naguère, se complaisant maintenant à songer au dévouement dont son rival était l'objet, afin de mieux se persuader qu'il était absolument contraire à la nature des choses qu'il pût jamais être ingrat.

Les réflexions de Fleurange, à cette même heure, étaient d'une autre nature : remise peu à peu des émotions violentes et successives de la journée, elle exhalait maintenant sans contrainte la joie secrète dont son cœur débordait ; elle était donc libre enfin ! libre de penser à Georges, libre de l'aimer et de le dire !... Cette pensée si longtemps réprimée, combattue et cachée, elle pouvait s'y livrer sans contrainte ! Quelques semaines encore, et elle serait près de lui !... Elle serait à lui !...

L'horreur du sort qu'elle allait partager disparaissait pour elle à la pensée de lui apporter, dans cette heure d'abandon et d'infortune, toutes les richesses de son dévouement et de son amour, et il lui semblait que c'était là une plus belle réalisation de ses rêves que si elle se fût accomplie au milieu de tout l'éclat dont le rang et la fortune auraient pu l'environner!...

Ah! la mère Madeleine avait eu raison de le penser, ce n'était pas là un cœur appelé au suprême honneur d'aimer Dieu seul, de ressentir pour lui cet amour ineffable qui ne souffre le contact d'aucun autre amour, de cet amour unique qui, s'il n'a pas toujours régné, anéantit, dès qu'il apparaît, tous ceux qui l'ont précédé, comme la lumière anéantit les ténèbres et, tant qu'elle est présente, en rend le retour impossible!... « *Ceux qui aiment entendent cette voix*<sup>1</sup>. »

C'était là celle qui parlait directement au cœur de la mère Madeleine.

Mais Fleurange ne l'avait pas entendue aussi distinctement, même lorsqu'elle l'écoutait dans le silence momentané de tous les bruits de la terre. Et cependant, nous le savons, elle n'était pas

<sup>1</sup> *Imit.*, l. III, chap. v.

sourde à ce divin langage : elle était pure, elle était pieuse et forte, elle avait un cœur fervent et courageux, un cœur fermé au mal et qui n'eût rien préféré à Dieu, mais ardemment accessible à la tendresse là où il osait s'y livrer sans remords. Sans doute, c'est la loi de presque tous, parmi les meilleurs, et c'est là le chemin ordinaire de la vertu. Nous voulons seulement remarquer ici que ce n'est pas celui du bonheur exquis et inexprimable dont nous avons parlé d'abord, et nous ajoutons que, lorsqu'une âme tend à se faire une idole de l'objet qu'elle aime, et à la placer sur une base trop fragile, il n'est pas rare que la souffrance, une souffrance d'autant plus aiguë que l'âme sera pure et belle, ne vienne la ramener tôt ou tard à ce point d'où l'on aperçoit le centre véritable auquel, à notre insu, tous nous aspirons, et que toute passion humaine, fût-elle la plus noble et la plus légitime de ce monde, nous fait perdre de vue.

Fleurange en avait peut-être l'intuition confuse, et c'était pour cela même qu'elle regardait comme une sorte d'expiation de son bonheur les conditions effrayantes dont il était accompagné, et qu'elle croyait, en les acceptant avec joie, assurer la sécurité du sentiment passionné qui dominait tout le reste.

Depuis la conversation de Gabrielle avec la princesse Catherine, l'état de celle-ci avait subi une transformation salubre : ses souffrances physiques et sa douleur elle-même semblaient être suspendues. Une activité nouvelle s'était réveillée chez elle, depuis qu'elle apercevait un moyen de s'occuper de son fils et de rentrer en communication presque directe avec lui. Ajoutons à ces motifs le goût naturel de la princesse pour les choses extraordinaires, et nous comprendrons que l'héroïque résolution de Fleurange fût pour elle une distraction intéressante, en même temps qu'un mobile d'activité, utile et bienfaisante.

Tout fut arrangé par elle-même, et il fallut lui permettre de régler et d'ordonner tous les détails du grand voyage que la jeune fille allait entreprendre. Jusqu'à Pétersbourg, elle et sa vieille compagne voyageraient dans une des meilleures voitures de la princesse, et tout ce qui pouvait adoucir pour Gabrielle la rigueur du froid pendant cette route fut préparé avec sollicitude. Arrivée à Pétersbourg, il fut décidé que ce serait dans la maison de la princesse qu'elle passerait le temps qui devait s'écouler entre le jour de son arrivée et l'autre jour !... le jour du terrible départ qui devait le suivre.

Tout ceci fut transmis par la princesse au marquis Adelardi, qu'elle chargeait de recevoir et de protéger Gabrielle. Il devait, en outre, trouver moyen d'annoncer à Georges l'adoucissement prévu que le ciel préparait à son infortune. Quant aux démarches qu'il y aurait à faire afin d'obtenir les permissions nécessaires pour que cet étrange et lugubre mariage pût s'accomplir et pour qu'ensuite la nouvelle épouse pût suivre le condamné, la princesse jugeait que le meilleur moyen pour y réussir, ce serait de chercher à obtenir pour Gabrielle une audience de l'impératrice.

« Ou je me trompe fort, disait la princesse, ou son cœur se laissera toucher par cet héroïque dévouement, par la vue de Gabrielle et le charme qu'elle possède, et peut-être même par un reste de pitié pour mon pauvre Georges.

« Cette pitié, poursuivit-elle, quelque chose me dit qu'elle survit encore à la faveur dont il s'est montré indigne, et qu'un jour viendra peut-être où je pourrai moi-même y faire appel avec succès. Obtenir la grâce de mon fils! le revoir!... Oui, en dépit de tout, je crois, j'espère, je puis dire que je suis sûre, tôt ou tard, que ce bonheur me sera accordé, à moins que tous ces chagrins ne me fassent trop vite mourir. Néanmoins, la trace de cette

effroyable sentence, ne la subit-il qu'un seul jour, ne s'effacera jamais ! je le sens. Mes rêves pour lui sont déçus sans retour. Comment donc aurais-je pu maintenant hésiter à accepter le généreux sacrifice de Gabrielle, à l'accepter d'abord avec un transport enthousiaste, qui, je l'avoue, m'a saisie lorsque, d'une voix et d'un accent que je ne saurais vous peindre, elle est venue me demander à genoux ce consentement inattendu ; mais ensuite avec réflexion, et, vu les circonstances douloureuses et étranges où nous nous trouvons, avec une vraie reconnaissance !

« Sans doute, ajoutait-elle encore avec ce retour instinctif ou naturel qui n'est jamais, on le sait, chassé bien loin ni pour bien longtemps, sans doute lorsque cette heure que j'espère, cette heure où il me sera rendu sonnera, d'autres regrets pourront bien se réveiller ! Mais enfin, je le répète, l'accomplissement de sa sentence, cela n'est que trop certain, met fin à toute espérance de ce côté-là. Le conspirateur acquitté, ou même gracié, eût pu fléchir un cœur où la passion plaide encore peut-être sa cause ; mais jamais l'orgueilleuse Vera ne jettera un regard sur l'exilé qui reviendra de Sibérie, après avoir subi sa peine. Je me résigne donc, en pensant qu'après tout Gabrielle est char-

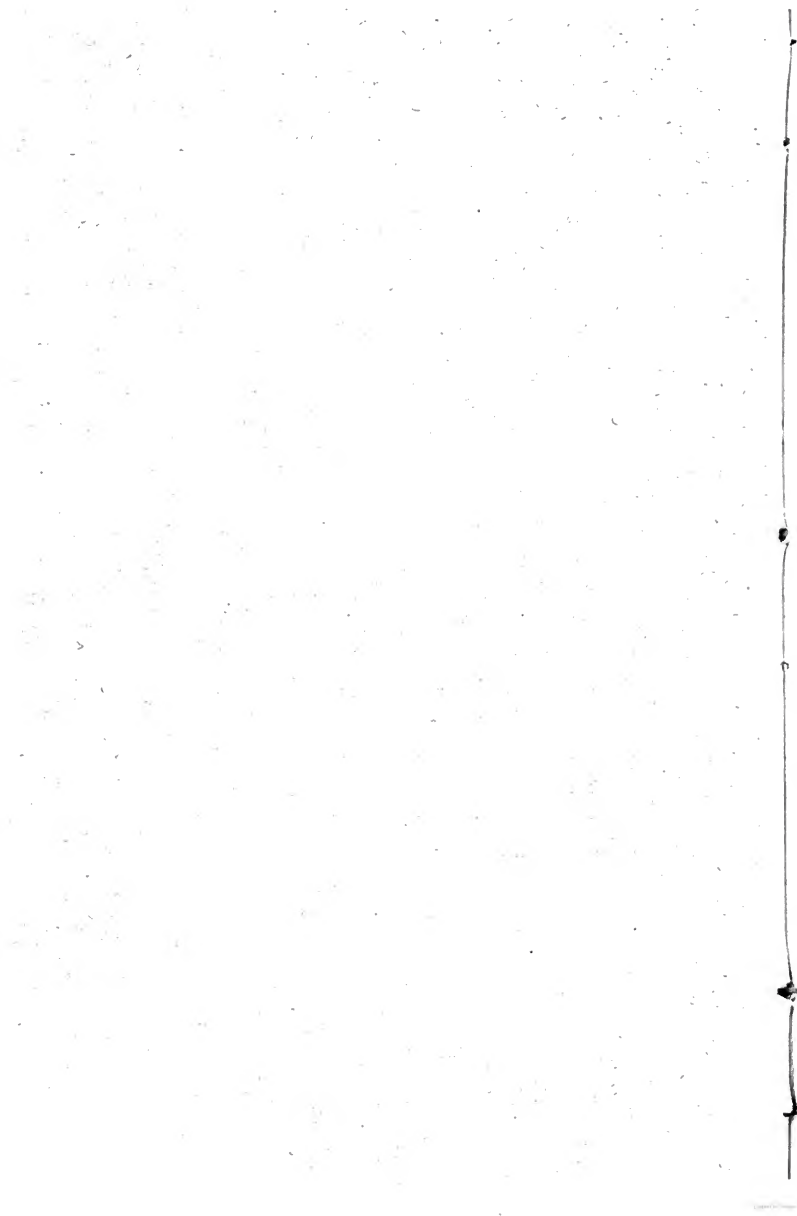
mante, et qu'à ma connaissance il n'a aimé aucune femme autant qu'elle. Vous me direz peut-être que les flammes les plus vives s'éteignent facilement dans le cœur de Georges ; je le sais fort bien, mais, à coup sûr, le dévouement de cette jeune fille est fait pour nourrir celle qu'elle lui a inspirée, ou même pour la ranimer si la tempête révolutionnaire qu'il a traversée depuis l'avait éteinte. Quant à moi, je sais que si quelque chose peut me faire supporter cette épouvantable séparation, c'est la présence près de lui, dans son exil, de cette belle et noble créature qui saura mieux que toute autre le préserver du désespoir. »

Aux yeux de la princesse, Gabrielle, malgré la pure générosité de sa tendresse, n'était donc qu'un pis-aller, ou plutôt elle n'était quelque chose que relativement à elle-même. Elle l'accablait aujourd'hui de soins et de caresses, comme naguère elle l'avait brusquement éloignée d'elle, comme demain elle eût été toute prête à l'éloigner encore, si un revirement subit de fortune eût ramené des chances plus conformes à ses vœux. Mais toutes ces pensées, lors même qu'elles eussent été entrevues par celle qui en était l'objet, ne pouvaient plus changer sa résolution ou affaiblir son courage : son sort était déjà mentalement uni à celui

de Georges. Tout, hors cette pensée et celle des joies et des sacrifices qui s'y rattachaient, lui était devenu indifférent. Calme et sereine, elle faisait sans trouble et sans précipitation ses préparatifs de départ, et surveillait surtout ceux de sa compagne, pour laquelle elle réservait les précieuses fourrures et tous les autres objets destinés à lutter contre la rigueur du froid, que les soins de la princesse Catherine préparaient pour elle-même.

Les jours cependant passaient rapidement, et à mesure qu'approchait celui des adieux, il fallait plus de courage à ceux qu'elle allait quitter qu'à elle-même. Enfin, lorsque l'heure du départ fut venue, et qu'à genoux dans l'église, Clément fit avec elle une dernière prière, l'œil seul de Dieu put voir auquel des deux en ce moment appartenait la palme du dévouement et du sacrifice.





## L'IMMOLATION

L'amour vrai, c'est l'oubli de soi.

### XLVIII

Nos voyageurs étaient déjà loin, car depuis plus de douze jours ils poursuivaient leur route sans s'arrêter, et, malgré l'intensité croissante du froid, jusqu'à Berlin et même au delà, Fleurange et sa compagne en avaient à peine remarqué la rigueur, grâce aux nombreuses précautions prises par la princesse pour les en préserver.

Mais, arrivés à Königsberg, il fallut quitter l'excellente voiture qui les avait amenés jusque-là, car avant tout ils voulaient aller vite, et ils avaient maintenant à traverser le *Strand* (route obligée de Pétersbourg, à cette époque), le Strand, c'est-à-dire cette langue étroite de terre sablonneuse, qui s'étend le long de la Baltique jusqu'au bras

de mer, lequel sépare comme par un large canal la Prusse de la Courlande et forme ensuite le bassin ou le lac abrité du *Kurischehaf*. Ce lac borne le Strand à sa droite, tandis qu'à gauche sa triste plage est resserrée entre la mer et les hautes dunes de sable qui protègent contre les ouragans, si fréquents en ces parages, les rares habitations de ce lieu désolé, toutes situées de façon à faire face au lac et à tourner le dos à la mer.

La voiture de la princesse demeura donc à Königsberg pour y attendre le retour des compagnons de voyage de Fleurange. Celle-ci eut soin de garder les riches fourrures, chaudes autant que légères, dont elle était pourvue, pour en couvrir bon gré mal gré mademoiselle Joséphine. Quant à elle-même, elle se réserva un manteau d'une étoffe grossière qui suffisait pour la défendre du froid, évitant, à dessein, de s'accoutumer à un bien-être qui devait lui être interdit plus tard.

Le changement de voiture s'effectua promptement, et la petite calèche, où Fleurange et sa compagne étaient étroitement serrées l'une près de l'autre, fut bientôt sur la route du Strand, par laquelle ils devaient atteindre la ville de Memel dans la soirée du même jour. Clément, assis sur le siège, les bras croisés, examinait avec une secrète

horreur l'aspect désolé de la nature, et tout ce qu'il voyait lui semblait digne de servir de prélude à cet enfer glacé vers lequel s'acheminait, sous son escorte, celle qu'il eût voulu préserver du souffle trop rude d'une brise d'été.

Le froid était moins vif que la veille. Les nuages, gris et chargés de pluie, semblaient même faire présager un dégel prématuré, et à travers ces nuages, le soleil, voilé comme à l'approche d'une tempête, jetait une lueur blafarde sur les sombres flots et sur la rive sablonneuse. Le postillon, pour alléger la besogne de ses chevaux, les conduisait si près de la mer que les vagues se brisaient au delà du sillon formé sur la plage humide par les roues de la petite voiture. A droite, s'élevaient les tristes dunes, et, de ce côté aussi bien qu'en face, rien à perte de vue n'était visible que le sable; à gauche, rien que la mer agitée et menaçante. De près ou de loin, pas un toit, pas un arbre, pas un brin d'herbe, pas un être vivant, sauf quelques oiseaux de mer rasant les flots d'un vol effaré et ajoutant un trait lugubre de plus à ce paysage dont la terne mélancolie mêlée d'orage était une image assez parfaite de l'état moral de celui qui le contemplait.

Quant à Fleurange, au lieu de regarder ce qui

l'environnait, elle avait fermé les yeux afin de mieux laisser son imagination la transporter dans les plus belles régions du passé et de l'avenir. Elle revoyait ainsi les flots bleus de la Méditerranée et le ciel radieux dont ils reflètent l'azur, et dans une vapeur nacrée les ondulations gracieuses des montagnes, puis Florence, étincelante et poétique, aperçue à la lueur chaude et dorée du crépuscule, et tout près d'elle elle entendait une voix murmurant des paroles, dangereuses naguère à écouter, mais aujourd'hui douces et charmantes à se rappeler et à se redire. Que n'avait-elle pas souffert alors en luttant contre elle-même ! comment pouvait-elle, en comparaison de cette souffrance du passé, redouter celles qu'elle allait braver ? Souffrances rachetées par le bonheur immense d'aimer !... d'aimer sans crainte !... d'aimer sans remords !... D'ailleurs ils étaient jeunes tous deux... Les espérances de sa mère se réaliseraient peut-être... Oui, peut-être un jour reverraient-ils ensemble ces lieux charmants, et, la retrouvant alors près de lui dans l'éclat recouvré de sa meilleure fortune, il saurait cependant, il saurait, à n'en pas douter, que ce n'était point là l'attrait qui l'avait touchée, et que c'était bien lui, lui-même, lui seul qu'elle aimait !

Oui, en ce moment elle était heureuse : aucune épouvante ne la troublait ; elle espérait tout, et comme il est dit du grand, du seul, du véritable amour, *qu'il se croit tout possible et tout permis*<sup>1</sup>, ainsi celui-ci, qui en est l'ombre pâle, mais fidèle, faisait apparaître à Fleurange tous les bonheurs de ce monde comme possibles et certains, depuis que le plus grand de tous lui était permis et promis.

Clément était encore absorbé dans sa muette contemplation, et Fleurange dans ses doux rêves, lorsque mademoiselle Joséphine sortit d'un état de somnolence favorisé par les amples fourrures dans lesquelles elle était ensevelie et qui la préservaient non-seulement de l'air, mais de la vue des objets du dehors. Elle se souleva et, regardant autour d'elle pour la première fois de la matinée, elle fit un brusque mouvement de surprise en s'écriant avec épouvante :

— Ah ! mon Dieu ! mon Dieu... Gabrielle, qu'est-ce que c'est que cela ?

Fleurange, subitement rappelée du pays des songes, revint à elle et répondit :

— C'est la mer. Ne l'aviez-vous pas regardée encore ?

<sup>1</sup> *Imit.*, III, v.

— La mer!... la mer!... répéta mademoiselle Joséphine avec stupeur ; non, je ne l'avais jamais vue, et je ne m'étais jamais imaginé que nous irions sur la mer en voiture... Quel pays ! quel voyage ! murmura-t-elle tout bas en cherchant à dissimuler les mortelles terreurs qui se succédaient depuis que, s'éloignant de plus en plus, tout prenait un aspect plus différent de celui de la France, et partant, plus effrayant pour elle. Mais elle pratiquait à sa façon un acte d'héroïque abnégation en maîtrisant la peur et la surprise que lui causaient tant d'étranges nouveautés. Elle voulait avant tout ne point être importune à ses compagnons de voyage. « D'ailleurs, pensait-elle, si ces deux enfants n'ont pas peur, il faut au moins que j'aie l'air aussi brave qu'eux. »

Elle ne put s'empêcher toutefois de répéter avec étonnement :

— Aller sur la mer en voiture... c'est pourtant bien singulier !

Fleurange se mit à rire.

— Tenez, chère mademoiselle, regardez de mon côté, et vous verrez que nous ne sommes pas en mer, seulement très-près de la mer.

— Très-près, en vérité, alors ; car notre voiture chemine dans l'eau.

— C'est une vague seulement qui se brise et recule. Tenez, nous voici à sec maintenant.

Mademoiselle Joséphine se rassura un peu : elle regarda à droite, elle regarda à gauche, elle regarda au loin devant elle ; puis elle ramena ses yeux sur la mer sombre et immense qu'ils côtoyaient de si près.

— Oh ! que c'est triste et laid ! s'écria-t-elle enfin.

Fleurange, à son tour, examinait la route avec une attention qui n'était plus distraite.

Ce paysage est, en effet, singulièrement lugubre, dit-elle. Ce ciel gris... ce faux soleil... cette mer triste et noire... ce sable interminable... Oui, ce lieu est affreux !

Elle frissonna légèrement.

— On m'avait toujours assuré, dit mademoiselle Joséphine, que la mer était une si belle chose à voir ! C'est encore là, à ce qu'il paraît, un de ces contes de voyageurs à l'usage des bonnes gens qui ne bougent jamais de chez eux.

— Non, non ! s'écria Fleurange, ne dites pas cela. La mer est belle, bien belle, croyez-le, là où elle est bleue comme le ciel ; là où ses rives sont couvertes d'arbres, de plantes et de fleurs ! mais pas ici, j'en conviens.



Et malgré elle, la douce impression de sa récente vision, un instant vivement réveillée par le contraste, s'évanouit complètement. Son cœur se serra : elle se tut, et pendant longtemps le silence ne fut rompu par aucun des trois voyageurs.

La longueur du Strand (environ douze ou quatorze lieues) était partagée alors en plusieurs relais de poste situés au delà des dunes, et d'où l'on amenait sur la plage les chevaux de rechange. Aucune voiture ne pouvait s'approcher de ces relais à travers l'épaisseur du sable, en sorte que, même dans ces courts moments d'arrêt, les voyageurs n'étaient avertis du voisinage d'un lieu habité, que par le son du cor, qui, de loin, répondait à celui dont se servait le postillon pour annoncer l'approche d'une voiture de voyage.

Tandis que, arrivés au dernier de ces relais, ils changeaient ainsi de chevaux sur le rivage, Fleurance remarqua le regard de Clément dirigé vers la mer et le ciel menaçant.

Le vent s'élevait de plus en plus, les vagues grossissaient ; il était évident qu'ils allaient au-devant d'une violente tempête.

Elle lui fit signe d'approcher et lui dit de manière à n'être point entendue de sa compagne :

— Le temps va devenir très-mauvais, n'est-ce pas ?

— Oui, répliqua-t-il de même ; il nous reste à peine une heure de jour, et je crains que nous ne trouvions tout à l'heure la traversée rude et difficile. Ce n'est pas pour vous que je dis cela, ajouta-t-il avec un sourire un peu forcé. Il m'est interdit je le sais bien, de trembler pour vous, de quelque péril que ce puisse être ; mais je crains que plus tard vous n'ayez quelque peine à rassurer votre pauvre amie.

Il remonta sur son siège en ordonnant au postillon de se hâter, et la petite calèche repartit aussi vite que le permettait la nécessité de s'éloigner de la mer, les vagues grossissantes ayant déjà failli la renverser. Mais, quelque hâte qu'ils pussent faire, la nuit était noire et la tempête déchainée, lorsqu'ils arrivèrent au lieu où il fallait franchir le bras de mer qui formait le trait d'union entre le Kurischehaf et la Baltique. Le trajet était court, mais peu facile : il ne fallait point s'arrêter un instant, car bien qu'abritée en cet endroit, la mer devenait de plus en plus houleuse, et l'embarcation sur laquelle devait se placer la voiture était un large bateau difficile à diriger par le mauvais temps. Aussi descendirent-ils rapidement la rampe

qui conduisait de la rive à l'embarcation, et mademoiselle Joséphine fut tirée de l'état de demi-sommeil où la maintenait presque toujours le mouvement de la voiture, par une soudaine et très-violente secousse accompagnée de cris, de vociférations, mêlés au mugissement de la mer et au vacarme effrayant et étourdissant de l'ouragan.

— O Jésus, mon Sauveur ! murmura la pauvre demoiselle, avec épouvante en joignant les mains ; c'est donc ici que nous allons mourir !

La pluie tombait à torrents. Les vagues envahissaient le bateau, les ténèbres ajoutaient leur horreur à toutes les apparences d'un danger qui, à ses yeux inexpérimentés, semblait être extrême, et la douce voix de sa jeune compagne cherchait en vain à la rassurer. Bientôt, à la lueur des lanternes portées d'un côté à l'autre, pour éclairer les hommes de l'équipage, elle aperçut Clément debout près de la voiture, tenant d'une main ferme une voile placée comme un abri du côté le plus exposé à l'invasion des vagues.

— Mon pauvre Clément ! s'écria-t-elle, tout est donc fini ?

— Non, pas tout à fait, malheureusement, répondit Clément ; il nous faut au moins une demi-heure encore avant d'être à terre.

— A terre !... à terre !... Il croit donc que nous y arriverons vivants ? dit mademoiselle Joséphine en cachant sa tête sur l'épaule de Fleurange.

— Oui, oui, répondit-elle en la serrant dans ses bras ; chère Joséphine ; il n'y a aucun danger, je vous assure ; croyez-moi, je ne suis chagrine que de vous voir si effrayée.

— Pardonnez-moi, ma petite, j'avais juré que vous n'en sauriez rien... mais... mais cette fois, Gabrielle, vous ne direz pas que nous ne traversons pas la mer en voiture, poursuivit-elle avec une nouvelle épouvante, à mesure qu'elle sentait davantage le mouvement des vagues.

Fleurange l'embrassa, lui répéta les mêmes paroles rassurantes, et la pauvre vieille fille se tut, et imposa même bientôt silence à sa terreur par un effort sur elle-même qui était un grand et véritable acte de courage.

— Danger ou non, c'est toujours ainsi que je me suis figuré les grandes tempêtes où l'on périt. Mais, au fait, murmura-t-elle plus bas, Dieu leur commande comme à toutes choses, et il n'arrive que ce qu'il veut.

Sa nature était faible, mais son âme était forte, et la piété, bonne à tout, servit maintenant à la calmer. Elle se mit à prier mentalement et ne dit

plus une parole jusqu'à ce qu'ils eussent touché la rive.

## XLIX

Mais un danger plus réel attendait nos voyageurs au delà de Memel, d'où ils poursuivirent le lendemain leur route en traîneaux. Le premier de ces traîneaux contenait leur bagage et les précédait de plusieurs heures, annonçant d'avance leur arrivée aux relais de poste. Le second avait à peu près la forme d'un lourd bateau posé sur des patins, surmonté d'un capuchon et couvert d'un épais tablier de fourrures. C'était dans celui-là que Fleurange et sa compagne étaient blotties et presque couchées pour éviter de fendre l'air. Le troisième traîneau, entièrement découvert, était fort léger, et si petit que Clément seul pouvait y trouver place, et devant lui un jeune garçon, fort et vigoureux, mais dont la taille svelte, serrée dans son castan, était tout à fait en proportion avec le

siège qu'il occupait et le véhicule qu'il était chargé de conduire. Clément, dans ce léger équipage, allait comme le vent, tantôt précédant l'autre traîneau en éclaireur, tantôt revenant sur ses pas pour l'accompagner et veiller à sa sûreté.

Le froid avait repris avec intensité, mais seulement depuis quelques heures, et la pluie torrentielle de la veille, succédant à plusieurs jours d'un dégel alarmant dans cette saison, avait causé de grands dégâts sur la route et rendait surtout inquiétant le passage des rivières, lesquelles toutes en cette saison devaient être franchies sur la glace.

Quoiqu'il fût à peine quatre heures, la courte journée était presque écoulee et le jour tombait, lorsque les voyageurs parvinrent à la rivière qu'il fallait traverser pour atteindre la petite ville de Y.; rivière rapide et profonde qui, chaque année, au début de l'hiver, charriait longtemps d'épais glaçons flottants et nombreux avant que la surface de ses flots parvint à s'affermir, et qui, aux approches du printemps, était aussi la première à reprendre son cours et à briser l'enveloppe qui retenait ses eaux captives. Il en résultait que cette rivière était presque toujours difficile et fort souvent dangereuse à traverser, et c'était en vue de

ce passage, qui ne pouvait s'effectuer qu'en un seul endroit, que le dégel devait inspirer aux voyageurs de justes inquiétudes.

Dès que Clément jeta les yeux sur le fleuve, il lui sembla, en effet, apercevoir quelques indices alarmants ; il comprit surtout qu'il n'y avait pas de temps à perdre, et son traîneau descendit à l'instant sur la glace. Là, il s'arrêta et fit une rapide question au jeune guide :

— Il faut se hâter de faire passer le traîneau le plus lourd, n'est-ce pas?... Nous après, si nous pouvons.

— Oui, si nous pouvons, dit l'autre.

En un clin d'œil l'ordre fut donné, et le traîneau où se trouvait Fleurange et sa compagne passa rapidement devant le sien. Mais à peine se fut-il éloigné de dix ou douze pieds du rivage, qu'un sinistre craquement se fit entendre. Le cocher effrayé s'arrêta.

Clément répéta l'ordre impérieux de poursuivre sans une seconde d'arrêt. Mais au lieu d'obéir, le cocher, saisi de peur, jeta les rênes, sauta sur la glace, et de là, prenant son élan, il franchit tout l'intervalle qui les séparait du lieu qu'ils venaient de quitter, et il se retrouva à terre.

Cette secousse accéléra le brisement qui venait d'avoir lieu. La glace se fendit en deux, et, du côté qui se trouvait le plus près du rivage, elle se détacha et commença à être entraînée par le courant. L'eau rapide devint visible entre la terre et la partie encore solide du fleuve où étaient demeurés les voyageurs.

Dans ce danger formidable et soudain, il fallait que la pensée fût prompte comme l'éclair, et la parole aussi prompte que la pensée.

— Descendez, Gabrielle ! dit Clément avec autorité.

La jeune fille sauta à l'instant hors du traîneau. .

Clément enleva mademoiselle Joséphine dans ses bras et la plaça près de lui.

— Montez dans mon traîneau, Gabrielle, dit-il en parlant avec calme, quoique très-vite. Partez ! Dès que vous serez en sûreté, ce traîneau reviendra prendre votre compagne. Nous avons le temps, mais il ne faut pas hésiter une minute.

— Je n'hésite pas, dit Fleurange. Seulement, c'est moi qui reste ; c'est elle qu'il faut sauver d'abord !

Clément frémit. Mais ce n'était pas le moment



de contester. Il comprit d'ailleurs au son de voix de Fleurange que sa décision était irrévocable, et il cèda sans dire un mot de plus. Il plaça la pauvre Joséphine, hors d'état de comprendre ce qui se passait, dans le léger traîneau, donna un ordre, obéi à l'instant, et le traîneau s'éloigna. Le son des clochettes suspendues à la tête des chevaux s'entendit pendant quelques instants, puis s'évanouit. La jeune fille et Clément demeurèrent seuls.

Il faisait nuit presque close. Non loin en arrière se continuait le brisement graduel de la glace sous le poids du lourd traîneau demeuré près du lieu où s'était faite la première crevasse. Bientôt le même bruit sinistre se renouvela, et la glace se fendit une seconde fois. L'immense glaçon détaché s'ébranla; puis, comme le premier, descendit lentement le fleuve, entraînant cette fois le traîneau avec lui. L'espace envahi par l'eau s'élargit et devint effrayant.

Clément regarda devant lui, pour voir s'il pourrait, en portant Fleurange dans ses bras, tenter de traverser à pied le large intervalle qui les séparait du côté opposé. Mais l'obscurité rendait impossible de reconnaître la trace du seul sentier à suivre; hors de là la mort était inévitable, et ils

perdraient d'ailleurs ainsi la seule véritable chance de salut ; celle d'attendre le retour du traîneau. Et cependant, demeurer où ils étaient deviendrait bientôt impossible. Tout s'ébranlait déjà autour d'eux. A peine quelques instants, en effet, s'étaient-ils écoulés, lorsqu'un autre craquement se fit entendre. La glace, cette fois, se fendit devant eux, et le fragment sur lequel ils se trouvaient devint une sorte d'île flottante.

Clément, d'un coup d'œil, vit le seul parti à prendre, et n'hésita pas : il passa son bras autour de la taille de Fleurange et la souleva de terre ; puis, aidé par la vague lueur que répandait la neige, il franchit d'un bond hardi et vigoureux la large crevasse qui venait de s'ouvrir.

Ils se retrouvèrent ainsi sur la partie du fleuve dont la surface était encore solide ; mais qui pouvait leur dire pour combien de temps ils y seraient en sûreté ? qui pouvait deviner si le traîneau parviendrait à revenir jusque-là, s'il n'était pas englouti dans cette obscurité que leurs yeux ne pouvaient pénétrer, et où peut-être la glace était ébranlée et brisée comme autour d'eux ? Autrement ne serait-il pas déjà de retour ?

Ces pensées, longues à écrire, se pressaient dans l'esprit de Clément, et Fleurange, silencieuse et

intrépide, ne mesurait pas moins clairement que lui l'étendue du danger. Elle priait tout bas en inclinant la tête.

Ainsi appuyée sur lui, ses cheveux effleurant le visage de Clément, elle aurait pu entendre le battement agité de son cœur et sentir trembler le bras qui la soutenait et la main qui pressait la sienne. Mais il ne disait pas une parole, et ce qui se passait en lui était étrange : une volonté de la sauver qui doublait ses facultés, ses forces et son courage, et en même temps un transport dont il n'était pas le maître, en songeant qu'elle était là, seule avec lui, qu'ils allaient mourir ensemble, et que le terme détesté de son voyage, elle ne l'atteindrait jamais !

Mais ce moment d'égoïsme passionné et désespéré fut court. Sa pensée revint à elle, à elle seule. La sauver ! la sauver à tout prix ! Mais comment ? Il lui semblait que près d'une heure était écoulée. Il était désormais inutile d'espérer le retour du traineau... Il croyait sentir sous leurs pieds un nouveau tressaillement de la glace... Il regarda en arrière l'eau sombre. S'y jetterait-il avec elle ? tenterait-il de regagner ainsi la rive, maintenant invisible, qu'ils avaient quittée ?... Il hésita un moment. Mais non ; ce serait l'exposer à une

mort certaine, et plus prompte que celle qui les menaçait maintenant. Il valait mieux rester où ils étaient, et supporter jusqu'au bout cette attente mortelle.

Ils demeurèrent donc immobiles, et cette agonie muette se prolongea de longues minutes encore.

Malgré tout son courage, les forces de la jeune fille commençaient à défaillir. Sa vue se troublait, elle entendait un étrange bourdonnement dans ses oreilles. Enfin sa tête se renversa sur l'épaule de son cousin.

— Oh ! je meurs ! murmura-t-elle... Clément, que Dieu vous ramène à votre mère !

En ce moment d'angoisse suprême, Clément leva les yeux au ciel, et la prière que la tendresse et le désespoir firent jaillir de son cœur fut ardente et pure comme la foi de son enfance. Il lui sembla qu'elle était entendue. Oui, presque au même instant... se trompait-il ? De loin, de si loin, que c'était un son à peine saisissable, il crut entendre le bruit des clochettes. Il écouta sans respirer... O bonté divine, est-ce vrai ?... Oui, oui, il n'y a plus de doute. Le son devient plus distinct. Il approche... C'est bien le traîneau !... Il avance rapidement, il arrive, il s'arrête, il est là !

— O mon Dieu, soyez béni ! elle est sauvée !

Mais lorsque ce cri de Clément retentit, Fleurance, vaincue par l'angoisse et la terreur, venait de perdre connaissance dans ses bras.

Il l'enleva, sans qu'elle comprit ce qui se passait, et, avec la promptitude de l'éclair, il la plaça dans le traineau, et tandis qu'elle reprenait à moitié ses sens, il la serra encore une fois sur son cœur avec une tendresse non réprimée, et il lui dit :

— Adieu, ma Gabrielle ! Ne me plains pas de mourir ici. Dieu est bon, il m'épargne la douleur de vivre sans toi.

Et il ajouta plus bas :

— Gabrielle, je t'ai aimée plus que tout au monde ! Je te le dis enfin, parce que je meurs !

Puis il fit un pas en arrière, et d'une voix ferme il donna au jeune guide l'ordre de partir.

Ses premières paroles n'avaient été entendues de Fleurance que confusément, et comme en rêve ; mais cet ordre clair et précis, elle l'entendit, le comprit, et il la ramena brusquement à elle-même.

— Partir ! s'écria-t-elle, partir sans vous ! Que voulez-vous dire ?

— Il le faut ; dit Clément. Ce traineau ne peut

contenir que vous et celui qui le guide. Un poids plus lourd serait d'ailleurs un danger. Partez sans un instant de retard.

— Jamais ! dit Fleurange résolument. Clément, nous périrons tous les trois à cette place, plutôt que de vous y laisser !

— *Il le faut !* répéta Clément avec force. Partez, vous dis-je ! Ce traineau reviendra, et je vous suivrai.

— Un troisième trajet est impossible, dit le jeune conducteur.

Clément le savait. Il ne répondit qu'en renouvelant impérieusement l'ordre de partir.

Mais Fleurange, non moins décidée que lui, se leva et arrêta la main qui tenait les rênes.

Tout d'un coup le jeune cocher sauta à bas du siège.

— Savez-vous conduire ? dit-il à Clément.

— Oui.

— Eh bien, moi, je sais nager. Tenez, mettez-vous là vite. Gardez-moi cela, continua-t-il en se dépouillant à la hâte de son caftan et le jetant sur le traineau. Soyez tranquille, je le retrouverai demain. Je sais mon chemin, et la rivière me connaît !

Et, sans hésiter, il s'élança dans l'onde obscure du fleuve, tandis que Clément sautait à sa place sur le siège du traîneau..

Avec une hardiesse qui en pareil cas est le salut, il fouetta les chevaux et leur fit prendre le grand galop. Ils traversèrent ainsi avec une rapidité vertigineuse l'espace, considérable encore, qui les séparait de l'autre rive. La glace ébranlée par les deux trajets précédents craquait et se brisait sous les pieds des chevaux. Ralentir un seul instant leur course, c'eût été la certitude de disparaître engloutis dans le fleuve; mais le traîneau volait plutôt qu'il ne touchait la glace, et la main qui le guidait était sûre.

En moins d'une demi-heure le terme fut atteint et Fleurange, pâle, épuisée, transie, tombait dans les bras de sa chère compagne !

Mademoiselle Joséphine les attendait paisiblement dans une salle chaude et bien éclairée de la maison de poste, où elle avait fait préparer le souper; mais Fleurange n'était en état ni de parler ni de manger. Sa compagne dut se convaincre qu'il lui fallait du repos, nécessairement et sans retard. Elle l'obligea néanmoins, avant de s'endormir, à recevoir de sa main une préparation de vin sucré et chauffé, et vint ensuite retrouver Clément dans

la salle où il était demeuré. Ce fut alors et seulement alors, qu'elle apprit le danger auquel ils avaient échappé, et celui qu'elle avait couru elle-même.

Depuis leur traversée de la veille, mademoiselle Joséphine avait pris la résolution de ne plus jamais se montrer étonnée des incidents de cet étrange voyage, quels qu'ils pussent être, et elle fût désormais montée en ballon, tout comme en traîneau, sans sourciller et sur la plus simple injonction de Clément, qui lui semblait de plus en plus mériter une confiance sans bornes.

Peut-être, à la fin de cette terrible journée, Clément ne se rendit-il pas tout à fait à lui-même ce consolant témoignage. Il se rappelait ce qu'il avait osé dire sous la pression du danger qu'ils venaient de courir, et il se demandait avec anxiété si elle les avait entendues et comprises, ces paroles sorties de son cœur au moment où la mort lui semblait si voisine. Avait-elle recouvré ses sens lorsqu'il lui adressait ce dernier adieu ? Il n'aurait pu le dire, et dans ce doute il attendit le lendemain avec inquiétude.

Il fut rassuré en retrouvant sa cousine calme et simple comme de coutume. Il était évident qu'elle n'avait point compris ni probablement entendu



ses paroles, ou bien que la violente émotion qu'il n'avait pu maîtriser avait trouvé dans l'extrémité de leur commun danger une explication naturelle et suffisante.

Il fallut à la jeune fille un jour tout entier de repos pour recouvrer ses forces épuisées. Mais, après cette dernière étape, ils se remirent en route, pour ne plus s'arrêter jusqu'au terme de leur voyage.

## L

Tandis que nos voyageurs achèvent les derniers pas de leur route, nous les précéderons à Pétersbourg, et nous transporterons pour quelques instants nos lecteurs dans des régions un peu différentes de celles où les ont conduits jusqu'ici les incidents de notre histoire.

La sentence des accusés avait été prononcée : et depuis quelques jours les noms des cinq condamnés à mort étaient connus et circulaient tout bas, — tout bas, car le procès qui était l'objet des pensées de tous, était rarement celui des conver-

sations du grand monde. A cette époque (différente en cela de la nôtre, où la liberté de tout dire a pénétré en Russie avant aucune autre), que ce fût prudence, servilité, ou peur léguée par le règne de l'empereur Paul, plutôt que par celui qui venait de s'achever, on s'interdisait, d'un commun accord, toute expression publique d'une opinion quelconque relative aux actes du gouvernement. La flatterie elle-même était prudente, afin de ne pas être accusée de soulever des discussions d'où pouvait naître le blâme. L'autorité régnante ne tenait point à être approuvée. Elle tenait uniquement à être obéie et à n'être pas jugée. Cela bien compris de tous, il en résultait un silence général sur tout ce qui appartenait au sujet défendu, tandis qu'en revanche, sur tous les autres, l'esprit des Russes se donnait carrière, et ils en avaient tant que le peuple qui se nomme volontiers lui-même le plus spirituel de la terre, ne pouvant le leur contester, se contentait de dire que cet esprit, c'était le sien. Il était incontestable, en effet, qu'à cette époque, où les derniers survivants du règne de Catherine n'avaient pas tous encore disparu, le français était la langue de la société de Pétersbourg à ce point, que les plus grands seigneurs ainsi que les grandes dames le par-

laient à l'exclusion de la leur, et l'écrivaient dans une si rare perfection, que les lettres françaises leur durent quelques richesses de plus, tandis qu'ils eussent été fort embarrassés d'écrire correctement en russe le billet le plus insignifiant, ou la lettre d'affaires la plus simple.

Il ne s'agit point ici de dire quelles causes avaient amené chez eux cette sorte d'inoculation d'un esprit étranger, ni d'examiner si les Russes d'alors, en imitant les Français, s'étaient toujours souvenus que lorsqu'on copie les gens : *c'est par leurs beaux côtés qu'il faut leur ressembler.*

Encore moins serait-il opportun de considérer si les peuples doués de cette faculté et capables de ce degré d'assimilation sont les plus nobles, les plus énergiques, les plus sincères de tous. Tout cela pourrait nous entraîner fort au delà de nos modestes limites, et nous en revenons à dire qu'en dépit d'une splendeur et d'une magnificence dont, hors de là, il était difficile de se former une idée, en dépit d'un parfum de bon goût et de courtoisie, presque évanouie aujourd'hui en France, en dépit d'une hospitalité grandiose, étrangère à nos coutumes, et qui est l'un des traits caractéristiques des pays slaves, une contrainte insaisissable,

et pourtant sentie de tous, pesait sur cet ensemble séduisant et brillant, et se glissait partout comme un spectre invisible, modifiant et dirigeant le cours des entretiens en apparence les plus irréflechis, et troublant, non-seulement les conversations du grand monde, mais le laisser-aller des intimes causeries et jusqu'aux épanchements les plus secrets de l'amitié.

Le marquis Adelardi avait été plusieurs fois déjà l'habitué de cette société qui lui convenait, et dans laquelle, plus qu'un autre, il devait briller, car lui aussi, nous le savons, il avait passé sa vie à l'école du silence forcé, et s'il avait compté jadis parmi ceux que ce genre de chaîne révolte, maintenant qu'il avait renoncé à tout effort pour la briser, il avait appris à s'en distraire. Mieux que tout autre étranger à Pétersbourg, il savait naviguer à travers les écueils de la conversation, être amusant, aimable, intéressant, et même en apparence hardi, sans jamais embarrasser son auditoire par une remarque hasardée; et si parfois la vivacité du discours l'entraînait vers les limites qu'il était dangereux de franchir, la promptitude avec laquelle il savait lire et comprendre l'expression muette d'une pensée suffisait pour lui faire changer, avec une nonchalante facilité, la

direction du discours par lequel il semblait être le plus entraîné.

Il n'était toutefois d'humeur à parler à personne le jour, ou plutôt le soir, où nous le retrouvons chez la comtesse G..., femme d'un grand esprit, déjà âgée à cette époque, et dont le salon était l'un des plus brillants et des plus justement recherchés de Pétersbourg. Tout, en effet, y était disposé pour faciliter la causerie sous toutes ses formes, et s'il était un lieu où les limites dont nous venons de parler, bien que toujours présentes, fussent invisibles, c'était celui-là. Ce que, pas plus qu'ailleurs, on ne pouvait dire tout haut, on avait mille facilités pour le dire tout bas. D'autre part, à l'usage des gens prudents qui aimaient mieux ne rien dire du tout, il ne manquait pas de tables où ils pouvaient faire leur partie de whist ou leur partie d'échecs. Ajoutons de plus qu'un piano, placé à l'une des extrémités de ce grand salon, était toujours ouvert et à la disposition des amateurs, plus nombreux alors qu'aujourd'hui, où il est convenu que, même en famille, on ne peut plus se hasarder à faire de la musique à moins de posséder un talent consommé.

Mais dans cet aimable salon, notre marquis, d'ordinaire si sociable, était, ce soir-là, préoccupé

et silencieux. Assis dans un coin sur un canapé où lui seul avait pris place, il ne s'était point mêlé à la conversation générale, et cependant, à mesure que le salon se remplissait et que différents groupes se formaient, çà et là, les étrangers et les diplomates surtout qui le fréquentaient en grand nombre, avaient abordé le grand sujet, et peu à peu on entendit murmurer de plusieurs côtés les noms de Mouravieff, de Ryleïeff, de Pestel, et des deux autres condamnés à mort avec eux, aussi bien que celui des exilés qu'attendait une peine presque aussi terrible que la leur.

Bientôt un jeune attaché à l'une des légations allemandes, apercevant Adelardi, vint se placer auprès de lui sur le canapé où il s'était établi :

— Et Walden, lui dit-il à demi-voix, n'avez-vous pas obtenu deux fois la permission de le voir ?

— Oui.

— Et depuis qu'il connaît sa sentence, l'avez-vous revu ?

— Non, mais on m'a fait espérer que j'obtiendrai cette faveur.

— Il ne sera pas fâché, j'imagine, d'échapper à la potence !

— A la potence, je n'en doute pas, mais quant

à la mort, je suis persuadé qu'il la trouverait préférable au sort qui l'attend.

— Pauvre diable ! mais aussi qu'allait-il faire... ?

— Dans cette galère ? dit le marquis en l'interrompant avec humeur. La question est à coup sûr fort à propos, et je la lui ferais comme vous, si, à l'heure qu'il est, je pouvais obtenir une réponse qui lui servit à quelque chose.

— A propos, dit son interlocuteur, vous savez, je pense, qui vient d'arriver à Pétersbourg ?

Le marquis l'interrogea d'un regard incertain : il attendait plus d'une arrivée ce jour-là.

— Eh parbleu ! la belle Vera, qui est enfin revenue à son poste.

— En vérité, s'écria Adelardi vivement, mais en ce cas, nous allons peut-être la voir paraître : on m'assure que, lorsqu'elle est ici, elle vient tous les soirs dans ce salon.

— Oui, mais seulement lorsque son service auprès de l'impératrice est fini. Il est bientôt dix heures : elle ne tardera pas sans doute. Notre aimable hôtesse est une de ses parentes.

— Je l'ignorais. Je connais peu la comtesse Vera. Lorsque j'étais ici, il y a trois ans, elle n'était pas encore à la cour : je l'ai vue seulement deux ou trois fois chez la princesse Catherine Lamianoff

qui était ici alors, mais je ne lui ai jamais été présenté.

— Chez la princesse Catherine ? je le crois bien ; on disait qu'elle voulait la faire épouser à son fils qui, en effet, lui fit un instant une cour assidue. La jeune comtesse, alors, ne s'y montrait point insensible. En tient-elle encore pour lui, croyez-vous ?

— Je l'ignore.

— La pauvre fille ! je la plaindrais, en ce cas ; mais il n'est pas fort probable qu'elle demeure longtemps engouée d'un galérien. Elle trouvera, du reste, sans peine des consolateurs, si elle veut bien en chercher.

En ce moment le piano se fit entendre. On vint chercher le jeune diplomate pour chanter une partie dans un trio qui allait être déchiffré. Cette musique improvisée mit un terme aux conversations qui commençaient à s'animer un peu trop de tous les côtés, sous la pression de l'intérêt causé, non par le délit, mais par l'infortune des coupables. Tous les connaissaient et plusieurs d'entre eux avaient appartenu naguère à cette même coterie où l'on osait à peine aujourd'hui prononcer leurs noms tout haut !

Adelardi demeura à la même place, la tête ap-



puyée sur sa main, plus absorbé que jamais. Il prétendait écouter la musique, et même il battait la mesure machinalement. Mais il pensait à toute autre chose, et ne sortait de sa rêverie que lorsque la cloche retentissait pour annoncer l'arrivée d'une nouvelle visite; il levait alors vivement la tête et regardait avec intérêt du côté de la porte. Mais après chaque nouvelle apparition, il reprenait la même attitude, et il était évident que la personne qui venait d'entrer n'était pas celle qu'il désirait voir.

## LI

Au début de cette même soirée, une autre scène se passait non loin de là, dans un salon plus élégant et plus magnifique encore que celui dont nous venons de parler. Ce salon, cependant, n'était pas comme l'autre, disposé pour recevoir du monde mais seulement pour le plaisir et le bien-être de celle qui l'habitait — une femme, cela était visible, — bien qu'on n'y remarquât aucune profusion

d'inutiles bagatelles ou d'ornements superflus ; mais on aurait dit que sa main ne pouvait toucher que ce qui était rare et précieux. L'or, l'argent, les pierres précieuses, éclataient en effet dans tous les objets destinés à son usage habituel, depuis la cassette ouverte qui contenait son ouvrage, jusqu'aux reliures somptueuses des livres épars sur le tapis brodé de la table, ou placés près d'un grand fauteuil sur une petite étagère en malachite. Ce grand fauteuil, destiné à la lecture, était aussi disposé pour le repos au moyen d'un coussin moelleux, couvert de la plus fine dentelle sur lequel pouvait s'appuyer la tête de la lectrice, dans une attitude à la fois gracieuse et commode. De toutes parts, on apercevait des fleurs de toute saison, en aussi grande abondance que si elles eussent grandi en plein air et en leur temps, et qui répandaient ensemble une odeur exquise, à laquelle se joignait celle de parfums, plus factices mais non moins doux, dont l'appartement était embaumé.

.A.B

Si, comme on le prétend, et comme nous l'avons déjà remarqué, les lieux ressemblent à ceux qui les habitent, on est peut-être pressé de connaître la maîtresse de celui-ci. Nous allons donc la présenter au lecteur et nous efforcer de la peindre,

telle qu'elle apparut aux yeux de ceux qui la virent à l'époque où nous transporte ce récit : une femme à l'âge où la beauté est dans sa fleur, et dont on disait avec vérité « qu'elle avait le port d'une déesse, et la taille d'une nymphe ; » un visage doux et pâle, noble toutefois par la délicate finesse des traits, attrayant par la pureté du teint, par le charme du regard et du sourire, et encadré par une chevelure flottante en longues boucles sur de gracieuses et blanches épaules.

Telle était celle qui, au son d'une voix mâle et sonore, parut dans le salon que nous venons de décrire, et se jeta dans les bras de celui qui venait de prononcer son nom.

Ils commencèrent par échanger des paroles, qui exprimaient la joie de se revoir, après une longue séparation de quelques heures, et pendant longtemps ils semblèrent ne penser que l'un à l'autre. Leurs regards, leurs sourires se rencontraient, et l'on aurait pu croire qu'ils n'avaient pas d'autre affaire en ce monde que celle de s'aimer et de se le dire.

Mais peu à peu l'entretien changea de nature. Elle devint sérieuse, lui soucieux, et en répondant avec effort aux questions qu'elle lui adressait, et qu'elle répétait parfois avec insistance, il semblait

céder à contre-cœur à sa propre condescendance envers elle et résister avec peine au désir de lui imposer silence. Une fois il se leva et s'éloigna d'elle ; mais elle le suivit, passa doucement son bras sous le sien, et, se soulevant sur la pointe des pieds (car bien qu'elle fût fort grande, il la dominait de toute la tête), elle lui dit quelques mots à l'oreille.

Tandis qu'elle parlait, un changement eut lieu dans la physionomie de celui qui s'était penché pour l'écouter, un changement soudain et effrayant ! Elle s'en aperçut et le regarda avec surprise et avec une inquiétude qu'elle n'avait jamais éprouvée auparavant, tandis que, sans lui répondre, il revenait s'appuyer contre la cheminée et y demeurait les bras croisés, grave et silencieux.

Il avait alors vingt-neuf ans. Il était dans tout l'éclat de cette beauté que les souffrances, les soucis, les passions violentes d'une autre époque, les années elles-mêmes devaient à peine altérer ; mais alors, à sa haute et noble stature, à une régularité de traits qu'aucun sculpteur n'eût pu idéaliser, se joignait un attrait dans la physionomie et le son de voix qui inspirait une sympathie plus vive encore que l'admiration. Jusque-là, il était rare qu'on eût vu luire dans ce regard ou trembler

dans cette voix le ressentiment ou la colère, et c'était la première fois peut-être que, devant elle, cet éclair sombre et menaçant traversait ses yeux bleus. Elle n'osait plus l'interroger et elle attendit qu'il rompît le premier le silence. Peu à peu cette expression inquiétante changea et fit place à celle d'une tristesse profonde et amère.

— Ah ! dit-il enfin, c'est un triste début !

Après un silence, il ajouta en regardant autour de lui :

— Chère demeure ! nous regretterons peut-être bien souvent les beaux jours que nous avons passés ici !...

— Nous ne la quitterons pas, répliqua-t-elle avec une vivacité où se trahissait l'habitude de n'être pas contrariée ; nous la conserverons telle qu'elle est et nous y reviendrons toujours. Nos *grands* jours, nous les passerons, s'il le faut, dans le triste palais d'hiver ; mais nos *bons* jours, nous reviendrons les passer ici, et ces jours-là seront dans l'avenir ce qu'ils ont été dans le passé.

Il secoua la tête :

— Le passé était à nous : l'avenir ne nous appartient plus. C'est à notre grande patrie qu'il faut désormais nous donner tout entiers, à elle qu'il faut tout sacrifier — tout. Dieu l'attend de nous.

— Tout, répéta-t-elle avec un certain effroi. Eh quoi ! même le bonheur ? même la confiance ? Oh ! non, cette part du passé, personne n'y touchera ! et il en est une autre encore à laquelle je ne renoncerai jamais, c'est au droit d'implorer une faveur, d'obtenir un pardon.

Elle hésita, et acheva en joignant les mains et en fixant les yeux sur les siens avec une expression suppliante :

— Ne serai-je plus jamais entendue ?

— Pour les malheureux, toujours : pour les ingrats, jamais !

Il fronça le sourcil en disant ces mots et se dirigea vers la porte, mais elle l'arrêta.

Elle avait compris qu'il fallait se taire, et avec cette adresse qui est la diplomatie permise de l'amour, elle changea subitement de sujet et elle l'obligea à l'écouter tandis qu'elle faisait des projets conformes aux volontés qu'elle lui connaissait. Elle lui parla d'elle-même, de lui, de l'heureux passé, de l'avenir éclatant, de mille choses et de tout enfin, hormis de ce qui avait fait l'objet des paroles qu'elle avait dites à voix basse et qu'elle tenait en ce moment à lui faire oublier.

On a depuis longtemps deviné que nous sommes en présence du jeune couple impérial, dont le

Le règne inattendu venait de débiter au milieu d'une tempête. C'était en effet leur coutume de se retrouver ainsi dans le palais qu'ils avaient habité aux premiers jours de leur heureuse union, lorsque aucune vision du trône ne se mêlait à celle de leur jeunesse et de leur amour<sup>1</sup>. Tous deux hésitèrent longtemps à quitter ce charmant palais, pour aller habiter la demeure souveraine ; et lorsqu'ils y furent contraints par la nécessité de leur position, ils gardèrent néanmoins tels qu'ils étaient et sans vouloir y rien changer, les lieux témoins des jours que, malgré l'éclat de la pourpre impériale, ils continuaient à nommer les plus beaux de leur vie.

Dès que l'impératrice fut seule, elle demeura un instant pensive ; puis, s'approchant de l'étagère de malachite, elle y prit une petite clochette d'or et la sonna vivement.

Au même moment une porte cachée dans la tenture s'ouvrit, et une jeune fille parut.

Elle s'arrêta sans parler, attendant un ordre ou une parole.

Rien cependant dans son attitude n'indiquait la craintive soumission qu'on aurait pu attendre d'une demoiselle d'honneur répondant au coup de son-

<sup>1</sup> Le palais Anitchkoff, dans la perspective de Newsky.

nette de sa souveraine. Celle qui venait de paraître joignait, au contraire, à une beauté majestueuse, un regard qui eût semblé trop fier si cette expression ne se fût modifiée dès qu'elle parlait. Alors ses yeux devenaient tantôt caressants, tantôt d'une vivacité qui semblait trahir toutefois plus de passion que de tendresse ; mais sa belle taille, ses yeux noirs et ses épais cheveux blonds, la blancheur mate de son teint la rendaient à la fois frappante et imposante.

Elle attendit quelques instants en silence... puis voyant que sa maîtresse se taisait, elle s'avança et parla la première :

— Votre Majesté a-t-elle daigné et osé plaider sa cause ? dit-elle.

L'impératrice sortit de sa rêverie et secoua tristement la tête.

— Ma pauvre Vera, dit-elle, il n'y faut plus songer.

La jeune fille pâlit.

— N'y plus songer ! s'écria-t-elle. O madame, se peut-il que ce soit là votre conseil?... Se peut-il qu'il n'y ait plus rien à attendre ?

L'impératrice, sans lui répondre, alla s'asseoir dans son fauteuil, prit un livre qui se trouvait sur l'étagère et se mit à le feuilleter d'un air préoc-



cupé, comme si elle eût voulu mettre fin à l'entretien.

Les yeux de Vera flamboyèrent un instant et elle eut peine à réprimer une explosion de douleur ou d'irritation.

Elle se tut cependant et resta debout près de la table, effeuillant d'une main distraite une des fleurs du bouquet placé près d'elle dans une coupe de cristal.

L'impératrice, pendant ce temps, gardait ses yeux fixés sur son livre.

Au bout d'un instant, elle leva la tête et regarda la pendule.

— Je n'ai plus besoin de vous, Vera. Il est dix heures ; vous allez, je pense, ce soir chez la comtesse G...?

— Oui, madame, si Votre Majesté n'a plus d'ordres à me donner.

— Non, je n'ai plus rien à vous dire... Ah ! j'oubliais ! Ouvrez ce tiroir, en désignant un meuble placé au fond de la chambre ; vous y trouverez une lettre.

Vera obéit et apporta la lettre à sa maîtresse.

— Chargez-vous, dit l'impératrice, de la faire remettre à son adresse. C'est la permission accordée à la princesse \*\*\* de suivre son mari en Si-

bérie. J'ai été heureuse de pouvoir rendre à cette héroïque femme ce triste service ; elle n'est pas la seule, du reste.

— Quel sort toutes ces femmes se préparent ! dit Vera avec un frisson d'horreur.

— Oui, en vérité, cela fait frémir, dit l'impératrice ; toutefois je les admire et je les servirai de tout mon pouvoir.

Vera se tut. Quelques instants après, voyant que sa souveraine ne semblait plus avoir rien à lui dire, elle s'approcha gravement pour prendre congé d'elle.

Au moment où elle s'inclinait pour lui baiser la main, l'impératrice l'embrassa au front.

— Allons, Vera, lui dit-elle, déridez-vous un peu, je vous prie. Je veux bien, pour vous contenter, vous promettre de faire encore une dernière tentative ; mais savez-vous, ma chère amie, que vous êtes bien généreuse de tant vous occuper de lui, car enfin ce n'est pas seulement à l'empereur qu'il appartient de l'appeler *un ingrat* !

Le visage de Vera devint pourpre, et elle se redressa vivement.

— Votre Majesté a le droit de tout me dire, dit-elle d'une voix tremblante ; mais, d'ordinaire, elle use de ce droit avec bonté.

— Tandis qu'en ce moment vous me trouvez cruelle?... Eh bien, soit, n'en parlons plus. Bonsoir et sans rancune, ma chère.

Elle fit à sa demoiselle d'honneur un nouveau signe de tête pour la congédier; Vera s'inclina, et, sans dire un mot de plus, elle sortit.

## LII

— « La comtesse Vera de Liningen ! »

A ce nom, Adelardi leva encore une fois la tête; mais ce ne fut plus, comme auparavant, pour reprendre ensuite son attitude, car celle qu'il attendait avec tant d'impatience paraissait enfin : c'était elle !

Le motif de cette impatience, si on veut le connaître, était une résolution prise par le marquis, ce soir-là, de tenter auprès de la comtesse Vera une démarche en faveur de son ami; mais d'abord, il était indispensable de reconnaître avec assurance quelles étaient ses dispositions à l'égard de celui-ci. Trouverait-il encore chez elle quelque

reste de cette passion qu'elle avait si peu dissimulée à sa première rencontre avec Georges ? ou bien le dépit et le temps avaient-ils fait leur œuvre — l'influence de la cour aidant — et l'inconstant inspirait-il maintenant une indifférence que l'infortune du coupable n'avait pas désarmée ? Tout cela, Adelardi se flattait de le découvrir en une seule conversation, pourvu qu'elle consentît à causer avec lui. Quant à craindre qu'elle pût éluder sa pénétration, il avait à cet égard trop bonne opinion de lui-même.

Dès qu'elle parut, il la regarda donc avec le plus vif intérêt et avec une attention qu'il se permit sans scrupule ; ne l'ayant vue que deux fois, quelques années auparavant, sans lui avoir jamais adressé la parole, il ne pensait point qu'elle pût le reconnaître avant que la formalité d'une présentation nouvelle eût été accomplie.

Vera traversa le salon, sans embarras, avec la grâce et l'aisance d'une personne accoutumée au grand monde et à l'effet qu'elle y produit. Elle était toute vêtue de noir, la cour, et même la ville, portant encore, avec une rigueur sans exemple, le deuil de l'empereur Alexandre. Ce vêtement rendait plus frappante encore l'éclatante blancheur de son teint, la couleur dorée de ses cheveux et

convenait à sa taille, d'une symétrie parfaite, mais plus noble que svelte. Pour unique ornement elle portait, attaché à l'épaule gauche, le nœud de ruban bleu auquel était suspendu le chiffre en diamants (insigne de son rang de demoiselle d'honneur), où étaient entrelacées les initiales des trois impératrices : Alexandrine, alors régnante ; Marie, l'impératrice mère ; enfin Élisabeth, la veuve inconsolable d'Alexandre, qui devait le suivre de si près au tombeau.

Une émotion récente colorait encore les joues de la jeune fille, et les larmes de l'orgueil blessé essuyées à la hâte avaient donné à son regard une expression mêlée de mélancolie et de hauteur, qui inspirait à la fois le désir de la plaindre et la crainte de l'aborder.

Elle commença par s'approcher de la table de whist où la maîtresse de la maison faisait sa partie. Celle-ci leva les yeux et se contenta de lui adresser en souriant un signe de tête amical. Vera, sans lui prendre la main, s'inclina et fit un geste à la fois gracieux et respectueux, en usage dans ces contrées entre deux femmes, lorsque l'une est beaucoup plus âgée que l'autre : elle prit le bout du châle de dentelle noire que portait la vieille dame et elle le porta à ses lèvres ; puis elle resta

un moment debout, près de la table de jeu, et promena ses yeux autour d'elle.

Il n'y avait dans ce regard ni empressement, ni curiosité, ni coquetterie : c'était une simple reconnaissance des lieux et de ceux qui s'y trouvaient et il était facile de voir qu'elle ne cherchait et n'attendait personne ; elle répondait seulement tantôt par un léger mouvement de tête, tantôt par un sourire aux saluts qui lui étaient adressés.

Bientôt, apercevant un siège vacant, elle fit quelques pas pour aller y prendre place et se rapprocha ainsi du canapé où se trouvait Adelardi.

Elle était à peine assise, que le jeune diplomate qui, tout à l'heure, avait parlé d'elle, s'approcha avec un vif empressement auquel elle ne répondit que par un regard indifférent, en lui donnant deux doigts de sa main gantée. Ce fut là le moment choisi par le marquis pour s'approcher du jeune Allemand et lui demander de le présenter à la comtesse Vera.

A peine le nom d'Adelardi fut-il prononcé, qu'un souvenir, vague d'abord, puis assez distinct bientôt pour la faire rougir, se réveilla et pour un moment sembla lui causer un vif mouvement d'embarras ; elle salua, sans parler, celui qui venait de lui être présenté, et, détournant sur-le-champ son

visage, elle continua pendant quelques instants sa conversation avec l'autre ; mais ce ne fut que le temps nécessaire pour reprendre contenance. Elle eut bien vite mis fin à cet entretien insignifiant, et se retournant alors tout d'un coup vers Adelardi, elle lui dit sans aucun reste d'embarras apparent :

— Je me souviens très-bien, monsieur le marquis, de votre séjour à Pétersbourg, il y a trois ans ; mais j'étais si jeune alors que vous m'avez probablement oubliée.

Adelardi répondit comme il l'eût fait en tout cas, mais dans celui-ci, avec vérité, que ce doute ne lui était pas permis.

— Quant à moi, continua-t-il, n'ayant jamais eu l'honneur de vous approcher, je devais nécessairement me croire parfaitement inconnu de vous.

— Vous aviez des amis qui prononçaient fort souvent votre nom, c'est pourquoi il m'était familier ; tandis que, je l'avoue, vos traits s'étaient un peu effacés de ma mémoire.

— Les vôtres naturellement étaient demeurés présents à la mienne ; d'ailleurs, moi aussi, j'entendais sans cesse parler de vous.

Il y eut un moment de silence.

— Avez-vous vu la princesse Catherine dernièrement ? dit-elle.

— Non ; j'ai quitté Florence au commencement de décembre.

— Pour venir à Pétersbourg ?

— Oui.

— Et depuis lors vous y êtes resté ?

— Oui ; vous étiez absente à mon arrivée, sans cela je n'aurais pas attendu jusqu'à ce jour pour solliciter la faveur que j'obtiens actuellement.

Encore un moment de silence, puis la jeune fille regarda autour d'elle et poursuivit plus bas :

— Vous étiez donc ici le 24 décembre ?

— Oui.

Elle hésita un instant, et, baissant la voix encore davantage, elle dit :

— Et depuis ce jour fatal, avez-vous revu votre ami ?

— Oui, et j'espère le voir encore une fois... hélas ! une dernière fois.

Vera mordit ses lèvres, qu'un tressaillement nerveux faisait trembler ; mais bientôt, avec un aplomb qui surprit et dérouta un instant son interlocuteur, elle reprit :

— Je connaissais autrefois le comte Georges de Walden, mais depuis longtemps je l'ai perdu de vue. Néanmoins, cette sentence me fait horreur



et je ferais tout au monde pour qu'il pût y échapper... lui et les autres.

— Lui *comme* les autres?... ni plus ni moins?

— Ni plus ni moins; ils me font tous pitié, et je voudrais que l'empereur leur fît grâce à tous.

Le son de la voix était loin d'être d'accord avec l'indifférence des paroles, mais son interlocuteur poursuivit comme s'il ne s'en fût point aperçu.

— Faire grâce à tous! ce serait une chimère! Mais il en est quelques-uns pour lesquels, peut-être, on pourrait implorer sa clémence.

— L'empereur est plus indulgent pour les coupables obscurs que pour ceux qui, après avoir été comblés de ses faveurs, ont méconnu ses bontés.

— Et cependant, poursuivit le marquis avec insistance, même pour quelques-uns de ceux-là, il y aurait des circonstances atténuantes à faire valoir.

— En connaissez-vous quelques-unes de cette sorte qui pourraient servir la cause du comte Georges? dit-elle vivement.

— Ne parlez pas si haut!... on pourrait nous entendre.

— Oui, vous avez raison, dit-elle, reprenant le même son de voix qu'auparavant, et tenez, chan-

geons de place, nous avons l'air de conspirer ici, cela attire l'attention. Allons regarder les albums qui se trouvent là-bas sur cette table, nous y continuerons cette conversation plus à l'aise.

— Eh bien, reprit-elle dès qu'ils eurent opéré le mouvement qu'elle venait de conseiller et qu'elle se fut placée devant un album qu'elle prétendait feuilleter avec la plus grande attention.

— Eh bien! répondit Adelardi, ce que je veux dire, c'est que beaucoup de choses inutiles à faire valoir devant la loi pourraient peut-être cependant ne pas demeurer sans effet sur celui qui est le maître de la loi.

Et tandis qu'elle l'écoutait avec un intérêt que ses yeux animés ou attendris, ses joues brûlantes, ses lèvres entr'ouvertes, manifestaient fort au delà de son intention, Adelardi plaida la cause de son ami, en racontant tout ce que nous savons sur sa complicité plus apparente que réelle, sur son ignorance des desseins véritables des conjurés, sur les circonstances qui, le 24 décembre, avaient causé sa présence parmi les insurgés. Enfin il lui donna tous les détails qu'elle avait ignorés jusque-là, ayant seulement appris de loin le délit de Georges et la sentence qu'il allait subir.

— Et l'empereur, dit-elle vivement, sait-il que

dans cette funeste journée c'est lui qui a sauvé la vie de son frère?

— J'en doute. Deux témoins seulement auraient pu l'attester. L'un d'eux a eu peur de se compromettre, et n'a point comparu ; l'autre a été récusé.

— Qui était cet autre témoin?

— Un nommé Fabiano Dini, secrétaire de Georges, un grand coupable, celui-là, et qu'on a déclaré indigne de foi. Il disait vrai cependant, et désirait ardemment que son témoignage pût sauver son maître.

— Il est condamné avec lui, sans doute?

— Oui, et plus sévèrement que lui; car il est condamné à perpétuité, tandis que la peine de Georges n'est que de vingt-cinq ans!

— *Que* de vingt-cinq ans! répéta-t-elle en frissonnant.

— Oh! oui, c'est horrible, plus horrible que la mort! Et Georges portera envie au misérable qui a été la cause première de son infortune; car ce Dini, blessé très-grièvement le 24 décembre, sera mort probablement avant le jour fixé pour leur lugubre départ.

En ce moment, ils furent interrompus par un incident qui n'était point étranger au sujet de leur entretien.

Une femme vêtue modestement, qui jusque-là s'était tenue à l'écart, s'approcha de la jeune demoiselle d'honneur, et, d'une voix émue et respectueuse, elle lui demanda si la requête adressée à Sa Majesté Impériale avait été agréée.

— Oui, dit Vera avec empressement. La permission est accordée, et à l'heure qu'il est, la princesse \*\*\* l'a reçue. Je l'ai déposée moi-même à sa porte en venant ici.

Elle tendit amicalement la main à celle qui venait de lui parler. Celle-ci se pencha, comme si elle eût voulu la baiser, mais Vera l'en empêcha en l'embrassant cordialement.

— Voilà une vraie et fidèle amie du malheur, dit-elle lorsque l'autre se fut éloignée. Elle serait capable de suivre elle-même maintenant en Sibérie celle dont elle a été la dame de compagnie pendant ses jours heureux. La princesse \*\*\* a du reste, dans son infortune, le bonheur de se sentir aimée et respectée de tous.

— Assurément, dit Adelardi. Quelle femme admirable, en effet !

— Si admirable, répondit Vera, que je ne le comprends pas du tout.

— Comment ?

— Non, ce qu'elle veut faire, elle et d'autres, dépasse ma compréhension.

— Eh quoi ! dit Adelardi en la regardant avec un peu de surprise, vous ne comprenez pas qu'une femme puisse se dévouer ainsi tout entière pour un homme... pour un mari qu'elle aime ?

Vera secoua la tête.

— Non, dit-elle, je ne veux pas me faire meilleure que je ne suis. Si j'étais dans cette situation, si j'avais le malheur d'aimer l'un de ces condamnés, il pourrait compter sur moi pour chercher à obtenir sa grâce et pour user, dans ce but, de tous les moyens en mon pouvoir. Mais quant à partager son sort et à le suivre en Sibérie, non, mon cher marquis, je vous le déclare franchement, voilà une preuve de tendresse et de dévouement dont je me sens parfaitement incapable.

Une vision s'offrit en ce moment à la pensée d'Adelardi, qui fit un peu pâlir la beauté qu'il avait devant les yeux, et diminua légèrement l'admiration fort vive avec laquelle il l'avait regardée jusque-là.

— Eh bien, lui dit-il après un moment de réflexion, je connais un de ces condamnés pour lequel une femme, une jeune fille à peu près de votre âge, est prête à accomplir un acte encore

plus dévoué que celui de la princesse \*\*\*, car elle n'est pas sa femme. Elle n'est que... sa fiancée, et elle veut l'épouser tout exprès pour partager son sort.

— Ceci est tout à fait original, dit Vera.

— Pour cela, poursuivit Adelardi, elle a une double faveur à obtenir, et elle vient dans ce but à Pétersbourg, où elle sera peut-être demain, au plus tard dans quelques jours. Je me suis chargé de solliciter pour elle une audience de l'impératrice. Puis-je m'acquitter en ce moment de ce mandat par votre entremise ?

— Sans doute. Toutes ces requêtes ont passé par mes mains, et aucunes n'ont été rejetées. Mais celle-ci est à coup sûr plus singulière que les autres.

Elle tira un petit portefeuille et un crayon de sa poche.

— Le nom de votre protégée ? dit-elle.

Adelardi hésita un instant ; puis il dit, en examinant avec un peu d'inquiétude l'effet qu'il allait produire :

— Elle se nomme... Fleurance d'Yves.

Il fut soulagé lorsque la demoiselle d'honneur inscrivit tranquillement ce nom dans son calepin en disant :

— Fleurange ! voilà un nom fort bizarre, et que je n'ai jamais entendu de ma vie... Demain, poursuivit-elle en se levant et en remettant le portefeuille dans sa poche, avant midi vous aurez une réponse. A revoir, monsieur le marquis.

Au moment où elle lui donnait la main, elle ajouta à voix basse :

— Je vous remercie de tout ce que vous m'avez appris, et je tâcherai de m'en servir. Si vous voyez le comte Georges, dites-lui... Mais non, ne lui dites rien. Si, par impossible, je réussissais, il serait temps de lui apprendre ce qu'il doit à mes efforts. Sinon... il vaut mieux qu'il ignore toujours que j'ai échoué.

Le marquis Adelardi rentra chez lui fort préoccupé, et il prit d'abord avec distraction deux lettres qui l'attendaient sur sa table. Mais après les avoir ouvertes, il les lut successivement avec un égal intérêt.

Il regarda d'abord la signature de la première :

— Clément Dornthal. C'est le cousin qui accompagne notre belle voyageuse. Les voilà donc arrivés !... Allons, le dénouement du drame approche ; tâchons de jouer chacun nos rôles avec prudence. Le mien n'est pas le plus facile de tous !

Il ouvrit l'autre billet et le parcourut rapidement.

— Jeudi !... Je le verrai jeudi, à deux heures...  
Pauvre Georges ! ce sera une douloureuse rencontre, malgré la nouvelle dont je serai porteur, et la consolante surprise qui l'attend.

Il acheva le billet, et vit avec satisfaction que, grâce à la puissante intervention qui s'était mise en œuvre pour lui, il lui serait permis d'approcher le prisonnier, chaque jour pendant une heure, durant la semaine qui devait s'écouler jusqu'au départ du triste convoi des exilés.

— Pauvre Georges ! répéta-t-il encore. Se peut-il que nous en soyons là ?... Qui sait encore ? Si, comme on le dit, *ce que femme veut, Dieu le veut*, tout espoir ne serait peut-être pas perdu ; car, si je ne me trompe, voici deux volontés féminines appliquées à le servir, et assez énergiques pour vaincre en sa faveur le sort le plus contraire. Deux, c'est une de trop, sans doute, et je viens de courir un peu hardiment peut-être le risque d'une collision redoutable. Mais enfin, au point où en sont les choses, elles ne peuvent guère empirer. Si la belle Vera réussit, ce sera à Georges à se tirer de la position compliquée où pourra le placer la reconnaissance entre celle qui l'aura sauvée et celle qui était prête à le suivre. Si définitivement, au contraire (comme cela n'est que trop probable)



elle échoue, alors la chose devient fort simple, et il est évident qu'en ce cas notre charmante héroïne n'aura point de rivale à redouter.

### LIII

Après toutes les surprises désagréables qui s'étaient succédé pour mademoiselle Joséphine pendant leur pénible voyage, elle en avait éprouvé une d'une nature différente, mais plus grande que toutes les autres, en arrivant à son terme. Son imagination, on le sait, ne faisait jamais grand frais pour embrasser ce qui dépassait le strict nécessaire. Ce n'était pas sans peine qu'elle avait réussi à comprendre que sa chère Gabrielle était décidée à venir épouser un inconnu, lequel était condamné aux galères, et cette idée inconcevable semblait avoir pénétré dans son esprit, à l'exclusion de toutes les autres. Elle était partie pour aller rejoindre un prisonnier, et depuis son départ d'Heidelberg elle se regardait comme acheminée vers un cachot. Aussi, lorsqu'elle entendit ces

mets : « Nous sommes arrivés ! » et que leur traîneau passa sous la voûte d'une vaste porte cochère, elle fut saisie d'un grand frisson.

Ce fut donc avec une sorte de stupéfaction qu'elle se trouva dans un vestibule brillamment éclairé, conduisant par un large escalier à une belle et longue galerie, puis à une enfilade de salons au bout de laquelle on introduisit les voyageurs dans une salle à manger où les attendait un souper d'une recherche aussi inconnue pour mademoiselle Joséphine que la splendeur avec laquelle il était servi. Elle regardait avec une muette surprise, osant à peine toucher aux mets placés devant elle, et interrogeant du regard ses deux compagnons avec une expression de grande perplexité. Mais tous deux semblaient émus et préoccupés au point de ne rien observer de ce qui se passait autour d'eux. Fidèle à son habitude, mademoiselle Joséphine s'abstint pour le moment de les questionner.

Le repas s'acheva en silence. Clément écrivit ensuite un billet qu'un valet de chambre se chargea, devant elle, de faire parvenir à *M. le marquis* ; puis les deux voyageuses furent conduites dans les appartements qui leur avaient été préparés. Fleurange embrassa sa compagne, lui souhaita

une bonne nuit, et mademoiselle Joséphine demeura seule dans une chambre telle qu'elle n'en avait jamais vu, en face de grandes glaces où, pour la première fois de sa vie, elle s'apercevait de la tête aux pieds, et en présence d'un lit à baldaquin qu'elle osait à peine croire destiné à sa modeste personne, et où elle ne s'étendit enfin qu'avec un respect qui troubla longtemps son repos. Jamais l'excellente Joséphine ne s'était trouvée à ce point hors de son élément. Elle se demandait avec surprise si c'était bien elle-même qui était là, sous ces rideaux de soie; et lorsqu'elle s'endormit enfin, elle rêva que Gabrielle, splendidement vêtue, montait sur un trône, et qu'elle, mademoiselle Joséphine, vêtue de même, y montait avec elle. Ce sommeil agité ne fut pas de longue durée. Avant le jour elle était debout, et elle attendit avec impatience que l'heure fût assez avancée pour pouvoir quitter sa belle chambre et aller faire un voyage de découverte dans cette demeure inconnue qui, la veille au soir, lui avait paru être un palais de fées.

Cette impression ne fut point amoindrie par la lumière du jour. L'appartement était, en réalité, splendide et meublé avec le goût que la princesse Catherine faisait régner partout, et qui était aussi

recherché dans cette maison, où elle ne séjournait que trois mois de l'année, que dans le palais de Florence où elle passait sa vie.

Mademoiselle Joséphine alla donc d'une chambre à l'autre dans un état d'admiration toujours croissante ; et, tout en se promenant ainsi, elle remarqua que partout elle trouvait la même température douce et chaude, et ceci lui sembla tenir du prodige ; car toutes les portes étaient ouvertes, et non-seulement elle ne voyait de feu nulle part, mais elle n'apercevait pas aux fenêtres la moindre vitre ou même le moindre châssis. Rien, en apparence, ne semblait la séparer de l'air glacé du dehors : glacé, en vérité, car à leur arrivée, ils avaient trouvé à Pétersbourg un froid de 15 ou 18 degrés, et pourtant... Que signifiait cette merveille ? elle n'avait pas le moindre froid, bien que la vue de ces grandes fenêtres la fît frissonner et qu'elle n'osât regarder que de loin la vue que l'on découvrait au delà.

C'était une vaste plaine, couverte de neige, sillonnée de routes tracées et bordées par des branches de sapins. Des véhicules de toutes sortes circulaient en tous sens. De loin en loin, de vastes constructions, et au delà, les sombres murs d'une forteresse flanquée d'une église dont la flèche dorée

brillait au soleil d'hiver, soleil éclatant et sans chaleur, qui répandait sur la neige un éclat presque trop éblouissant et dont la lumière trompeuse, loin d'annoncer quelque adoucissement au froid de la saison, était au contraire le signe le plus certain de son impitoyable rigueur.

Tout en admirant, en regardant et en s'étonnant ainsi, mademoiselle Joséphine parvint jusqu'au dernier salon de l'enfilade, et là, debout devant l'une de ces grandes fenêtres, elle aperçut Fleurange immobile et absorbée dans une si profonde rêverie, qu'elle ne tourna point la tête à son approche.

— Ah ! Gabrielle, vous voilà ! Dieu soit loué ! J'étais perdue, et je me retrouve en vous voyant. Mais que faites-vous là, bon Dieu ! près de cette fenêtre ouverte ?

Fleurange, à ce mot, se retourna en souriant.

— Ouverte ! Ma bonne Joséphine, nous n'y resterions pas longtemps vivantes, vous et moi, vêtues comme nous voilà !

— En effet, je ne puis comprendre que je ne sois pas déjà glacée, et pourtant...

Fleurange lui fit signe d'approcher (car la vieille fille se tenait toujours à une distance respectueuse de ces menaçantes ouvertures), et elle lui

fit toucher de la main la glace épaisse qui formait, d'un seul morceau, la totalité de la fenêtre. Luxe inconnu à cette époque, ailleurs qu'à Pétersbourg, et qui trompait souvent même des yeux moins inexpérimentés que ceux de la simple Joséphine.

Rassurée et de plus en plus émerveillée, celle-ci demeura à côté de Fleurange, près de la fenêtre, et elle profita de l'occasion pour lui faire toutes les questions qu'elle avait réprimées jusque-là. Peu à peu tout lui fut expliqué, et elle comprit que cette maison magnifique était celle de la mère du comte Georges.

— Et lui ! se hasarda-t-elle à dire, lorsque Fleurange eut répondu à toutes ses questions. Lui, Gabrielle, où est-il ?

— Lui ! répéta Fleurange, tandis que ses joues se coloraient et ses yeux se remplissaient de larmes, il est là ; là, Joséphine, dans les murs de cette forteresse qui est devant nos yeux !

La pauvre Joséphine fit un soubresaut de surprise.

— Pardon ! dit-elle. Si j'avais su cela, je n'aurais rien dit.

— Pourquoi, Joséphine?... Oh ! la vue de ces murs ne me fait pas peur ! J'ai hâte de les franchir, au contraire ; j'ai hâte de quitter toute cette splen-

deur qui, maintenant comme autrefois, me sépare de lui ! O ma bonne amie, il ne faudra pas me plaindre, le jour où vous me saurez réunie à lui !

Ce langage passionné faisait toujours à la vieille fille l'effet le plus étrange. Aussi se contenta-t-elle de répondre docilement :

— Eh bien, ma chère petite, nous ne vous plaindrons pas ! C'est nous, moi et le pauvre Clément, qu'il faudra plaindre ce jour-là, et il ne faudra pas nous en vouloir si...

Et en dépit d'elle-même, de grosses larmes, qu'elle essuya rapidement, lui vinrent aux yeux.

Elle se tut pendant quelques instants, puis elle passa à un autre sujet, car elle sentait que ce-lui-là la conduirait promptement à une explosion de douleur qu'elle était décidée à contenir pour ne pas affliger sa jeune amie.

— Comment nomme-t-on cette grande plaine qui est là devant nous, entre le quai et la forteresse ? dit-elle bientôt.

— Cette plaine, répondit Fleurange en souriant, c'est la Néva.

— La Néva ?...

— Oui, la rivière qui traverse la ville.

— La rivière ? répéta mademoiselle Joséphine.

Allons donc, Gabrielle, je sais bien que je suis fort sotté en ce qui concerne les pays étrangers, mais pas au point, cependant, de croire ce que vous me dites là. Une rivière !... sur laquelle je vois de mes yeux plus de cent voitures, traîneaux, chariots de toutes espèces, qui se croisent en tous sens, et des maisons ! et des hangars ! Et qu'est-ce que ces deux grandes montagnes que j'aperçois là-bas ?

— Ce sont des montagnes de glace, de vraies montagnes russes, Joséphine, qu'on a imitées en bois, il y a trois ans, à Paris : vous en souvenez-vous ? Celles-ci, m'a-t-on dit, ne sont élevées à cette place que temporairement pendant le carnaval.

— Fort bien ; mais tout cela prouve que ce n'est pas la rivière et que vous vous trompez.

— Cela paraît incroyable, en effet, mais tout ce que nous voyons là disparaîtra au printemps, et il ne restera qu'une belle eau bleue, qui coulera entre ce magnifique quai de granit et la forteresse ! Cependant, j'en conviens, ne l'ayant jamais vu, j'ai moi-même peine à me le persuader.

En ce moment Clément parut. Il était pâle et silencieux, et tout indiquait que, pour d'autres raisons que mademoiselle Joséphine, sa nuit n'avait pas été moins agitée que celle de la vieille fille.



Après quelques paroles échangées avec ses compagnes, son regard traversa la large rivière et se fixa, comme celui de Fleurange, sur les sombres murs de la forteresse.

C'était un hasard étrange qui les avait amenés là, précisément en face de ce lieu, qu'il regardait avec désespoir, avec jalousie, avec horreur, et cependant dont il ne pouvait détourner ses yeux.

— Là, pensait-il, était donc le terme ! Pour elle, le but désiré, pour lui, le tombeau de sa jeunesse ! Oui ! une fois qu'elle aurait franchi ces murs, tout serait fini à jamais, dût-il vivre au delà du terme ordinaire. Sa vie, à lui, allait finir, à vingt ans !...

Ces réflexions, et d'autres du même genre, n'étaient point faites pour rendre Clément aimable ce matin-là. Aussi était-il, non-seulement sérieux, ce qui lui arrivait souvent, mais, contre son habitude, sombre et taciturne. Leur déjeuner s'acheva en silence, et ce fut ensuite avec un grand effort qu'il parvint à reprendre à peu près son attitude ordinaire.

— Ma cousine, dit-il alors, j'ai l'air maussade ce matin, je le sens, et je vous en demande pardon. Mais, croyez que je ne suis que triste, triste de l'heure qui s'approche. Cela nous est bien per-

mis, n'est-ce pas? continua-t-il en prenant la main de mademoiselle Joséphine et vous n'exigez pas, je pense, Gabrielle, que nous nous séparions de vous sans regret?

— C'est ce que je lui disais à l'instant, dit la pauvre Joséphine, en s'essuyant les yeux; elle dit qu'elle est heureuse, qu'il lui tarde d'être là-bas — en jetant un regard à travers la rivière; — nous ne voulons que son bonheur, cela est certain; mais enfin, pour nous...

— Oui, dit Clément avec un sourire d'une tristesse amère, pour nous, les jours qui vont venir ne seront pas des jours heureux, et nous avons décidément le droit d'être tristes. Pour moi, je le suis aussi, Gabrielle, de ceux qui finissent, car, dans cette sphère où nous voici parvenus, mon rôle est achevé, et je perds aujourd'hui, sans retour, la joie de pouvoir vous être utile à quelque chose.

Il parlait encore lorsqu'on annonça le marquis Adelardi.

Clément se leva à la hâte.

— Restez, Clément, dit vivement Fleurange, restez; je veux que cet excellent ami vous connaisse.

— Je le veux aussi, mais pas en ce moment.

Dites-lui que demain, oui, demain matin... ou même ce soir, s'il veut me recevoir, je me présenterai chez lui ; ne me retenez pas maintenant.

Et, avant que le marquis eût paru, Clément était parti. Il se sentait de trop dans cette rencontre qui, pour Fleurange, était en effet, bien loin d'être indifférente. Revoir l'ami, le confident de Georges, celui qui, dans ce moment solennel, allait être entre eux un intermédiaire autorisé par sa mère!... il y avait bien dans ces pensées de quoi se sentir émue! Adelardi au surplus lui avait toujours inspiré sympathie et confiance, et, dans ce monde nouveau où elle se trouvait, elle comprenait combien son expérience lui serait utile et bienfaisante, car Clément avait eu raison de dire, tout à l'heure, qu'ici il ne pouvait plus rien. Il était aussi ignorant qu'elle-même des habitudes et des usages de la cour. Et, cependant, pour obéir aux instructions de la princesse Catherine, son premier soin devait être de se faire présenter à l'impératrice. Perspective formidable, dont elle était mille fois plus effrayée que de tout ce qui l'attendait au delà. Elle accueillit donc le marquis avec une confiance enfantine, et celui-ci sentit redoubler à sa vue l'attrait qu'elle lui avait toujours inspiré. C'était cette même beauté, cette même

simplicité; c'était surtout ce charme, unique à ses yeux blasés, de ne ressembler à aucune autre! Le nouveau genre de courage dont elle se montrait capable lui faisait aussi apprécier davantage celui qu'elle avait manifesté en se séparant de Georges, et lui révélait toute l'étendue du sacrifice accompli naguère avec tant de fermeté.

La mission qui avait été confiée à Adelardi prit donc à ses yeux un caractère plus grave qu'auparavant, et il fut un instant tenté de se reprocher d'avoir appelé la veille au secours de Georges une rivale, et peut-être une ennemie de la charmante fille qui était là devant lui.

Toute réflexion faite pourtant, il ne put regretter cette dernière tentative en faveur de son ami. Si elle échouait et si, par hasard, Vera était ensuite tentée de voir avec déplaisir une autre accomplir l'acte de dévouement dont elle s'était déclarée incapable, il avait pris quelques précautions pour la dérouter, et il se flattait que la grâce serait obtenue avant qu'elle eût découvert par qui elle était implorée.

En attendant, la demoiselle d'honneur avait été exacte. Le marquis apportait déjà sa réponse, et il la mit en ce moment entre les mains de sa jeune amie.

— Votre demande est accordée : « Mademoiselle Fleurange d'Yves sera reçue par Sa Majesté, jeudi à deux heures.

« V. L. »

— Après-demain ! dit Fleurange avec émotion. Puis elle poursuivit en rougissant : — Mais, comment se fait-il que ce nom, que je ne porte plus depuis si longtemps, se trouve dans ce billet ?

— C'est bien le vôtre, n'est-ce pas ? répondit évasivement le marquis.

— Oui, c'est le mien, mais...

Elle s'arrêta. Un souvenir particulier s'attachait maintenant pour elle, au nom de Fleurange. Depuis plus de trois ans, Georges seul l'avait prononcé. Et, un jour, à jamais gravé dans sa mémoire, il lui avait dit « qu'il gardait ce nom pour lui, pour *lui seul*. »

Elle regretta de le trouver là, écrit de cette main étrangère, et en éprouva un serrement de cœur involontaire.

— J'aurais mieux aimé que cette demande eût été faite sous le nom que je porte toujours.

— Pardonnez-moi ; en ce cas, je suis le coupable, dit Adelardi ; j'ai cru la chose indifférente, et il m'a semblé que le nom de *Fleurange* fixerait

mieux l'attention de celle dont vous devez implorer la faveur, et resterait plus sûrement dans sa mémoire.

Ce n'était là qu'un prétexte qui lui vint à l'esprit pour répondre à une question qu'il n'avait pas prévue. Son véritable motif avait été de dissimuler à la demoiselle d'honneur un autre nom qui lui eût peut-être été moins étranger, et auquel pouvait se rattacher dans son esprit quelque prévention contraire au succès de la demande dont elle s'était faite l'intermédiaire.

#### LIV

Deux heures venaient de sonner. Vera, selon sa coutume, attendait dans le salon qui précédait celui où l'impératrice donnait ses audiences. La porte fut bientôt ouverte par un huissier, et la personne qui était attendue ce jour-là parut en présence de celle qui devait l'introduire.

Il y eut de la part de l'une et de l'autre un premier et involontaire mouvement de surprise.

Fleurange s'arrêta incertaine; l'aspect de Vera ne répondait en rien à l'idée qui s'était présentée à son esprit lorsqu'on lui avait annoncé « qu'à la porte de Sa Majesté, elle trouverait la demoiselle d'honneur de service, » et elle se demanda un instant si elle était en présence de l'impératrice elle-même.

Vera, de son côté, s'attendait encore moins à voir une suppliante telle que celle qui venait de paraître.

La princesse Catherine, qui pensait à tout, avait eu soin, en effet, de disposer pour ce grand jour la toilette de celle que, dans ce moment, elle regardait comme la fiancée de son fils; et, l'heure venue, la jeune fille ouvrit un coffre, mis à part dans son bagage, et obéit docilement aux instructions qu'elle y trouva écrites de la main de la princesse, avec le costume qu'elle devait revêtir.

C'était cependant une robe noire, comme le voulait alors l'étiquette, mais c'était une robe de cour, et la princesse s'était complu à la rendre aussi magnifique que possible. Fleurange, ainsi vêtue, était éclatante. Pour tous bijoux, néanmoins, elle ne portait qu'une chaîne d'or, à laquelle était suspendue une croix cachée dans son corsage (don précieux de son père, qu'elle ne quittait jamais),

et à son bras droit était attaché un bracelet que la princesse Catherine avait ôté du sien, pour le donner à la jeune fille, la veille de son départ, en l'assurant qu'il lui porterait bonheur. Sur sa tête aucun ornement ; mais ses beaux cheveux relevés et tressés d'une manière inusitée à cette époque, gracieuse toutefois, aussi bien que frappante, et qui ajoutait un charme original de plus à celui de toute sa personne, assez noble pour sembler être née à la cour, assez simple pour indiquer avec évidence qu'elle y paraissait pour la première fois.

Les deux jeunes filles se regardèrent, et, ainsi que nous l'avons dit, leur surprise fut mutuelle. Mais ce ne fut qu'un instant.

Vera s'avança :

— Mademoiselle Fleurange d'Yves, n'est-il pas vrai ? dit-elle.

Fleurange s'inclina.

— L'impératrice vous attend, suivez-moi.

Elle la précéda, et, arrivée à la porte qu'elle allait ouvrir, elle lui dit :

— Otez le gant de votre main droite, c'est l'étiquette, et remettez votre supplique de cette main-là.

Fleurange obéit, et déganta machinalement sa belle main, dans laquelle tremblait le papier



qu'elle tenait. Elle s'arrêta un instant, pâle et émue.

— N'ayez pas peur, mademoiselle, lui dit la demoiselle d'honneur d'une voix encourageante. Sa Majesté est la bonté même, et vous n'avez rien à craindre. Elle est, d'ailleurs, on ne peut mieux disposée à vous bien recevoir.

Il n'y eut plus le temps d'ajouter une parole.

La porte venait de s'ouvrir. Vera entra la première, elle s'inclina, et fit passer Fleurange devant elle. Puis, après une nouvelle et profonde révérence, elle se retira, laissant la jeune fille seule avec l'impératrice.

L'audience dura au delà d'une demi-heure, et Vera, bien qu'accoutumée à attendre, commençait à trouver le temps long, lorsque la porte se rouvrit, et Fleurange reparut. Elle avait le visage ému, les yeux brillants et humides. En apercevant Vera, elle s'arrêta et lui prit les mains.

— Oh ! vous aviez raison, dit-elle. Sa Majesté a été pour moi d'une adorable bonté ! Mais je sais aussi ce que je vous dois ! Je sais que c'est grâce à vous que j'ai été exaucée, même avant d'être entendue. Que Dieu vous récompense, mademoiselle, et vous rende ce que vous avez fait pour moi !

Vera répondit à cette expansion avec une cordialité qui ne lui était pas toujours habituelle. Puis elle accompagna Fleurange jusqu'à la porte. Là, en se disant adieu, leurs yeux se rencontrèrent, et une même impulsion leur fit faire à toutes deux un léger mouvement... Mais un peu de timidité d'une part, un peu de hauteur de l'autre les arrêta, et les deux jeunes filles se quittèrent sans s'être embrassées.

Vera retourna lentement sur ses pas et rentra dans le salon de l'impératrice. Dès que celle-ci l'aperçut :

— Eh bien, Vera, qu'en dites-vous ? Avez-vous jamais vu une plus charmante apparition ?

— Cette jeune fille est en effet bien belle, dit Vera d'un air pensif ; elle a des yeux comme je n'en ai jamais vu.

— Oui, en vérité ! des yeux qui vous regardent si bien en face ! un regard si simple, si droit, presque si assuré, s'il n'était pas si doux ! Je n'ai pas eu de peine, je vous en réponds, à lui promettre d'envoyer et de recommander sa requête. Tenez, elle est là, je n'ai pas même voulu la lire. Je suis décidée à faire accorder à cette charmante fille tout ce qu'elle demande. Il me suffit de savoir qu'elle aime un de ces condamnés et qu'elle veut l'épouser

pour le suivre. On ne lui refusera pas cette terrible faveur, je m'en fais le garant.

L'impératrice alla se rasseoir dans son grand fauteuil.

— Mais quels fous sont les hommes ! — poursuivit-elle, après un moment de silence. — Jeter ainsi dans de folles aventures le bonheur des autres avec le leur ! En vérité, j'admire ces femmes que rien ne rebute, que rien n'épouvante et qui se sacrifient ainsi pour ces égoïstes.

— Oui, dit Vera, leur dévouement est sans doute admirable ; mais les femmes qui implorent, qui supplient, qui détournent enfin le châtiment de la tête des coupables, ont aussi un bien beau rôle, madame, un rôle que ces malheureux ont sujet de bénir.

— Je vous comprends, Vera. Vos grands yeux suppliants n'ont rien à me rappeler ni à me reprocher : j'ai déjà dit à l'empereur tout ce que j'ai appris de vous hier. Il faut laisser maintenant sa magnanimité le guider et ne plus l'importuner.

Ces mots furent dits avec un léger accent d'autorité, et quelques instants de silence le suivirent.

Vera avec un mélange de tristesse et d'humeur, demeura immobile et les yeux baissés, atten-

dant que sa souveraine lui donnât ses ordres.

Dans cette attitude, elle aperçut à ses pieds, sur le tapis, un bracelet qu'elle ramassa, pour le rendre à sa maîtresse, lorsque celle-ci le reconnut :

— Ah ! dit-elle, c'est le talisman que cette charmante créature portait tout à l'heure à son bras. Gardez-le, Vera, vous le lui renverrez demain avec la réponse qu'elle attend.

Vera regarda curieusement le bracelet : c'était une épaisse chaîne d'or, fermée par une cornaline d'un rouge foncé, sur laquelle était gravé un talisman. Ce bijou ne lui était pas absolument inconnu. Elle avait vu à quelque'un un bracelet pareil à celui-là. Elle en était sûre, mais à qui ? Elle ne pouvait en ce moment se le rappeler.

Tandis qu'elle faisait cet examen, l'impératrice poursuivit :

— Maintenant, sans perdre de temps, mettez-vous là, à cette table, et écrivez de ma part au prince W..., *de ma part*, entendez-vous ? Joignez cette supplique à votre lettre, et dites que je désire que la demande qu'elle contient soit accordée et que je le prie de m'envoyer la réponse (la réponse favorable) demain matin au plus tard. Dès qu'elle arrivera, vous l'enverrez sans retard,

en mon nom, à cette jolie fille. Elle demeure dans la maison de la princesse Catherine Lamianoff, sur le grand quai.

Vera tressaillit légèrement,

— De la princesse Catherine ?

— Oui, mais hâtez-vous de faire ce qu'il y a de plus pressé.

Vera regarda de nouveau le bracelet : ce nom venait de fixer le vague souvenir imparfaitement réveillé tout à l'heure ; c'était à elle, à la princesse Catherine qu'elle avait vu ce bracelet.

— Voyons, Vera, à quoi pensez-vous ?

— A rien, madame. Pardon.

— Écrivez alors bien vite ce que je vous ai dit, et faites porter la lettre et son contenu sans retard.

Vera obéit sans répliquer. Elle prit la supplique et s'approcha d'une table placée dans la profonde embrasure de l'une des fenêtres, devant laquelle un treillage d'or couvert de plantes grimpantes formait un véritable paravent.

Dès qu'elle fut à cette place, où elle ne pouvait plus être aperçue, et avant de commencer à écrire la lettre qui lui avait été dictée, elle ouvrit vivement la supplique et la parcourut des yeux. Ce regard suffit pour justifier le soupçon qui venait

de naître. Une pâleur mortelle couvrit son visage ; ses traits, si calmes d'ordinaire, furent subitement transformés par la plus violente explosion de courroux et de haine. Elle froissa le papier et demeura immobile sur la chaise où elle était tombée, hors d'état d'agir, de penser, de se rappeler ni où elle était, ni ce qu'elle avait à faire.

Enfin elle revint à elle et fit un effort pour rassembler ses idées. Les instants s'écoulaient : l'impératrice allait s'étonner du temps qu'elle mettait à lui obéir. Elle prit donc une plume ; mais elle avait à peine tracé quelques mots d'une main tremblante, lorsqu'un bruit inusité à cette heure, se fit entendre dans la cour : le tambour battait, le poste se mettait sous les armes. Vera se leva avec surprise et regarda par la fenêtre. L'empereur arrivait dans son traîneau, seul et sans escorte, selon sa coutume, quoique cette heure ne fût pas celle où il venait d'ordinaire. Peu après, les portes du salon s'ouvrirent. C'était pour Vera le signal de quitter la chambre. Elle déchira le billet, mit la supplique dans sa poche et, au moment où l'impératrice s'avancait au-devant de son époux, la demoiselle d'honneur disparaissait par la petite porte et rentrait précipitamment dans sa chambre située tout près de l'appartement de sa souveraine.

Une heure tout entière se passa, elle n'aurait su dire comment. Elle avait su prendre sur elle-même, dissimuler souvent, et même, aux yeux de presque tous, déguiser tout à fait la véhémence d'un sentiment que le dépit avait faiblement combattu et qui s'était regardé comme assuré de vaincre un jour tous les obstacles. Quels étaient-ils d'ailleurs ces obstacles? Georges, l'époux choisi par elle dès son enfance, n'avait-il pas témoigné assez visiblement naguère l'attrait qu'il éprouvait pour elle? Et cet avenir préparé pour eux dès le berceau, n'avait-il pas, tout autant qu'elle, semblé en appeler de ses vœux la réalisation? Depuis, il est vrai, un nuage avait passé sur ce brillant horizon, et lorsqu'elle l'avait revu, Georges n'était plus le même... Pourquoi? elle avait cherché à le savoir; mais tout ce qu'elle avait pu recueillir, c'était qu'une jeune fille, une obscure demoiselle de compagnie au service de sa mère l'avait un instant fasciné, et elle avait alors entendu murmurer tout bas le nom de *Gabrielle*; mais la sœur Vera ne s'inquiétait pas pour si peu. L'avenir était à elle, et elle l'attendait sans crainte, lorsque la nouvelle du crime et de l'infortune de Georges vint la frapper comme un coup de foudre, et lui faire mesurer en même temps par la vivacité de sa douleur

la profondeur de sa tendresse pour lui. Elle n'avait plus eu dès lors qu'une pensée : fléchir l'empereur, obtenir la grâce de Georges, le ramener encore à elle ; et son premier échec ne lui avait pas ôté l'espoir de réussir. Mais tandis que son influence, sa passion, ses efforts, étaient encore demeurés sans résultat, une autre... et quelle autre ! (Vera malgré son orgueil, n'était ni assez vaine, ni assez sotte pour n'avoir pas reconnu le charme redoutable contre lequel elle allait avoir à lutter)... une autre, jeune, belle autant qu'elle, plus qu'elle, éclipsait en un instant, par un acte héroïque, tout ce que son propre dévouement avait jamais rêvé, et allait au delà du terme qu'il eût osé franchir ! Comment douter des sentiments de Georges, lorsque celle qu'elle venait de voir apparaissait dans sa prison ? Comment lutter ? que faire ? qui était-elle d'ailleurs, qui était cette femme qui se montrait ainsi soudain entre eux ? cette femme qui avait l'air d'un ange et qu'elle haïssait comme si elle eût été un démon ? Tout à coup une idée traversa son esprit comme un trait de lumière : « Serait-ce là Gabrielle ? » s'écria-t-elle tout haut. Mais avant que Vera eût le temps de s'arrêter à cette pensée et de calmer l'agitation nouvelle qu'elle avait fait naître, le son de la petite clochette interrompit



cette rêverie agitée. Vera se leva, avec quelque surprise toutefois, car le signal accoutumé du départ de l'empereur ne s'était pas fait entendre, et il était bien rare qu'elle fût admise en tiers lorsqu'il était présent ; mais son hésitation ne dura qu'un instant, car la clochette, vivement agitée, répéta son appel : Vera se hâta alors d'y répondre, et, tandis qu'à la vue de son souverain elle s'arrêtait à la porte avec embarras et s'inclinait profondément, elle entendit l'impératrice, avec un mélange de bonté et d'impatience, s'écrier :

— Arrivez donc, Vera ! L'empereur veut vous parler, et c'est *lui* que vous faites attendre !

## LV

Tandis que ce que nous venons de dire se passait au palais, le marquis Adelardi se dirigeait vers la forteresse, considérant, chemin faisant, ce que, dans les circonstances actuelles, il serait opportun de dire à Georges. Après y avoir mûrement réfléchi, il résolut de ne point lui annoncer l'arri-

vée de Fleurange avant de connaître l'issue de l'entrevue de celle-ci avec l'impératrice. Il ne fallait pas, dans son malheur, torturer Georges par de vagues espérances ; il fallait surtout lui éviter de nouveaux mécomptes. Ce n'était, d'ailleurs, qu'ajourner de bien peu cette communication, puisque l'audience de la jeune fille avait lieu ce jour-là, et qu'il lui serait permis le lendemain d'agir en pleine connaissance de cause.

A ces pensées se joignait une vive appréhension en songeant aux conjonctures nouvelles dans lesquelles se trouvait son ami. Maintenant que son sort était fixé, maintenant que l'émotion de la lutte qui s'était prolongée pendant toute la durée du procès était finie, maintenant que l'heure de la résignation était venue, dans quelle disposition serait Georges ?

Georges, avec sa nature ardente et téméraire, mais en même temps délicate, rebelle à toute entrave, sensible au bien-être avec excès, comment supporterait-il l'horreur de cette situation nouvelle ? lui, qui dans tout ce qui était l'objet de ses études, de ses goûts ou de ses passions, n'avait jamais eu d'autre but que la jouissance ! Par son intelligence, par son cœur, par son esprit, par ses sens, jouir ! tel avait été le mobile unique de ses

actions, même les meilleures ; et jusque dans les hasards dangereux qui l'avaient conduit à sa perte, il avait cherché, plus encore la satisfaction d'une soif d'émotions nouvelles et inconnues, que la réalisation d'un rêve chimérique mais généreux. Lui, pour qui les mots devoir, sacrifice, contrainte n'avaient aucun sens, quelle serait aujourd'hui son attitude en présence, non plus du danger, mais du malheur, sous cette forme impitoyable ?

Le marquis se faisait ces questions avec une inquiétude fondée peut-être sur quelque ressemblance entre sa nature, à lui, et celle qu'il connaissait si bien. Tous les deux étaient des hommes du monde : l'un plus raffiné, plus distingué, plus séduisant ; l'autre plus fin, plus pénétrant, plus judicieux. Tous deux généreux et nobles, et, en dehors des égarements politiques qui les avaient entraînés l'un et l'autre, incapables d'une action basse et indigne de leur sang de gentilhomme. Mais il existe dans l'âme humaine une corde, dont le son est un écho de la voix divine, et c'était précisément celle-là qui était muette chez ces deux hommes accomplis d'ailleurs, ou sinon muette, chez le plus âgé des deux, du moins, selon l'expression du grand poète de sa patrie, inerte et faible « à cause d'un trop long silence. » Cette corde

mystérieuse et profonde ne retentit jamais bien haut, il est vrai, et tous les bruits du monde et de la vie, les passions, les plaisirs, l'esprit, le talent, la gloire l'étouffent bien souvent et empêchent de remarquer sa présence ; mais lorsque vient l'heure silencieuse de l'adversité, c'est alors qu'on l'entend distinctement et que son harmonie puissante et douce transforme parfois l'atmosphère qu'elle remplit. C'est alors aussi que son absence se fait sentir et produit une horreur dont la cause échappe le plus souvent à ceux qui l'éprouvent !

Georges n'était point détenu dans un cachot, mais dans une chambre étroite où le jour ne pénétrait que par une haute fenêtre grillée. Il ne s'y trouvait d'autre meuble que son lit, une table et deux chaises de paille. Dans ses précédentes visites, le marquis avait trouvé son ami triste, mais toujours calme et intrépide, et pour ainsi dire dédaigneux du danger. Jusque-là, bien que pâle et amaigri, ses traits gardaient toujours leur caractère noble et altier, et le désordre de sa chevelure et même celui de ses vêtements n'étaient rien à cet aspect aristocratique qui, dans le sens le meilleur du mot, caractérisait toute sa personne.

Mais aujourd'hui il n'en était plus ainsi, le travail des années ou celui d'une longue maladie

semblait s'être accompli depuis leur dernière rencontre.

Assis près de sa table dans une attitude de morne abattement, il leva à peine la tête à l'approche de son ami, qui, après lui avoir serré la main, demeura quelques instants trop ému de son côté pour rompre ce lugubre silence.

Georges attendit que les pas du gardien de la prison qui venait d'introduire le visiteur se fussent éloignés.

— Vous voilà, Adelardi ! dit-il enfin d'une voix altérée. Je m'étonnais de ne pas vous voir depuis que... depuis que tout est décidé.

— Je n'ai pu obtenir plus tôt la permission d'entrer ; en revanche, on me l'a accordée pour tous les jours jusqu'à...

Il s'arrêta.

— Jusqu'à celui où je quitterai les délices de ce lieu pour celles qui m'attendent en le quittant ! dit Georges avec un rire amer. Adelardi ! poursuivit-il en changeant de ton et en se levant tout d'un coup, se peut-il qu'un ami tel que vous soit venu me trouver aujourd'hui les mains vides ? se peut-il que vous n'ayez point deviné ce qu'il me fallait et que vous soyez là sans m'avoir apporté un moyen d'échapper à mon sort et me donner moi-même

cette mort qu'on a la barbarie de me refuser?...

Il arpenta deux ou trois fois la chambre avec une sorte d'égarement.

— Répondez-moi donc, Adelardi, s'écria-t-il d'un ton violent. Pourquoi ne m'avez-vous pas rendu ce service suprême ? Dans la situation où je me trouve, vous l'auriez attendu de moi, et je vous déclare que vous ne l'auriez point attendu en vain.

Le marquis n'ignorait point les principes au nom desquels il pouvait répliquer, mais il avait dès longtemps perdu l'habitude d'y faire appel. Il se borna donc à dire :

— Vous savez bien, Georges, que ce que vous me demandez est impossible.

— Ah ! oui ! je l'oubliais !... c'est juste. On prend des précautions pour empêcher les victimes de se frayer hors de ces murs un autre chemin que celui qui leur est préparé par leurs bourreaux ; mais l'on ne pense pas, continua-t-il avec agitation, à toutes les ressources du désespoir, et lorsqu'un homme veut mourir, il faudrait être plus habile qu'ils ne le sont pour l'en empêcher et pour l'obliger à accepter l'odieuse vie qu'ils prétendent lui imposer.

Adelardi le laissa exhaler pendant quelque temps

encore, sans l'interrompre, les lugubres paroles qui se pressaient dans son esprit et sur ses lèvres. Enfin il lui dit avec une soudaine fermeté :

— Georges, jusqu'à ce jour je vous ai vu calme et énergique ; mais en ce moment vous me faites entendre des paroles indignes de votre courage.

Une légère rougeur colora le front du prisonnier, et il vint se rasseoir à la place qu'il avait quittée.

— Vous avez raison, mon ami, j'en conviens ; je ne suis plus ce que j'étais... Je dois en effet vous surprendre, je ne me reconnais plus moi-même.

Il resta pensif quelques instants, puis il reprit :

— C'est étrange ! car enfin, Adelardi, si je dis que jusqu'à ce jour la crainte m'a été inconnue, que le danger et la mort ne m'ont jamais fait reculer ; si je dis que j'avais du courage, ce n'est point m'attribuer un mérite extraordinaire, puisque tout homme à peu près le possède. Oui, si quelque vertu m'est tombée en partage, c'est bien celle-là, à ce qu'il me semble. Pourquoi donc suis-je faible aujourd'hui?... Courage ! répéta-t-il après un silence. Est-ce vrai ? est-ce bien cela ? Avais-je du courage ? ou bien étais-je seulement brave ? Il me

semble que c'est une autre chose. D'où vient la différence?

— Je ne sais, dit le marquis d'un air rêveur, mais il y en a une, cela est certain.

Ni l'un ni l'autre ne possédaient la véritable clef de l'énigme, ni l'un ni l'autre ne songeaient en ce moment à la chercher. Mais Adelardi, charmé de voir se détendre un peu l'état violent dans lequel il avait trouvé son ami, continua l'entretien sur le terrain où Georges l'avait amené; il y voyait d'ailleurs un moyen d'effleurer de loin le sujet qu'il ne voulait pas encore aborder directement.

— Oui, reprit-il, bravoure et courage, ce n'est pas la même chose, et ce qui le prouve, c'est que les femmes les plus timides savent, dans l'occasion, être courageuses autant et souvent plus que nous.

— Oui, cela est vrai, j'en conviens.

— Et, tenez, continua Adelardi en le regardant avec attention, ce courage, plus d'un de vos compagnons d'infortune en fait aujourd'hui l'épreuve d'une manière signalée.

— Comment cela?

— Ne savez-vous pas que leurs femmes, sans hésitation et sans peur, ont demandé et obtenu la faveur de partager leur sort? Quelques-unes les



accompagnent pendant leur triste route, d'autres les suivront.

— Et leurs maris acceptent ce sacrifice?

— Ceux qui inspirent ces grands dévouements savent en général les comprendre et les accepter. Oui, l'un d'eux, même, hier, parlant à un ami admis près de lui comme je le suis près de vous, lui disait : « J'accepte tout maintenant, et je subirai ma peine sans me plaindre : je ne serai pas séparé d'elle ! La seule douleur intolérable de la vie me sera épargnée, je ne murmure plus et je rends grâce à l'empereur ! » Il faut ajouter qu'il vient d'épouser cette femme et qu'il l'adore.

— La seule douleur, répéta lentement Georges, la seule !... Franchement, voilà ce qu'il m'est impossible de comprendre ! Aimer une femme au point de sentir que sa présence adoucit un sort tel que le nôtre, et que ne plus la voir est un malheur qui surpasse celui qui nous attend ! non, je ne comprends pas cela, je l'avoue.

— Et cependant, dit Adelardi avec quelque vacité...

Mais il s'arrêta et n'acheva pas sa pensée : on peut éprouver ou admirer la tendresse héroïque, on ne la suggère pas.

— Et cependant, poursuivit Georges en sou-

riant, que de fois vous m'avez vu amoureux, n'est-ce pas?... voilà ce que vous alliez dire. Oui, j'en conviens, quoique peut-être je ne l'aie été sincèrement qu'une fois, une seule fois, et encore ! Que voulez-vous que je vous dise, Adelardi ? L'amour, même celui-là, était une fête dans ma vie... c'était un éclat de plus, une jouissance de plus, un charme de plus. Cette beauté ! cette naïve et rare intelligence ! cette vertu même qui ajoutait un attrait inconnu à la tendresse passionnée que trahissaient parfois, en dépit d'elle-même, ses beaux yeux purs et sincères ! oh ! oui, cette fois-là, j'étais amoureux, et j'eusse facilement commis une folie que je suis heureux aujourd'hui d'avoir évitée ! Pauvre Fleurance ! si je l'eusse épousée, quel sort je lui réservais... et à moi !

— A elle ! oui, je le conçois ; le sort que lui promettait votre tendresse, à l'heure où vous la lui témoigniez sans scrupule était fort différent ; mais si elle, elle, charmante, dévouée, courageuse... si elle était là près de vous, n'imaginez-vous pas qu'elle pût maintenant adoucir le vôtre ?

— Le mien?... Mon sort ? mon affreux sort actuel ?

Georges fit cette question avec son rire amer,

et reprenant le même ton qu'au début de leur entretien :

— Non, non, je ne suis pas de ces hommes auxquels l'amour suffit à lui tout seul, et dépouillé de tout ce qui en fait au dehors la parure et le prix. En un mot, pensez de moi ce que vous voudrez, Adelardi, mais je ne ressemble en rien à ce compagnon d'infortune que vous venez de me citer. Aucune tendresse humaine ne me ferait supporter la vie que je mène ici; jugez de ce que ce sera ailleurs!

Il se leva et se remit à marcher avec agitation, tandis qu'Adelardi se taisait, en proie à un mélange de pensées troublées et pénibles. Bientôt Georges reprit avec une sorte d'emportement :

— Tenez, Adelardi; ne me parlez que d'une seule chose, ne me donnez qu'une seule espérance : la mort!... La mort! je ne veux qu'elle!

Et portant la main avec un geste désespéré à la cravate noire attachée négligemment autour de son cou :

— En dernier ressort, ce sera ma ressource, dit-il d'une voix rauque, si d'ici à huit jours je ne parviens pas à trouver, pour échapper de leurs mains, un moyen plus digne d'un gentilhomme.

Son ami gardait un triste et morne silence. Que

dire? que répondre en effet à l'heure où tout manque sur la terre, lorsque le ciel est fermé? Adelardi eut en ce moment la pleine conscience, le vif ressouvenir de ce qui lui manquait. Il appartenait à un pays où les premières impressions sont toujours chrétiennes, et il est rare que la plus longue durée d'indifférence et d'oubli les efface complètement de l'âme où dès l'enfance elles ont été profondément empreintes.

— Mon cher ami, dit-il avec une gravité mélancolique qui ne lui était point habituelle, pour vous être bon à quelque chose en ce moment, il faudrait, je le sens, être autre que je ne suis. Oui, Georges, contre la sombre tentation qui vous domine, contre le désespoir que soulève en vous la perspective du sort affreux qui vous menace, il n'y a qu'un seul moyen, un seul, un unique remède, et je me sens indigne de vous le suggérer.

Sa voix se troubla et il continua avec émotion :

— Georges! il faudrait croire, et il faudrait prier!

Georges fut un instant surpris et ému, et après un assez long silence, que ni l'un ni l'autre ne cherchait à rompre, il dit d'une voix plus douce :

— Eh bien, Adelardi, qu'il me soit du moins permis, en priant, d'implorer une grâce qui n'a

pas été refusée à un homme plus coupable encore que je ne le suis : Fabiano se meurt.

— Oui, je savais que sa blessure ne pouvait guérir.

— Il n'en serait pas mort cependant si vite peut-être, sans le typhus qui l'a violemment attaqué avant-hier. J'espérais quelque chose pour moi-même de cette contagion, lorsque, par crainte sans doute de voir diminuer ainsi notre lugubre chaîne, on l'a enlevé d'ici cette nuit et on l'a envoyé mourir à l'hôpital, je ne sais où.

En ce moment la clef se fit entendre, l'heure était écoulée, il fallut se séparer : ce fut avec un effort à peine adouci par la pensée que ce n'était pas encore un adieu et que ces tristes rencontres se répèteraient plus d'une fois avant la dernière.

Au moment où le marquis allait quitter la prison, le gardien qui lui en ouvrait la dernière porte lui dit à voix basse :

— Je ne crois rien faire de contraire à mon devoir en vous chargeant de cette lettre, monsieur. Le prisonnier mourant qu'on a emporté cette nuit me l'a donnée un jour en me priant de la faire parvenir à son adresse, après son départ pour là-bas. Le voilà parti maintenant pour ailleurs, et je voudrais accomplir la volonté de ce pauvre diable.

— Donnez, dit Adelardi en la prenant, je me charge de l'envoyer.

Lorsqu'il fut dehors, il regarda la lettre qu'on venait de lui confier, et sa surprise fut grande en découvrant qu'elle était adressée à *mademoiselle Gabrielle d'Yves, chez M. le professeur Dornthal, à Heidelberg.*

## LVI

En quittant la forteresse, le marquis remonta dans son traîneau, mais il ne donna pas d'ordre à son cocher, étant encore incertain sur le lieu où il voulait se faire conduire. Fleurange, à l'heure qu'il était, devait être revenue du palais. Irait-il tout droit la trouver, ainsi qu'ils en étaient convenus la veille, pour apprendre d'elle l'issue de son audience et en même temps pour lui remettre cette lettre dont il était le dépositaire? C'était ce qu'il y avait de plus simple, et lorsqu'il se demanda pourquoi il hésitait, il lui sembla que c'était parce qu'il remportait de son entrevue avec

Georges une sorte de mécontentement ou du moins d'inquiétude, dont il craignait de laisser apercevoir la trace. Dans la singulière mission qu'il avait à remplir, il commençait à sentir que la tendresse et le courage ne pesaient pas d'un poids égal des deux côtés, et il se serait bientôt demandé avec inquiétude s'il était bien certain que la reconnaissance fût plus tard à la hauteur du dévouement, s'il n'eût été rassuré à cet égard par plusieurs réflexions.

Il n'était pas, en effet, très-surprenant peut-être, que Georges fût bon marché d'un bonheur qu'il devait regarder comme impossible. Mais si celle qu'il était si loin d'attendre apparaissait tout d'un coup dans sa prison, se plaindrait-il alors que la mariée fût trop belle? Le marquis ne le pensait point. Mieux que personne, il savait quel charme Fleurange avait exercé naguère; aucune femme, jamais, n'avait eu sur le cœur mobile de Georges un tel empire, et il était certain qu'il lui suffirait de la revoir un seul instant pour en subir de nouveau l'attrait puissant. A cet égard, sa parfaite connaissance du caractère de son ami l'en empêchait d'avoir un doute; il en vint donc à cette conclusion que, bien qu'il se fût senti tout à l'heure blessé de la froideur de son langage lorsqu'il lui parlait de

Fleurange, dès qu'elle paraîtrait, cette froideur s'évanouirait comme de la neige au soleil, et qu'il ne pouvait craindre qu'elle s'en aperçût et n'en souffrit jamais. C'était là, pour lui, le point le plus important.

L'intérêt que lui inspirait Fleurange était un des sentiments les plus purs et les meilleurs qu'il eût jamais éprouvés de sa vie. Sans s'en douter, et sans le vouloir, elle exerçait sur lui une bienfaisante influence. Mille impressions lointaines, effacées et presque étouffées par le monde, se réveillaient dans l'atmosphère pure qui environnait cette jeune fille, et il les accueillait avec un sentiment dont il était lui-même surpris. Aussi, depuis qu'il l'avait revue, prenait-il au sérieux, dans l'intérêt de son bonheur plus que de celui de Georges, le rôle quasi paternel que la princesse Catherine lui avait confié vis-à-vis de tous les deux.

Les considérations que nous avons énumérées l'ayant toutefois complètement rassuré sur les dispositions, sinon présentes, au moins prochaines, de Georges, il reprit son premier projet et se fit conduire à la maison du grand quai. Il avait déjà mis pied à terre, et demandé à être introduit auprès de mademoiselle d'Yves, lorsqu'il aperçut Clément qui traversait le vestibule. L'idée lui vint



alors qu'il ferait mieux de s'adresser d'abord à lui.

Clément était sombre et préoccupé. Il venait de voir sa cousine revenir du palais dans tout l'éclat que sa parure et la joie du succès ajoutaient à sa beauté. Mais le marquis n'eut pas le temps de remarquer en ce moment la physionomie du jeune homme, ni l'effort avec lequel il répondit aux premières questions qu'il lui adressait dès qu'ils furent seuls dans un salon du rez-de-chaussée, où il entra avec lui.

— J'ai à vous parler d'un incident imprévu, Dornthal. Mais d'abord votre cousine est-elle revenue du palais ?

— Oui.

— Savez-vous si elle a été satisfaite de son audience ?

— Oui, l'impératrice a promis pour demain une réponse telle que Gabrielle la désire.

— Je n'en doutais pas, l'impératrice est toujours de bonne volonté pour accorder une grâce, et lors même qu'il en serait autrement, il était impossible que la vue de celle qui présentait cette requête n'en assurât pas le succès.

Clément ne répondit rien à cette remarque.

— Vous disiez, monsieur le marquis, qu'un incident imprévu...

— Oui, m'y voici. Je vous dirai d'abord ce que vous ignorez peut-être : c'est que ce misérable Fabiano Dini, qui a si cruellement compromis Georges et qui était détenu avec lui...

Clément surpris, l'interrompt d'une voix émue :

— Ce malheureux est tout à fait expirant, monsieur le marquis. On l'a enlevé cette nuit de la forteresse, et...

— Parbleu, je le sais, puisque c'est précisément cela que j'allais vous dire. Mais, comment le savez-vous, vous-même ?

— Je m'en suis informé.

— Vous le connaissiez donc, ce Fabiano ?

— Oui, un peu, et je tenais à savoir ce qu'il était devenu.

— Et le savez-vous maintenant ?

— Oui, je sais dans quel hôpital il se trouve, et je sais aussi que, grâce à la contagion, qui est de nature à éloigner de lui tout le monde et lui rend la fuite impossible, il n'est plus gardé que par des infirmiers. J'espère parvenir à le voir aujourd'hui.

— Vous le connaissiez ? répéta le marquis après un moment de réflexion : alors cela rend fort simple ce qui me semblait inexplicable. Votre cou-

sine Gabrielle, en ce cas, le connaît peut-être aussi ?

— Oui, elle le connaît... comme moi.

— Alors tout s'explique, et puisqu'il en est ainsi, tenez, Dornthal, dit le marquis en lui mettant entre les mains la lettre dont il était porteur, chargez-vous de lui remettre ceci.

A la vue de l'écriture de son cousin, Clément ne put dissimuler son émotion, et voyant en ce moment l'œil pénétrant et interrogateur du marquis fixé sur lui, il lui sembla inutile de chercher à lui cacher la vérité. Sans hésiter alors, et en très-peu de mots, il lui raconta toutes les circonstances de la vie de celui qui expiait en ce moment ses fautes par les dernières souffrances d'une mort misérable.

— Je ne crains pas, monsieur le marquis, de vous confier ici le secret de cette triste existence. Vous le garderez, j'en suis sûr, et vous n'oublierez jamais, n'est-ce pas ? — ajouta-t-il d'une voix émue, — que c'est *Fabiano Dini* et non point Félix Dornthal qui échappe ainsi par la mort à une peine infamante.

Le marquis lui serra la main.

— Comptez sur mon silence, Dornthal.

Au bout d'un moment, il continua :

— Cet infortuné a montré un grand courage pendant son procès, un mépris complet du danger pour lui-même ; il ne m'a semblé préoccupé que du désir de sauver celui dont il a causé la perte. Que Dieu lui fasse grâce !

— Oui, en vérité, que Dieu lui fasse grâce ! répéta gravement le jeune homme.

Adelardi lui tendit de nouveau la main, et allait quitter la chambre, lorsque Clément l'arrêta :

— Monsieur le marquis, me permettez-vous maintenant de vous faire une question ?..

— Assurément.

— Eh bien, puis-je vous demander si le comte Georges est informé de l'arrivée de Gabrielle ?

— Non pas encore.

— Mais il l'est sans doute de sa résolution ?

— Non, mon ami, il l'ignore aussi jusqu'à présent. Je ne doutais pas, sans doute, du succès de la démarche tentée aujourd'hui par Gabrielle près de l'impératrice ; mais, néanmoins, pour causer une telle surprise à Georges, je voulais être absolument certain qu'il n'y avait pas pour lui de mécomptes à craindre.

— Oh ! oui, je vous comprends. Perdre une pareille espérance après l'avoir conçue, c'eût été,

en effet, plus affreux que la mort ! dit Clément avec une vivacité qui frappa son interlocuteur. Mais Clément continua bientôt d'un ton plus calme :

— Encore une question, monsieur le marquis, une question absurde, j'en conviens, mais que je ne puis m'empêcher de vous adresser en ce moment. Vous le savez, ma position auprès de Gabrielle est celle d'un frère. Pouvez-vous m'assurer que celui qu'elle aime, celui à qui elle va ainsi s'immoler tout entière, pouvez-vous, sur l'honneur, m'assurer qu'il est digne d'elle ? qu'il l'aime ? qu'il l'aime autant qu'un homme a jamais aimé une femme ? Je ne saurais en douter assurément, mais enfin, pour tant de souffrances il me faut son bonheur... Il me le faut ! répéta-t-il presque avec emportement, et à la question que je viens de vous faire, je vous demande une réponse sincère.

Le marquis hésita un moment. La véhémence de Clément lui donnait à penser, et sous l'impression de sa récente entrevue avec Georges, il ne sut d'abord que répondre. Livrerait-il son ami ? Tromperait-il celui dont le noble et loyal regard était en ce moment attaché sur lui ? Il demeura quelques instants incertain, puis, enfin, il se décida à être

sincère et à répondre aussi franchement qu'il était interrogé.

— Vous me demandez la vérité, Dornthal. Eh bien, en ce moment, il m'est impossible de vous affirmer que l'amour de Georges soit ce que vous venez de dire. Selon mon sentiment, Gabrielle, à l'heure où nous parlons, n'est pour lui qu'un beau rêve du passé. Mais soyez bien tranquille, mon cher ami, dès que ce rêve deviendra une réalité, dès qu'elle sera là, devant lui, près de lui, à lui, oh ! alors, n'en doutez pas, le feu presque éteint se réveillera brûlant et vif comme naguère, et rien ne révélera à cette charmante créature qu'un nuage d'oubli ait jamais voilé son image. Que voulez-vous, Clément ? en fait de tendresse et de constance, les femmes nous dépassent de beaucoup, et elles n'en sont pas plus malheureuses pour cela. Adieu, mon cher ami, à demain.

Clément ne répondit qu'en acceptant la main que le marquis lui tendait encore une fois avant de sortir. Il l'avait écouté, pâle et frémissant, mais, dès qu'il fut seul, il s'écria en cherchant avec effort à étouffer un sanglot qui soulevait sa poitrine : Ah ! mon Dieu... mon Dieu !... Est-ce là aimer !

## LVII

Fleurange, au grand regret de mademoiselle Joséphine, s'était débarrassée de la parure qui avait semblé réaliser pour la vieille fille tout le rêve de la première nuit. Elle venait de reparaitre, vêtue de la simple robe montante de drap foncé qui était son costume ordinaire, lorsque Clément, qui lui avait dit qu'il ne reviendrait que tard dans la soirée, rentra tout à coup dans le salon où il l'avait quittée une demi-heure auparavant.

Son dessein avait été de consacrer le reste du jour au triste devoir qu'il s'était imposé vis-à-vis de son cousin, et il avait trouvé inutile d'en parler à Gabrielle, lui ayant tenu caché jusque-là ce qu'il avait découvert relativement à Félix ; mais la lettre qui venait de lui être remise changeait la situation et il lui semblait maintenant indispensable qu'elle en prit connaissance sur-le-champ.

Il lui expliqua donc, sans long préambule, la situation actuelle de leur malheureux cousin. Il

lui apprit la démarche qu'il allait tenter pour le voir ; enfin, il lui raconta ce que venait de lui apprendre le marquis Adelardi, et il lui remit la lettre dont il était porteur.

Ce ne fut pas sans une vive émotion que Fleurange en brisa le cachet et lut tout haut et rapidement ce qui suit :

« Ma cousine Gabrielle,

« Je suis condamné aux mines à perpétuité, mais comme, en même temps, je suis dangereusement blessé, je suppose que depuis bien longtemps je n'existerai plus lorsque cette lettre vous parviendra, si elle vous parvient jamais. Je regrette le mal que j'ai fait à tous, et notamment à mon dernier bienfaiteur, et je le regrette surtout à cause de vous, car vous en souffrirez peut-être. J'aurais dû y songer plus tôt, mais, un soir, à Florence, je vous vis inopinément passer en calèche. J'attendis à la porte de l'hôtel où vous étiez descendue, puis je cédaï à l'irrésistible tentation de vous faire penser à moi, en vous jetant quelques lignes dans un bouquet. Peu de jours après, mon patron, qui était à mille lieues de supposer que le modèle fût de ma connaissance, me fit voir imprudemment



sa belle Cordelia. Je le confesse, à dater de ce jour, une vive envie me saisit de l'arracher à cette contemplation qui m'irritait, et Lasko arriva à point nommé. Mais je ne croyais pas que cela irait si loin. Au surplus, Gabrielle, croyez-moi, **mon amour** que vous avez repoussé (et vous avez bien fait, j'en conviens) était peut-être encore plus digne de vous que le sien ; car, je le sens, si je vous avais rencontrée plus tôt, et si vous aviez pu m'aimer, il m'eût rendu meilleur, tandis que lui !... Mais il n'est plus temps de vous parler ni de lui ni de moi !... tout est fini. C'est à vous, à vous seule, ma cousine, que je veux encore adresser ces dernières paroles ; vous les répéterez pour moi à tous ceux à qui je les dois, et dites par vous, elles seront entendues : *Pardon et adieu.*

« F. D. »

Fleurange essuya ses yeux remplis de larmes. Cette lettre l'avait émue de plus d'une manière, et, Clément, on le devine, ne l'avait pas écoutée avec indifférence. Mais, en cet instant, une seule pensée dominait toutes les autres. Aussi, après un court moment de silence, il dit :

— Cette lettre a été écrite lorsqu'il croyait mourir de sa blessure. Depuis, la maladie a hâté sa fin

et peut-être, à l'heure où nous parlons, il n'existe plus. Ce soir, en tout cas, vous saurez si je l'ai trouvé mort ou vivant...

Fleurange l'arrêta :

— Clément, écoutez-moi auparavant. Si, comme cela n'est point impossible, Félix est encore vivant, je voudrais le revoir et vous suivre près de lui.

— Vous !... non, cela ne se peut, cette contagion est redoutable. Cet hôpital ! vous ne sauriez y venir. C'est un lieu destiné aux malfaiteurs ou aux derniers misérables. Je ne puis vous exposer à tous ces dangers, je ne le veux pas.

— Mais, dit Fleurange, si par hasard cette préférence, cette sorte de sympathie qu'il m'a toujours témoignée à sa manière me donnait aujourd'hui la puissance de consoler l'heure dernière de cette misérable vie ? Qui sait ? si ma voix faisait parvenir à son oreille une parole qui pût calmer le désespoir de son agonie ? Clément ! Clément ! oseriez-vous me dire que je ne devrais pas le tenter ? Oseriez-vous sincèrement m'en détourner, parce que, pour cela, il y a un danger à courir ?

— Gabrielle ! dit Clément avec une sorte d'irritation, vous êtes toujours la même ! Ne comprenez-vous pas que vous êtes impitoyable pour ceux qui vous aiment ?

— Voyons ! songez-y un instant, poursuivit-elle avec insistance, et répondez, Clément !

Un moment de silencieuse angoisse suivit ces mots. Puis, d'une voix troublée, Clément dit :

— Venez vite, ne perdez pas de temps. Il se peut, en effet, que vous ayez une influence que n'aurait aucune autre ; hâtez-vous, je vous attends.

Avant que ces paroles fussent achevées, Fleurange était hors de la chambre. En moins de temps qu'il n'en avait fallu pour les dire, elle était là, enveloppée de son manteau, la tête couverte de son bonnet de velours, le visage caché par un voile, prête à partir. Ils descendirent ensemble, sans se parler davantage. Le traîneau de Clément attendait à la porte. Elle s'y plaça, lui près d'elle, et ils partirent avec la rapidité presque effrayante qui appartient à ce genre d'équipage.

Il ne faisait plus jour, car il était au delà de quatre heures ; mais la clarté brillante de la nuit, augmentée par le blanc reflet de la neige, éclairait suffisamment leur route et permettait aux chevaux de franchir la distance aussi vite qu'en plein jour. Le lieu vers lequel ils se dirigeaient était situé sur la rive opposée de la Neva et beaucoup plus bas que la partie de celle qu'ils quittaient, où se trou-

vait la maison de la princesse Catherine. Ils traversèrent donc le fleuve en diagonale, suivant une route tracée par les branches de sapin qui, de loin en loin, en marquaient le sillon. Ils se trouvèrent ainsi transportés, en un clin d'œil, des splendeurs de la ville au milieu de ce qui semblait être un vaste et blanc désert. A mesure qu'ils descendaient le fleuve, les palais, les coupoles nombreuses et dorées des églises, les constructions immenses et régulières, dont l'ombre rendait l'effet encore plus imposant, disparaissaient dans le lointain; et lorsqu'ils s'arrêtèrent enfin à l'extrémité la plus éloignée d'un faubourg situé sur la rive droite du fleuve, ils ne se trouvèrent plus environnés que de mesures de bois, parmi lesquelles on apercevait çà et là quelques bâtiments un peu plus vastes, mais tous de la plus pauvre apparence, et dont aucun n'avait plus d'un étage.

Clément fit descendre sa cousine, tandis qu'il cherchait des yeux celui qui les attendait et qui devait leur servir de guide.

Un homme s'approcha.

— M. Clément Dornthal? dit-il à voix basse.

— C'est moi.

— Vous n'êtes pas seul?

— Que vous importe?

— Je n'ai pas d'ordre, et une femme... c'est défendu.

— Je suppose pourtant qu'il en entre plus d'une dans ce lieu ?

— Oh ! oui ; mais il faut une permission... ou bien...

— Tenez, lui dit Clément tout bas, la mienne suffit pour deux.

Le guide sembla trouver la réponse satisfaisante ; il empocha l'or que Clément venait de mettre dans sa main et ne répliqua plus.

Ils marchèrent rapidement, à sa suite, vers celui des bâtiments mentionnés tout à l'heure qui était le plus éclairé. En approchant, ils aperçurent que cette lueur procédait d'un grand feu allumé au dehors et autour duquel un assez bon nombre d'individus se chauffaient, les uns accroupis, les autres debout, quelques-uns endormis dans un rayon assez rapproché du feu pour que le sommeil n'y fût pas mortel, — tous éclairés d'une façon bizarre par la flamme, qui permettait d'apercevoir leurs visages barbus, la forme anguleuse de leurs bonnets fourrés, leurs castans de peau de mouton, et çà et là quelques vendeurs d'eau-de-vie qui leur procuraient, pour lutter contre le froid, un moyen plus efficace encore que le feu du brasier.

Clément et sa compagne passèrent rapidement devant ce groupe, non toutefois sans être assaillis par quelques paroles inquiétantes, et sans que Clément eût jeté à quelques pas d'eux, au moyen d'un vigoureux coup de poing, un curieux aviné qui voulait essayer de lever le voile de Fleurange; mais cette leçon avait suffi, et ils arrivèrent sans être autrement inquiétés, jusqu'à la porte du bâtiment décoré du nom d'hôpital, qui n'était qu'une longue et vaste galerie en bois.

Ils entrèrent. En passant ainsi subitement de la clarté du grand feu et de la vivacité d'un froid extrême, dans l'obscur et chaude enceinte de l'ambulance, leurs premières sensations furent qu'ils se trouvaient à la fois dans les ténèbres et dans une température étouffante. Fleurange se hâta de relever son voile; elle ôta même son bonnet et détacha son manteau, car elle ne pouvait respirer et se sentait presque défaillir par l'effet de cette transition soudaine. Mais elle se remit presque à l'instant. Clément, effrayé d'abord, vit bientôt qu'elle était en état de poursuivre leur lugubre exploration. En effet, une fois que leurs yeux furent accoutumés à la lumière incertaine qui les environnait, il leur devint possible d'apercevoir la longue rangée de grabats sur lesquels gi-

saient, dans toutes les affreuses variétés de la souffrance, près de deux cents créatures humaines, dont les gémissements confondus s'élevaient de tous côtés, comme un seul cri douloureux et sinistre fait pour glacer d'effroi et de pitié le cœur le plus ferme et le plus aguerri.

Celui de Fleurange battait bien fort, tandis qu'ils avançaient lentement à travers l'espace obstrué. Clément se demandait avec remords comment il avait pu consentir à l'amener en un tel lieu, lorsque, tout d'un coup, près d'eux, une plainte suivie de quelques mots qui semblaient prononcés en délire arrêtaient toute autre pensée et les retinrent immobiles à la place où ils étaient. Ils écoutèrent encore... Lequel de ces infortunés venait de proférer ces paroles? Ils regardèrent autour d'eux autant que l'imparfaite lumière le leur permettait : mais, parmi tous ces malades si rapprochés les uns des autres, ils n'en apercevaient pas un dont les traits eussent le moindre rapport avec ceux du malheureux dont ils croyaient avoir reconnu la voix.

— De grâce ! murmura la jeune fille d'une voix suppliante, en s'adressant à un infirmier, à qui elle venait d'entendre dire quelques mots en allemand et qui passait rudement près d'elle une petite lan-

terne à la main,— un seul instant prêtez-moi cette lumière.

L'infirmier s'arrêta en entendant parler sa langue et il regarda la jeune fille avec surprise ; puis, comme si l'aspect de celle qui lui faisait cette prière l'eût attendri, il lui livra la lanterne en disant :

— Je vous la laisse le temps qu'il me faut pour aller au bout de la salle. Je la reprendrai en revenant.

Clément la prit de ses mains, et la lumière éclaira un instant vivement le visage et le front découvert de Fleurange. Au même moment un cri, un mouvement presque convulsif, et le nom de Gabrielle prononcé par la voix qu'ils avaient entendue, leur révéla sur lequel de ces misérables lits il fallait chercher celui qu'ils avaient retrouvé.

Ils s'approchèrent tous deux le cœur ému : à l'aide de la lumière, ils contemplèrent alors les traits du mourant. Était-ce bien lui?... était-ce là Félix? Sa voix et ses paroles ne permettaient pas d'en douter, et cependant rien, dans ce visage défiguré par l'agonie et lacéré par une horrible blessure, ne rappelait celui qu'ils avaient vu pour la dernière fois dans toute la force de la santé et dans tout l'orgueil de la jeunesse.



Après le cri qu'il avait poussé, il était retombé comme sans vie, et Clément s'inclina en tremblant pour écouter s'il respirait encore.

Le battement de son cœur, faible et irrégulier, n'était point arrêté.

— Félix, dit-il, m'entends-tu?... me reconnais-tu?

Félix ouvrit les yeux,

— Quel rêve étrange! murmura-t-il. On dirait qu'ils sont tous là. Tout à l'heure cette vision!... et maintenant cette voix! O mon Dieu! je voudrais ne plus me réveiller.

Fleurange avait pris la main du mourant et s'était penchée vers lui pour écouter ses paroles. La lumière éclairait ainsi distinctement ses traits. Cette fois les yeux du mourant s'attachèrent avec une fixité effrayante sur ceux de la jeune fille.

— C'est impossible!... dit-il. Mais quelle est donc l'illusion qui me fait voir et entendre ce qui ne peut être?

— Félix, dit Fleurange avec un accent d'une douceur pénétrante, ce n'est point une illusion : nous sommes là. Dieu nous a amenés jusqu'à vous pour que vous ne mouriez pas ici seul, sans ami, sans prière, sans demander et sans obtenir le pardon et la paix.

Un rayon de grande lucidité traversa en ce moment les yeux, jusque-là fixes ou égarés, du blessé; il sembla avoir compris, mais il ne répondit pas.

Clément et Fleurange craignaient de rompre ce silence solennel. Bientôt le regard de Félix passa de l'un à l'autre, et, prenant la main de la jeune fille et celle de son cousin, il les pressa ensemble sur son cœur en disant :

— Oh ! mon Dieu ! quel miracle !

Puis il ajouta d'une voix faible :

— Quel bonheur que ce soit lui, et non pas l'autre !

Tous les deux comprirent sa méprise, mais tous les deux n'en furent pas également troublés; car tandis que la jeune fille, rougissant légèrement, retirait sa main avec un léger sourire, le front de Clément se couvrait d'une pâleur presque égale à celle du mourant. Toutefois une plus grave pensée les absorbait tous deux en ce moment. Après un court intervalle de silence, Fleurange adressa de nouveau quelques mots à Félix; mais il ne lui répondit plus, et bientôt sa tête défaillante, qu'elle cherchait à soulever, tomba sur son épaule. Il demeura quelques instants évanoui; lorsqu'il rouvrit les yeux et qu'il la vit près de lui :

— Oh ! Dieu soit loué ! dit-il. Cette vision est encore présente !

— Oui, je suis là, Félix, dit Fleurange d'une voix fervente ; je suis là pour prier avec vous. Écoutez-moi bien, continua-t-elle en parlant doucement et très-distinctement ; dites avec moi que vous vous repentez de toutes les fautes de votre vie.

— De toutes les fautes de ma vie !... répéta le mourant.

— Et que, si la force vous était rendue, vous voudriez en faire l'aveu efficace et complet, l'aveu accompagné d'un parfait repentir ! M'entendez-vous ?

La main qu'elle tenait serra la sienne. Une larme glissa le long de la joue de Félix ; une voix qui n'était plus qu'un souffle prononça les mots :

— Oui, un parfait repentir...

Une nouvelle syncope sembla présager la fin.

— O mon Dieu ! dit Fleurange, en levant avec ferveur les yeux au ciel, si les paroles de l'absolution sainte pouvaient maintenant tomber sur sa tête !

En ce moment l'infirmier revint prendre brusquement la lanterne des mains de Clément :

— Pardon, dit-il, j'en ai besoin pour quelqu'un qui vient visiter un de mes malades.

En effet, à travers l'étroit espace qui séparait les deux rangées de lits, se faisait jour non sans peine un personnage imposant et majestueux, dont la longue barbe, les cheveux flottants, la large simarre de soie, et la croix d'or, indiquaient assez manifestement le caractère : c'était en effet un prêtre grec. Il ne venait point cependant dans ce triste lieu pour exercer son ministère, mais l'un des malheureux atteints de la contagion était l'objet de sa charité et il venait le visiter.

Il passait donc sans regarder autour de lui, et même en détournant les yeux le plus possible du lugubre spectacle qui l'environnait, lorsque la main de Clément se posa sur son bras et l'arrêta au moment où il passait devant le lit de Félix.

— Que me voulez-vous, jeune homme ? dit-il avec surprise.

— Je vous en conjure, dit Clément, approchez-vous de ce mourant ; il expire dans le véritable regret de ses fautes, dans la pleine volonté de les confesser s'il en avait la force : daignez lui donner l'absolution sacramentelle.

Malgré le lieu, l'heure, la solennité suprême du moment, la jeune catholique tressaillit en entendant ces mots ; ses grands yeux s'ouvrirent avec l'expression de la plus vive surprise, et adressè-

rent à Clément une silencieuse et inquiète interrogation. Il la comprit et tandis que l'infirmier traduisait ses paroles à celui qui les avait entendues sans les comprendre, il lui répondit :

— Nous sommes ici, Gabrielle, devant un prêtre revêtu de toute la puissance des ordres sacrés. En présence de la mort, nous pouvons nous en souvenir, et ne plus nous souvenir que de cela.

Il s'agenouilla. Fleurange en fit autant. Le mourant joignit les mains et, tandis que le mot *pard*on effleurait une dernière fois ses lèvres, le prêtre grec, d'un geste majestueux, leva la main droite, et prononça sur sa tête les paroles miséricordieuses et divines de l'absolution sainte!

## LVIII

Fleurange était rentrée depuis plusieurs heures; l'anxiété, l'horreur, la tristesse et l'attendrissement qui s'étaient succédé pour elle, pendant la scène émouvante que nous venons de décrire, faisaient place maintenant à un sentiment où domi-

nait surtout une intime et douce reconnaissance.

Ah ! nul ne saurait la comprendre sans l'expérience que peut seule donner la foi, cette joie mystérieuse qui pénètre dans une âme lorsque le salut d'une autre âme lui semble assuré, lorsque d'une manière tangible, pour ainsi dire, l'abîme de miséricorde qui nous environne toujours s'entr'ouvre et nous permet de sonder sa profondeur ; lorsqu'en retour d'une larme, nous croyons voir le ciel s'ouvrir ; lorsqu'en réponse au pardon demandé, il nous est donné de comprendre la signification ineffable de ces deux autres mots, doux comme la miséricorde, grands comme l'infini : *le pardon obtenu.*

Fleurange se sentait donc, sinon heureuse — les impressions de ce jour avaient été trop solennelles pour n'avoir pas laissé un voile de tristesse sur son âme — au moins calme et sereine ; la vue de ce lit de mort avait mis en fuite quelques-unes des visions auxquelles, si souvent maintenant, elle s'abandonnait sans scrupules, visions où la passion mêlait à la joie de son dévouement prochain les perspectives d'un avenir meilleur, où le bonheur avec Georges lui apparaissait consacré et agrandi par la souffrance qu'ils auraient d'abord partagée ensemble : thème chéri, mille fois ca-

ressé par son imagination, par son cœur, par son âme elle-même, qui croyait à la puissance du sacrifice et en faisait instinctivement la base de ses espérances. Tout, même cela, en ce moment se taisait. On eût dit qu'une harmonie plus grave, plus pure, plus religieuse, se faisait entendre, et que cette autre harmonie mêlée, où la terre et le ciel étaient presque confondus, s'évanouissait dans le lointain. Jusque-là l'idée de s'immoler avec et pour un autre lui avait semblé grande; mais dans cette heure silencieuse qui succédait à un jour si agité, l'idée de quelque chose de plus grand naissait en elle, comme malgré elle : c'était celle du sacrifice offert à l'insu même de ceux pour qui on s'immole!

Le sacrifice idéal, en effet, le sacrifice modèle, n'a-t-il point été de cette nature? N'a-t-il point été accompli pour ceux qui l'ignoraient? Et cette ignorance même n'a-t-elle pas été transformée en excuse par l'éternelle bonté, pour désarmer l'éternelle justice?

Ces idées confuses, Fleurange ne cherchait point à les formuler ainsi, mais elle les laissait flotter autour de son âme sans leur en ouvrir ou leur en fermer l'entrée. Elle était dans l'une de ces dispositions où, à l'insu de soi-même, parfois, il se

forme dans les profondeurs de l'être une disposition latente d'où peuvent jaillir tout d'un coup des efforts et des sacrifices qui semblaient encore impossibles à l'heure qui précède celle où l'on doit les accomplir.

Fleurange était seule au coin d'une grande cheminée de marbre blanc où était allumé un bon feu. Cette cheminée lui avait fait préférer, à tous les autres salons chauffés invisiblement, celui-ci, le plus petit de la maison, et où elle se tenait habituellement.

Clément, après l'avoir ramenée, était retourné au triste lieu qu'ils avaient visité ensemble, afin d'obtenir pour la dépouille de leur infortuné cousin une sépulture, non point honorée, mais du moins séparée.

Mademoiselle Joséphine, à son heure accoutumée, avait regagné la belle chambre qu'elle occupait maintenant avec moins de surprise que le premier jour, et était déjà, depuis une heure, dans le grand lit où elle avait appris à goûter le même repos que sous les rideaux d'indienne qui, d'ordinaire, abritaient son sommeil.

Il était près de onze heures, et Fleurange allait à son tour se résoudre à quitter la place où elle était, lorsque le bruit d'une voiture se fit enten-



dre. La cloche retentit et quelques minutes après on lui mit entre les mains une carte de visite. Elle lut :

« La comtesse Vera de Liningen. »

Et, plus bas, ces mots au crayon :

« *Mademoiselle Fleurange d'Yves veut-elle bien me recevoir un instant ?* »

— Vera!... la comtesse Vera!...

Fleurange répéta deux fois ce nom. Depuis Florence, c'était la première fois qu'il lui revenait à la mémoire : elle se souvint de l'avoir entendu, une fois dans sa vie, pendant l'entretien de la princesse Catherine avec le marquis, la première fois qu'elle avait vu celui-ci ; depuis lors, Vera n'avait plus jamais été nommée devant elle. L'avant-veille, Adelardi avait instinctivement évité ce nom en lui parlant, comme en parlant à Vera il avait évité celui de Gabrielle ; et ce jour-là, au palais, personne ne l'avait prononcé.

La surprise de Fleurange fut donc inexprimable ; elle demeurait les yeux fixés sur la carte, lorsque le valet de chambre qui en avait été le porteur se permit de lui rappeler que la comtesse Vera était en bas dans sa voiture et attendait une réponse.

— Faites-la monter assurément, dit-elle alors avec précipitation.

Puis elle attendit, avec un mélange de curiosité et d'embarras, celle qui allait venir. Sans trop savoir pourquoi, son cœur battait à lui faire perdre haleine; mais, lorsque la porte s'ouvrit et qu'elle vit paraître la belle demoiselle d'honneur, elle éprouva un premier moment de grand soulagement.

— Eh! quoi, c'est vous, mademoiselle, s'écria-t-elle avec joie. Pardonnez-moi de ne l'avoir pas deviné tout de suite; mais j'ignorais ce matin le nom de celle qui m'avait si bien accueillie.

L'idée qui maintenant traversait l'esprit de Fleurange, c'était que, plus tôt encore qu'elle ne l'espérait, l'impératrice lui envoyait, par sa demoiselle d'honneur, la réponse favorable qu'elle lui avait promise; mais la pâleur et le silence de celle qui venait d'entrer la frappèrent, et les paroles qu'elle allait ajouter expirèrent sur ses lèvres.

— Vous ignoriez ce matin mon nom, dit enfin Vera; mais ne l'aviez-vous jamais entendu prononcer avant ce jour?

Fleurange rougit.

— Jamais serait inexact, répondit-elle...

Et elle s'arrêta.

— N'importe, poursuivit Vera, je ne tiens à savoir ni quand, ni comment vous l'avez entendu. Je

devine assez qu'on vous a fort peu parlé de moi ; mais permettez-moi, mademoiselle, de vous demander à mon tour si, vous-même, vous n'avez pas un autre nom que celui sous lequel j'ai eu l'honneur de vous présenter à Sa Majesté ?

— Je me nomme Fleurange, répondit la jeune fille simplement ; mais ce n'est pas le nom que je porte habituellement.

— Et cet autre nom?... demanda Vera d'une voix tremblante.

Fleurange fut étonnée de la manière dont cette question lui était adressée ; mais elle le fut bien davantage encore de l'effet que produisit sa réponse et du changement effrayant qui eut lieu dans la physionomie de celle qui lui parlait.

— Gabrielle ! répéta-t-elle ; je l'avais donc deviné!...

Un silence embarrassant suivit cette exclamation : Fleurange ne savait que dire et attendait l'explication d'une scène qui devenait de plus en plus étrange.

Toutefois, tandis que ce silence se prolongeait et qu'elle regardait Vera avec une surprise croissante, une soudaine appréhension la saisit et une lueur passagère et lointaine de la vérité traversa son esprit.

Rien n'était plus vague pour elle que le souvenir de ce nom murmuré devant elle une seule fois ; mais cette fois-là c'était dans un entretien dont Georges était l'objet, et elle se souvint qu'elle avait cru comprendre qu'il s'agissait d'une union désirée par la princesse pour son fils.

Était-ce à regret que Vera apportait maintenant à une autre la permission de le suivre ?

Telle fut la question que s'adressa Fleurange. Alors s'approchant de Vera, elle lui dit avec douceur :

— Si vous êtes chargée pour moi d'un message, comment puis-je assez vous remercier, mademoiselle, d'avoir pris la peine de me l'apporter vous-même !

Mais Vera retira vivement sa main, s'éloigna de quelques pas. Puis, comme si elle eût été en proie à une émotion qu'elle ne pouvait parvenir à vaincre, elle tomba sur un fauteuil placé près de la table ; et, pendant quelques instants, elle y demeura pâle, haletante, l'air sombre et farouche, essuyant de temps à autre d'un geste brusque des larmes qui, malgré tous ses efforts, s'échappaient de ses yeux.

Fleurange, immobile de surprise, la regardait avec un mélange d'intérêt et d'effroi ; mais bien-

tôt la décision franche de son caractère l'emportant sur sa timidité, elle alla droit au fait :

— Comtesse Vera, lui dit-elle, si je n'ai pas deviné le motif qui vous amène ici, dites-moi la vérité. Il se passe entre nous, en ce moment, quelque chose que je ne comprends pas. Soyez sincère, je le serai aussi. Ne demeurons pas ainsi l'une vis-à-vis de l'autre. Surtout ne me regardez pas comme si j'étais, non-seulement une étrangère, mais une ennemie.

A ce mot, Vera leva la tête.

— Ennemies, répéta-t-elle! Eh bien oui, en ce moment nous le sommes.

Que voulait-elle dire? Fleurange croisa les bras, et la regarda avec attention en cherchant à deviner l'énigme de ses paroles; l'énigme encore plus obscure de sa physionomie, qui exprimait tour à tour les sentiments les plus contraires; l'énigme de ses yeux qui, tantôt la regardaient avec haine, tantôt avec la douceur et presque l'humilité d'une supplication.

Enfin, Vera sembla se décider à poursuivre :

— Oui, vous avez raison, dit-elle, il faut mettre fin à l'attente où vous êtes, et vous expliquer mon étrange conduite; mais il me faut pour cela du courage, et pour venir ici comme me voici, pour

m'adresser à vous, comme je vais le faire, il faut encore..., il faut que, sans savoir pourquoi...

— Eh bien ! dit Fleurange avec un demi-sourire, achevez ! Que faut-il encore ?

— Il faut, répondit Vera d'une voix basse et émue, il faut qu'un secret instinct m'avertisse que vous êtes bonne et généreuse.

Cette fin, après ce début, n'éclaircissait point la situation et la rendait au contraire plus obscure.

— C'est assez de préambules, dit Fleurange avec un certain accent de fermeté. Parlez clairement maintenant, comtesse Vera ; dites-moi tout sans restriction : vous pouvez me croire, lorsque je vous conjure de ne rien craindre. Vos paroles dusent-elles me faire un mal que je ne puis en ce moment ni prévoir ni comprendre, parlez, je l'exige, n'hésitez plus.

— Eh bien, tenez ! dit Vera, en jetant tout d'un coup sur la table un papier qu'elle avait tenu caché jusque-là.

Fleurange le prit, le regarda, et rougit d'abord ; puis elle pâlit.

— Ma supplique ! dit-elle, vous me la rapportez ? Elle a donc été refusée.

— Non ! elle n'a pas été envoyée.

— Cela signifie que l'impératrice, après m'avoir

témoigné tant de bonté, a changé d'avis et a refusé de s'en charger ?

— Non. Elle m'a ordonné, au contraire, d'envoyer votre supplique et d'y joindre sa recommandation.

— Eh bien ?

— J'ai désobéi à ses ordres.

— J'attends l'explication, que vous allez me donner sans doute. Parlez maintenant sans vous interrompre, j'écoute.

— Eh bien, d'abord, répondez-moi. Saviez-vous que Georges de Walden était l'époux qui m'était promis et à qui mon père me destinait dès l'enfance ?

— Qui vous était promis?... dès l'enfance ? Non, je ne savais pas cela. N'importe, poursuivez.

— N'importe, en effet, ce n'est pas de cela dont il s'agit, quoique j'aie dû vous le rappeler. Il ne s'agit pas non plus de son malheur, ni de son effroyable sentence, ni de cette affreuse Sibérie où vous prétendez le suivre, et partager un sort dont vous ne sauriez ni adoucir, ni peut-être supporter la rigueur. Ce dont il s'agit, c'est de le préserver de cette destinée, c'est de le sauver, c'est de lui faire recouvrer la vie, l'honneur, la liberté, tout ce qu'il a perdu, en un mot. Ses biens, sa fortune,

son nom, son rang, tout peut lui être rendu ! C'est là ce que je viens vous dire, et vous demander de secondar.

— Tout peut lui être rendu ! répéta Fleurange d'une voix altérée. Par quel moyen ? par quelle puissance ?

— Celle de l'empereur invoquée et de sa clémence obtenue par mes prières ; mais à deux conditions, dont l'une est imposée à Georges et l'autre dépend de moi. A ces deux conditions, il s'en joint une troisième, et celle-là dépend de vous, de vous seule !

Les grands yeux de Fleurange se fixèrent sur Vera avec une expression d'étonnement profond, mêlé d'angoisse.

— Achevez, je vous en conjure ! dit-elle. Achevez, si vous ne rêvez pas, en me tenant ce langage, ou moi en l'écoutant, — si nous ne sommes pas folles l'une ou l'autre.

Vera joignit les mains, et s'écria vivement avec passion :

— Oh ! je vous en conjure ! ayez pitié de lui !

Elle s'arrêta suffoquée par l'émotion.

Fleurange la regarda encore, avec la même expression, et, sans parler, fit signe de continuer. Elle semblait concentrer son attention pour par-



venir à comprendre les paroles qui lui étaient adressées.

— Je vous écoute, dit-elle enfin, je vous écoute attentivement et tranquillement : parlez-moi de même.

Vera reprit d'une voix plus calme.

— Eh bien ! ce matin, au moment où je venais de lire votre suppliche et de comprendre, pour la première fois, quel était l'exilé que vous demandiez à suivre... dans ce moment-là, précisément, l'empereur est arrivé au palais et m'a fait appeler.

— L'empereur ! dit Fleurange avec surprise.

— Oui. Et savez-vous ce qu'il voulait me dire ? Vous ne le devinez point, et je le conçois, car vous ne savez pas avec quelle ardeur j'avais sollicité la grâce de Georges, avec quel zèle j'avais recueilli, dans ce but, toutes les circonstances les plus propres à désarmer son souverain. Eh bien ! ce que l'empereur voulait m'apprendre, c'est que cette grâce, il daignait me l'accorder.. à moi, Fleurange ! comprenez-vous ? mais à deux conditions.

— Sa grâce ! s'écria Fleurange. Continuez, j'écoute...

— La première, qu'il passerait quatre années dans ses terres de Livonie, sans en bouger...

Vera s'arrêta.

— J'entends, et ensuite ? dit Fleurange en levant les yeux.

— Ensuite, dit Vera lentement, mais non sans trouble, que la volonté de mon père et du sien s'accomplirait avant son départ.

Fleurange frissonna. Un froid glacial lui gagnait le cœur, et la tête lui tournait comme si elle avait le vertige. Elle demeura toutefois parfaitement immobile.

— Sa grâce est à ce prix ? dit-elle à voix basse.

— Oui. L'empereur prend intérêt à moi depuis mon enfance, il aimait mon père, et il lui a plu de rattacher cet acte de clémence à l'accomplissement de sa volonté.

Il y eut un long silence. Vera elle-même tremblait, en regardant les lèvres pâles et les joues décolorées de Fleurange, dont les yeux étaient fixés devant elle, dans l'espace.

— Et lui ?... dit-elle enfin, il acceptera sa grâce à ce prix... sans hésiter, n'est-ce pas ?

— Sans hésiter ? répéta Vera en rougissant d'une émotion nouvelle, voilà ce que je ne puis dire ; c'est ce doute qui m'humilie et m'épouvante, car l'empereur regarderait la moindre hésitation comme une ingratitude nouvelle, et peut-être annullerait sa grâce.

— Mais pourquoi hésiterait-il? dit Fleurange, d'une voix qu'on entendait à peine.

— Fleurange! dit Vera, avec l'accent passionné qu'elle avait eu deux ou trois fois pendant cet entretien, déchirons-nous mutuellement le cœur s'il le faut, mais allons maintenant jusqu'au bout. Vous a-t-il été permis de voir Georges, depuis que vous êtes ici?

— Non.

— Mais il vous attend, il sait que vous êtes arrivée, et quel dévouement vous a amenée près de lui?

— Non, il l'ignore encore, et ne doit l'apprendre que demain.

Un éclair de joie brilla dans les yeux noirs de Vera.

— Alors, il dépend de vous qu'il n'hésite pas, et qu'il soit sauvé!... Oui, Fleurange! qu'il ignore votre arrivée, qu'il ne vous revoie pas... Qu'il ne vous revoie jamais! continua-t-elle en la regardant avec un effroi jaloux qu'elle ne put dissimuler, et la vie redevient pour lui, belle, brillante, heureuse — ce qu'elle était, ce qu'elle devait être toujours — et le souvenir de ces derniers mois s'effacera comme un songe!...

« Comme un songe! » Fleurange répéta machi-

nalement ces deux mots, en passant la main sur son front.

— Je vous ai tout dit maintenant, dit Vera, je vous ai fait un mal que je comprends mieux qu'une autre. Mais, poursuivit-elle, avec un accent qui retentit jusqu'au fond de l'âme de celle qui l'écoutait, je voulais sauver Georges ! je voulais qu'il me fût rendu ! et j'ai cru — je ne sais pourquoi, car cela semblait insensé, et je suis désiante d'ordinaire, — oui, j'ai cru que j'obtiendrais de vous de m'aider contre vous-même !

Fleurange, les mains jointes et posées sur ses genoux, les yeux fixés devant elle, semblait depuis quelques instants ne plus rien entendre. Elle écoutait cependant, elle écoutait cette voix claire et distincte qui rendait dans son âme un son si juste, un son qu'elle avait toujours si bien su reconnaître, et auquel jamais elle n'avait désobéi.

Si Georges était libre, s'il recouvrait son nom, son rang, sa position passée, ne se retrouverait-elle pas elle-même dans celle qu'elle occupait naguère ? n'usurperait-elle pas, en ce cas, par trahison, le consentement obtenu de sa mère ? et cela, au détriment de celle qui était là devant elle, la femme choisie pour lui, depuis son enfance ? Ne serait-ce pas une autre trahison envers lui, que de s'offrir

maintenant à ses yeux comme un danger, comme un obstacle, qui pourrait peut-être, au moment où il recouvrerait la liberté, la lui faire perdre de nouveau, avec cette faveur d'un moment qui la lui avait rendue?

Elle posa sa main glacée sur la main de Vera, et elle leva vers elle son doux et ferme regard.

— C'est assez, lui dit-elle d'une voix calme, vous avez bien fait. Oui, j'ai compris, soyez tranquille.

Vera, étonnée de ce regard et de cet accent, la regardait avec surprise.

— Agissez sans crainte, poursuivit Fleurange du même accent. Agissez comme si j'étais bien loin, comme si je n'étais jamais venue.

Et, prenant la supplique, qui était restée sur la table, elle la déchira, et la jeta au feu ! Le papier flamba quelques instants, puis s'éteignit. Elle en regarda les cendres s'envoler.

Vera, par un mouvement irrésistible porta à ses lèvres la main qu'elle tenait encore dans les siennes, puis elle demeura muette et interdite. Elle était venue décidée à l'emporter sur sa rivale, à la convaincre, à lutter enfin contre elle par tous les moyens, si elle échouait dans cette première tentative; mais sa victoire prenait tout d'un coup un caractère qu'elle n'avait pas prévu.

A coup sûr, elle avait été facile, et pourtant Vera comprenait qu'elle avait été sanglante. Elle ressentait en ce moment plus de malaise que de joie, et son attitude n'exprimait pas plus le triomphe, que celle de Fleurange n'exprimait la défaite. Tandis que l'une demeurait la tête et les yeux baissés, l'autre s'était levée. Une rougeur passagère colorait son visage, l'effort du sacrifice animait ses traits, et leur donnait un éclat inaccoutumé.

— Je pense, dit-elle, que vous n'avez plus rien à me dire.

— Non,... car ce que je voudrais dire, je ne le puis, et ne l'ose.

Vera se leva, et fit quelques pas vers la porte, mais un souvenir lui revint. Elle se rapprocha de Fleurange.

— Pardonnez mon oubli, dit-elle, voici votre bracelet que vous avez perdu ce matin, et que j'étais chargée de vous rendre.

A la vue du talisman, Fleurange tressaillit, ses couleurs factices s'évanouirent ; elle redevint mortellement pâle, et tandis qu'elle le regardait en silence, quelques larmes, les seules qu'elle eût versées pendant cet entretien, coulèrent le long de ses joues. Mais ce ne fut qu'un instant. Avant que Vera pût deviner ce qu'elle voulait faire, Fleurange

avait attaché au bras de sa rivale le bracelet que celle-ci venait de lui rendre.

— Ce talisman était un présent de la princesse Catherine à la fiancée de son fils ; il devait, disait-elle, lui porter bonheur. Ce n'est plus à moi qu'il appartient, je vous le rends : il est à vous.

Fleurange lui tendit la main.

— Nous ne nous reverrons plus, continua-t-elle, ne gardons pas l'une de l'autre un amer souvenir.

Vera prit sa main, sans la regarder. Jamais elle ne s'était sentie à ce point touchée et humiliée, et sa reconnaissance elle-même était pour son orgueil une souffrance. La voix douce et grave de Fleurange était pourtant, en ce moment, irrésistible et parlait à son cœur en dépit d'elle-même. Elle hésitait entre ces deux sentiments, lorsque Fleurange reprit :

— Vous avez raison, ce n'est pas à moi, en ce moment, à vous attendre, car vous n'avez plus rien, je crois, à me pardonner, et moi je vous pardonne tout.

Et tandis que Vera demeurait encore immobile, la tête inclinée, Fleurange se pencha vers elle et l'embrassa.

## LIX

Le marquis Adelardi disait parfois qu'il avait vu survenir dans sa vie tant de choses extraordinaires et imprévues, qu'il lui arrivait bien rarement d'être surpris de quelque événement que ce pût être. Le jour qui commençait devait cependant lui causer cette sensation d'une façon très-vive et deux fois répétée dans l'espace de quelques heures.

Il s'était levé, selon sa coutume, assez tard et déjeunait au coin de son feu, lorsqu'un billet lui fut remis dont le premier effet fut d'amener la fin prématurée de ce repas à peine commencé. Après avoir lu il tomba dans de profondes réflexions; bientôt il se leva et arpenta la chambre avec agitation. Enfin il se rapprocha de la fenêtre et relut pour la seconde fois les lignes suivantes :

« Mon excellent ami,

« J'ai changé d'avis. Je vous prie instamment, lorsque vous verrez le comte Georges, de ne pas



prononcer mon nom devant lui, et surtout de prendre les plus grandes précautions pour qu'il ignore toujours le projet que j'avais fermé et le voyage que j'ai accompli. Cela sera facile, car ici personne ne me connaît, et demain, avant la fin du jour, j'aurai quitté Pétersbourg. Tout vous sera expliqué : mais, pour le moment, je vous écris ce qu'il est le plus nécessaire et le plus pressé que vous sachiez sans retard. »

Il avait beau lire et relire, telles étaient les paroles, signées *Fleurange*, qu'il tenait entre les mains.

Pour cette fois, le marquis était complètement dérouté. Rien, absolument rien ne lui venait à l'esprit qui pût motiver ce brusque changement, lorsque le succès de la requête présentée à l'impératrice la veille était assuré, et lorsqu'il avait un souvenir aussi vif que récent de sa conversation avec Fleurange, pendant laquelle, n'ayant plus rien à dissimuler, elle lui avait laissé voir naïvement toute la profondeur et la sincérité de ses sentiments pour Georges. Sa fermeté et son courage, il les connaissait de longue date, et l'idée de la voir reculer devant l'épreuve au dernier moment ne s'offrit pas même à sa pensée. Il y avait donc là

un impénétrable mystère et il attendait avec impatience l'heure où il pourrait aller en demander l'explication promise. Mais auparavant il fallait être fidèle à son rendez-vous avec Georges. Pauvre Georges ! il lui faisait maintenant une compassion nouvelle ; après s'être demandé la veille s'il était digne de la consolation qu'il allait lui apporter, il lui semblait maintenant qu'il ne saurait plus vivre sans elle, et qu'une nouvelle et plus effroyable sentence venait de frapper son ami ! Il allait donc s'acheminer vers la forteresse pour accomplir plus tristement que jamais près de lui le pénible devoir de son impuissante amitié, lorsqu'une autre lettre lui fut apportée.

Cette fois, la seule vue de cette seconde missive suffit pour le faire tressaillir, et il examina avec un étonnement extrême l'adresse et même l'enveloppe sur laquelle cette adresse était écrite, le cachet dont elle était scellée, le léger parfum qui s'en exhalait, tout était pour lui un sujet de surprise ; et, par exception, il n'était pas ici déraisonnable, comme il l'est souvent, de s'appesantir sur tous ces signes extérieurs avant d'en chercher l'explication en ouvrant la lettre. Le lecteur en jugera, lorsqu'il saura que le marquis Adelardi reconnaissait sur cette adresse l'écriture de son ami. Or, depuis que

Georges était prisonnier, il n'avait eu ni la permission ni le moyen d'écrire ; en second lieu, ce papier, ces armes empreintes sur le cachet, ce parfum, toutes ces choses appartenaient à une autre époque, et aucune de ces élégances du passé ne lui avait assurément été concédée en prison. Le seul aspect extérieur de cette lettre avait donc quelque chose d'inexplicable, et, lorsque enfin il l'ouvrit pour y chercher le mot de l'énigme, voici ce qu'il y trouva :

« Ami très-cher,

« Au seul aperçu de cette lettre, avez-vous déjà deviné son contenu ? Dans le cas contraire, apprenez que je suis libre, ou du moins que je le serai demain ! Mais en attendant, j'ai déjà quitté l'affreuse chambre où vous m'avez laissé hier, et me voici, grâce aux soins du gouverneur de la forteresse, établi dans son propre appartement et entouré déjà de tous les charmants accessoires de la vie civilisée, dont je me croyais séparé à jamais, — accessoires qui sont pour moi l'aube du beau jour qui va se lever. Oui ! Adelardi, libre ! par la grâce de l'empereur, auquel je jure, avec empressement, de ne plus jamais conspirer de ma vie ; libre ! à deux conditions : l'une, de m'en aller

vivre chez moi, en Livonie, pendant quatre ans ; l'autre ;... devinez-la ; elle n'est pas plus rigoureuse que la première : c'est d'en revenir à mes premières amours pour celle à qui je dois ma grâce : en un mot, de finir par mon commencement et de devenir l'époux de Vera de Liningen ! Qu'en dites vous ? N'est-ce pas là un dénouement qui pourrait figurer dans un roman ? Vous me l'aviez prédit un jour, vous en souvenez-vous ? *Vous renoncerez à la folie qui vous tente et vous tiendrez la parole qui vous engage.* J'étais loin de le croire alors, et, même maintenant, il est peut-être bon que cette jolie sirène soit à sept cents lieues de moi, car je ne sais ce que je ferais, si je me retrouvais sous la fascination de ce regard qui me faisait perdre la tête, tandis qu'en ce moment je suis tout au bonheur qui m'attend. Vera m'aime toujours ; elle est belle aussi, à sa manière, et surtout elle possède un charme qui efface pour moi tous les autres : elle a les beaux yeux *de la liberté* que je lui dois. Aussi ne suis-je point tenté de lui refuser cette main qu'elle veut bien accepter, ni même ce cœur un peu blasé, mais que remplit aujourd'hui une dose de reconnaissance assez forte pour ressembler beaucoup à l'amour qu'elle a le droit d'attendre.

« Au revoir, Adelardi ! Venez quand vous voudrez, je ne suis plus prisonnier, quoique je me sois engagé à ne sortir d'ici que pour me rendre à la chapelle de l'impératrice, où m'attendra celle qui doit ensuite partir avec moi pour l'exil mitigé auquel nous sommes condamnés. »

Il serait difficile de rendre l'état étrange dans lequel la lecture de cette lettre — suivant l'autre de si près — jeta celui auquel elles étaient toutes les deux adressées. Il lui eût été impossible de dire s'il était content ou triste, indigné ou attendri, soulagé ou accablé par tout ce qu'il venait d'apprendre à la fois ; et quoiqu'il fût encore imparfaitement éclairé sur quelques-unes des circonstances qu'il désirait connaître, il comprenait pourtant maintenant que, d'une façon ou d'une autre, Fleurange avait été informée avant lui de la grâce accordée à Georges et des conditions dont elle était accompagnée. Il résultait de là une explication fort simple de son billet, mais qui parut en même temps au marquis tellement généreuse, touchante et même sublime, que son intérêt tout entier se tourna avec une sorte de passion vers la charmante et noble fille, dont la lettre placée devant lui, à côté de celle de Georges, semblait faire ressortir par

le plus grand contraste imaginable, la froide et égoïste légèreté de celui ci. En tout cas, il n'avait plus en ce moment à s'occuper de lui, à qui tout semblait sourire, mais de celle qui, sans qu'il s'en doutât, s'immolait pour lui, aujourd'hui comme hier, avec un dévouement mille fois plus désintéressé et plus généreux encore qu'auparavant.

En ce moment sa porte s'ouvrit et il fit une exclamation de joie et de bienvenue en entendant annoncer Clément. C'était précisément à lui qu'il songeait et à qui il voulait parler sans retard. Dès qu'il le vit, il s'aperçut toutefois qu'il ne savait rien. Clément, en effet, rentré la veille au soir fort tard et sorti avant le jour, n'avait point revu Fleurange depuis qu'il l'avait quittée au retour de l'hôpital. Il revenait maintenant des funérailles obscures et lointaines de son infortuné cousin, pour demander au marquis d'user de son influence afin de lui obtenir la permission de placer sur cette triste tombe une simple croix de pierre.

Mais il ne put entamer le sujet qui l'amenait car le marquis était pressé d'aborder celui dont il était lui-même rempli, et avec une vivacité qui l'empêcha d'abord d'apercevoir l'effet qu'il produisait sur celui qui l'écoutait, il lui apprit que

la grâce de Georges était accordée, et à quelles conditions. Clément demeura immobile, et pendant quelques instant l'excès de sa surprise l'empêcha de répondre. Cette nouvelle changeait si brusquement pour lui l'aspect de toutes choses, que son esprit se refusait à la comprendre. Il regardait donc le marquis avec une expression tellement singulière, que celui-ci en fut frappé, et il entrevit clairement en ce moment qu'il avait touché avec imprudence une fibre plus profonde et plus vitale qu'il ne le supposait.

— Pardonnez-moi, Dornthal ; je vous ai saisi beaucoup plus que je ne le voulais et que je ne m'y attendais.

— Oui, dit Clément d'une voix altérée, j'en conviens. Mais sait-elle déjà ce que vous venez de m'apprendre ?

Pour toute réponse, le marquis lui mit dans la main le billet de Fleurange.

Il le lut, on le devine, avec une émotion plus vive encore que celle qu'il venait d'éprouver, mais il sut mieux la maîtriser.

— Pauvre Gabrielle ! c'est là évidemment un premier et généreux mouvement digne d'elle. Mais, dit-il avec un accent tout autre et où tremblait une indignation qu'il avait peine à réprimer — je ne

puis comprendre encore que ce... que le comte Georges consente sans hésiter à la condition *proposée* ; car, en définitive, jamais je ne croirai que cette condition puisse lui être rigoureusement *imposée* par l'empereur, encore moins qu'elle soit acceptée par celle qui en est l'objet, s'il sait faire valoir comme il le doit les sentiments qui, de son côté, je le suppose au moins, l'empêcheront d'y souscrire.

Le marquis hésita un instant, puis il lui dit :

— Tenez, Clément, l'heure presse, il vaut mieux que vous sachiez toute la vérité sans retard.

Et il lui donna la lettre de Georges.

En la lisant, le mépris et la colère éclatèrent si vivement sur le visage de Clément, que le marquis demeura étourdi de l'éclat dont flamboya un instant son regard indigné. Il froissa la lettre et la jeta sur la table.

— C'était bien là, en effet, dit-il, ce que j'aurais dû attendre de l'homme dont vous me parliez hier ! O pauvre Gabrielle ! continua-t-il d'une voix tremblante d'émotion et de tendresse, c'est donc ainsi qu'ont été prodigués et perdus les chers trésors de ton cœur !

Il s'appuya sur la table et cacha sa tête dans ses



deux mains. Pendant quelques instants il y eut un silence que ni l'un ni l'autre ne cherchèrent à rompre.

Enfin Clément revint à lui :

— Monsieur le marquis, dit-il, encore une fois, pardonnez-moi ; je ne sais en vérité ce que vous penserez de moi après m'avoir vu tel que je viens de me montrer à vous. Au reste, peu importe, il ne s'agit pas de moi, mais d'elle. Il y a un point que je vous recommande et sur lequel je n'ai pas besoin d'insister : il faut qu'elle ignore le contenu de cette lettre ; il faut que jamais elle ne sache — *jamais*, entendez-vous ? — de quelle sorte était cet amour qu'elle croyait digne du sien.

Le marquis le regarda avec étonnement.

— Et c'est vous, Dornthal, dit-il, qui vous occupez ainsi avec tant de soin de ménager vis-à-vis de votre cousine le souvenir du comte Georges ?

Cette absence totale de vulgaire triomphe et de préoccupation égoïste ajoutait une surprise notable de plus à celles de la matinée.

Clément ne remarqua ni l'accent d'Adelardi, ni l'expression bienveillante et affectueuse du regard qui accompagnait les paroles qu'il venait de dire.

— Je veux qu'elle souffre le moins possible, dit-il.

brièvement; c'est là mon unique affaire et ma seule pensée.

Il se leva pour sortir.

Le marquis lui serra la main avec une effusion qu'il témoignait rarement, et lorsque Clément l'eut quitté, il demeura longtemps pensif.

Peut-être songeait-il en ce moment que la rencontre et l'étude d'un noble cœur valaient mieux ou du moins tout autant que la plupart de celles qu'il avait recherchées et cultivées jusqu'à ce jour avec tant d'empressement.

## LX

A son retour, Clément apprit que sa cousine l'avait déjà demandé plusieurs fois. Il monta sur-le-champ dans la pièce où elle se tenait. Son émotion, en la revoyant, quoique moins imprévue que toutes celles qu'il venait d'éprouver, fut plus profonde qu'il ne s'y attendait, car il ne s'était pas préparé au changement produit en elle par les heures qui venaient de s'écouler. Elle était cependant aussi calme et aussi résolue que la veille au soir, mais

elle avait traversé pendant cet intervalle ce que l'on peut nommer l'agonie du sacrifice, cette heure d'ineffable souffrance qui n'est pas celle où l'immolation de soi-même est acceptée, ni même celle où elle est consommée, mais cette heure intermédiaire où la répugnance lutte encore violemment contre la volonté. Et c'est bien, en effet, à cette place, dans l'ordre de ses souffrances, que celle-là a été endurée par notre Maître à tous, lorsqu'il s'est fait notre semblable.

Fleurange avait pris quelques instants de repos, une heure à peine, avant le jour. Le reste de la nuit elle l'avait passée tout entière à lutter ainsi avec sa souffrance. Les sanglots qui gonflaient son cœur, réprimés avec effort pendant son entretien avec Vera, elle les avait laissé éclater sans contrainte lorsqu'elle s'était retrouvée seule dans la nuit, et elle s'était livrée au vain soulagement de savourer à loisir l'amertume du sacrifice, en imposant silence à toute consolation, et en laissant presque les vagues du désespoir monter jusqu'à elle, et, sinon l'atteindre, au moins la menacer.

La chambre qu'elle occupait, plus vaste encore et plus somptueuse que celle de mademoiselle Joséphine (puisque c'était celle de la princesse Catherine elle-même), n'était éclairée que par une

lampe qui brûlait devant les images saintes enchâssées dans l'or et l'argent, et placées dans un angle, selon l'usage russe.

Fleurange s'était jetée sur un canapé et là, pendant longtemps, la tête cachée dans les coussins, ses longs cheveux épars, ses mains couvrant son visage inondé de larmes, elle avait exhalé sa douleur sans faire aucun effort pour la modérer.

Une fois dans sa vie déjà, elle s'était livrée à ce genre de douloureux transport. C'était — avec bien moins de raison sans doute — deux ans auparavant, durant les premières heures qui avaient suivi son départ de Paris, lorsqu'il lui avait semblé qu'elle était seule au monde et que toutes les joies de la vie étaient à jamais finies pour elle. Cette fois-là, ceux qui n'ont pas oublié le début de cette histoire se souviennent peut-être que la vue d'une étoile, apparaissant soudainement à ses yeux, dans le ciel éclairci, lui avait apporté un message de paix. Dieu sait ainsi, quand il lui plaît, donner une voix à tout dans la nature, et parler à ses créatures par les œuvres de ses mains, ou même des leurs.

Une impression du même genre amena en ce moment un premier apaisement de la tempête qui bouleversait son âme tout entière.

En relevant tout d'un coup la tête, après être demeurée longtemps dans l'attitude que nous venons de décrire, ses yeux se portèrent naturellement vers l'angle éclairé de la chambre où la lampe allumée devant les images faisait étinceler la plus riche d'entre elles. Dans ces images grecques, on le sait, les têtes peintes sur la toile se détachent seules de l'or et des pierreries qui les entourent. Celle qui attirait en ce moment le regard de Fleurange, c'était l'image du Christ, c'était ce visage sacré, dont le type est connu de tous ceux qui ont vu des représentations de l'art byzantin. Ce visage long et grave, ces yeux doux, calmes et profonds dont l'effet saisissant et mystérieux est mille fois supérieur à tout ce que peut produire la simple reproduction de la beauté humaine. Cette impression, qu'un pieux amour de l'art suffit pour faire comprendre, était accompagnée pour Fleurange d'un vif souvenir d'enfance. Elle avait souvent prié devant une image de cet aspect dans l'église de Santa Maria al Prato. Elle attachait maintenant ses yeux sur les yeux divins, fixés sur elle, et peu à peu, il lui sembla que ce doux et puissant regard pénétrait jusqu'au fond de son âme et y portait une consolation soudaine, merveilleuse et inexprimable. Elle demeura comme saisie, et

quittant peu à peu l'attitude qu'elle avait gardée jusque-là, elle resta quelque temps assise, les mains jointes. Bientôt, les yeux toujours fixés sur l'image sainte, elle tomba à genoux, et inclinant la tête, elle demeura longtemps plongée dans un recueillement profond. Sa douleur immodérée semblait s'apaiser et changer de caractère. Ses larmes, sans cesser de couler, cessèrent d'être amères, et leur objet se transforma, car, dans la douceur de ce regard majestueux, elle avait su lire un reproche, et elle avait su le comprendre !...

— O mon Sauveur et mon Dieu ! pardon ! s'écria-t-elle avec ferveur, en courbant son front jusqu'à ce qu'il touchât la terre.

Pardon !... Oui, malgré la pureté, malgré la piété, malgré la droiture de son âme, cette parole, Fleurange aussi avait à la dire, et à comprendre qu'elle renfermait pour elle l'apaisement et la paix.

Elle l'entrevit pour la première fois en ce moment. Une lueur, jamais aperçue, commença à se lever dans son âme, comme la faible blancheur de l'aurore qui précède le jour, et sa douleur lui apparut comme la punition d'un oubli, ses larmes, comme une expiation.

Ces pensées étaient encore confuses, mais leur

influence était déjà bienfaisante, et bientôt elle sentit naître véritablement en elle-même cette force et ce courage dont, pendant son entretien avec Vera, elle n'avait eu que l'apparence extérieure. Elle avait toujours été capable d'agir en dépit de la souffrance. Maintenant, elle commença à la comprendre et à la vouloir.

La nuit était fort avancée, mais elle ne sentait pas le besoin du repos, et, avant de le chercher, elle voulut donner à son esprit et à son cœur, plus fatigués mille fois que son corps, celui dont ils avaient besoin. Sous l'influence de tous les incidents et de toutes les émotions diverses de cette journée, elle écrivit à la mère Madelcine une lettre qui en était le récit fidèle.

Sa joie du matin, son sacrifice du soir, son désespoir à peine apaisé de la nuit, rien ne fut caché ou supprimé, pas même une nouvelle et ardente aspiration vers ce cloître d'où elle croyait ne plus pouvoir être repoussée désormais, et qui lui semblait en ce moment l'unique refuge de son cœur brisé.

Il y a un certain art à lire dans le cœur des autres, mais il y en a un non moins grand à savoir faire lire dans le sien, et celui-là, Fleurange le possédait au suprême degré, vis-à-vis de cette

grande âme, qui, de loin comme de près, veillait près de la sienne.

Cet épanchement la soulagea. Elle dormit ensuite quelques heures, et, à son réveil, la lettre que le marquis Adelardi venait de lire et de communiquer à Clément fut écrite et envoyée sans faiblir.

Mais une telle nuit avait laissé sa trace. Les yeux rougis de Fleurange, ses traits altérés, ses lèvres pâles et tremblantes, l'expression douloureuse de ses yeux, furent pour Clément les indices d'une souffrance qui était pour lui-même un intolérable supplice. Il eût voulu la lui épargner aux dépens de sa vie, et il était permis de dire qu'il l'avait prouvé. Mais maintenant que rien ne lui imposait plus le difficile devoir d'appeler pour elle de tous ses vœux le bonheur qu'elle attendait de la tendresse d'un autre, le cri impétueux de son propre cœur se faisait entendre avec une puissance presque irrésistible, et jamais Clément ne se montra plus maître de lui que dans cette matinée, où il lui fallut arrêter l'impulsion qui l'eût mille fois jeté aux pieds de sa cousine, et où il parvint à dominer le désir passionné de lui dire qu'elle aimait et pleurait un ingrat, et qu'elle était elle-même plus ingrate encore que lui !



Au lieu de cela, ils se serrèrent la main en silence. Fleurange vit qu'il était instruit de tout et fut soulagée de n'avoir rien à lui apprendre. En peu de mots, ils eurent réglé ce qui concernait leur départ, et Clément lui promit que, dans vingt-quatre heures, ils pourraient se mettre en route.

Sur ces entrefaites, mademoiselle Joséphine parut, et Clément, trop préoccupé pour user de circonlocutions, lui annonça tout simplement, sans autre explication, le changement survenu dans les intentions de sa cousine. Mais, lorsqu'au comble de la joie, Joséphine s'écriait : « Elle repart avec nous !... O mon Dieu ! quel bonheur !... » Clément fronça le sourcil et lui serra la main d'une façon si expressive, que la pauvre demoiselle s'arrêta tout court, et, selon sa coutume, renferma son exaltation dans un mutisme complet, en se disant qu'un jour viendrait peut-être où elle comprendrait toutes ces inexplicables choses, et entre autres pourquoi, lorsqu'elle pleurait du départ de Gabrielle, il avait fallu lui dissimuler son chagrin, et pourquoi, maintenant qu'elle restait, il ne lui était pas permis de témoigner sa joie.

— Tout cela est fort bizarre... j'ai toujours l'air de frapper à faux. Et cependant, Clément, permettez-moi de vous le dire, je soupçonne que, quant à

ce M. le comte Georges, c'était moi, et moi seule qui avais raison.

Cette dernière réflexion ne lui échappa, comme de juste, que plus tard, à l'heure des épanchements particuliers qu'elle se procurait toujours de temps à autre avec Clément, et nous devons ajouter que le sourire qui l'accueillit la dédommagea du froncement de sourcil que nous venons de noter.

La soirée s'écoula presque en silence. Le marquis Adelardi la passa avec eux, et le maintien calme et simple de Fleurange, tandis que l'effrayante altération de ses traits ne permettait pas de se méprendre sur l'étendue de sa souffrance, redoublèrent l'enthousiasme qu'elle lui inspirait et qui devenait peu à peu une amitié solide et destinée à laisser dans sa vie une trace durable et bienfaisante.

Avant de se séparer, Clément et sa cousine échangèrent quelques paroles sur les tristes funérailles de Félix. Aucun acte religieux n'avait pu les accompagner, mais le marquis Adelardi venait de promettre qu'il obtiendrait la dernière faveur sollicitée par Clément et qu'une croix de pierre marquerait la place où il reposait ; le lendemain matin une messe serait célébrée pour lui dans l'église catholique.

— Nous assisterons à cette messe ensemble, dit Fleurange.

— Oui, Gabrielle, j'y comptais.

Le lendemain, en effet, Fleurange et son cousin étaient prosternés de bonne heure au pied de l'autel de la grande église catholique, située sur la Perspective de Newsky. Après tout ce qui avait troublé et bouleversé l'âme de la jeune fille depuis la veille, ce fut un moment de triste et consolant repos.

Ce long voyage, après tout, malgré l'amère déception, malgré la douleur, malgré le sacrifice qui l'attendait à son terme, elle ne l'avait pas accompli en vain ! Celui dont elle avait consolé l'heure dernière, celui pour qui ils priaient en ce moment avait emporté la trace bénie de sa présence dans les régions dont le repentir ouvre l'entrée ! Le repentir ! salut de l'âme qui le ressent, bénédiction de l'âme qui le seconde, joie mystérieuse des anges qui l'inspirent et l'accueillent comme l'une des allégresses de leur béatitude éternelle !

Ils sortaient de l'église et ils descendaient lentement la longue avenue bordée d'arbres, nommée la Perspective de Newsky, lorsque leur marche fut arrêtée par une foule assez nombreuse qui stationnait en face de la grille du palais Anitschkoff, devant lequel ils allaient passer.

Fleurange, livrée à ses pensées, marchait sans regarder autour d'elle, et Clément, de son côté, était fort distrait, lorsqu'une émotion semblable à celle d'une secousse électrique les fit tout d'un coup tressaillir tous les deux :

— Les mariés vont passer, disait une **voix**.

— Les mariés?... les condamnés, vous voulez dire, répondit une autre en riant, car vous savez qu'ils partent ensemble pour l'exil.

Ils n'en entendirent pas davantage. L'effort subit de Clément pour éloigner Fleurange fut impuissant ; elle lui résista, et quittant son bras, sans qu'il pût l'en empêcher, elle fit quelques pas rapides qui la placèrent en avant, près de l'un des arbres contre lequel elle s'appuya, et elle regarda devant elle pâle et muette. Elle vit la grille s'ouvrir... elle vit la voiture paraître et bientôt passer devant elle... elle le vit enfin, *lui* ! Oui, elle vit les nobles traits du comte Georges, sa bouche souriante, son regard radieux. Elle vit un instant briller les yeux noirs et la chevelure dorée de la mariée. Puis elle eut la sensation qu'il faisait nuit et que tout disparaissait de sa pensée, comme de sa vue ! . . . . .

. . . . .



## ÉPILOGUE

---

. . . . Non, ma Fior Angela, je vous dis encore une fois non, comme lorsque vous m'avez fait cette même demande à Santa Maria, ce beau soir du mois de mai, tandis que du haut du cloître nous regardions coucher le soleil. Qu'y a-t-il de changé? et pourquoi Dieu vous appellerait-il maintenant dans cette solitude, s'il ne vous y appelait pas alors?... Parce que vous souffrez davantage?... Mais, pauvre enfant, vous souffriez déjà alors. « La vie, disiez-vous, vous semblait vide et terne, insuffisante et imparfaite. » Et, par le fait, vous n'aviez pas tort : c'est bien là son véritable aspect lorsqu'on la regarde en la comparant à la vraie patrie qui nous attend. Contemplée ainsi, rien ne peut, en effet, y répandre le moindre attrait ; mais aucune tristesse ne se mêle à ce genre de dégoût :

on n'est pas triste lorsqu'un objet semble médiocre et misérable uniquement parce qu'on le compare à un autre objet merveilleux et divin dont la possession est assurée. C'est là, je vous l'ai déjà dit, le dégoût de la terre d'où naît l'appel joyeux et irrésistible au cloître ; mais, je vous l'ai dit aussi, cette voix divine, lorsqu'elle retentit dans l'âme, y retentit seule, à l'exclusion de toutes les voix du monde. Une flamme s'allume qui absorbe et anéantit toutes les autres, même celles dont l'éclat terrestre est doux et pur. Cet appel divin ne vous a point été adressé : le bonheur rêvé sur terre vous échappe, voilà tout, et, pour la seconde fois, ce mécompte vous inspire la même pensée ; mais, comme alors, je crois que si Dieu se fût réservé votre vie, il n'eût pas permis qu'un cœur tel que celui de ma Fleurange fût un seul jour partagé !

« Cette fois, il est vrai, tout est fini sans retour, et vous êtes séparée d'une manière irrévocable de celui auquel ce cœur s'était donné, et, laissez-moi vous le dire maintenant, donné sans raison !... Vous tressaillez, ma pauvre enfant ! vous me trouvez cruelle, et tout le faux éclat qui vous avait fascinée éclaire de nouveau en ce moment l'image encore présente et encore chère à votre pensée. Je poursuis, néanmoins.

« Il est un amour de la terre qui, s'il allonge la route pour aller à Dieu, n'en détourne point cependant, et qui même par les vertus qu'il exige, par les sacrifices qu'il impose, par les souffrances dont il est accompagné, seconde souvent les plus nobles mouvements de l'âme.

« Ne l'avez-vous pas aperçu aujourd'hui, Fleurance ? la base d'un tel amour manquait au vôtre. Je l'eus bien vite reconnu, lorsqu'à Santa Maria, j'eus écouté votre récit jusqu'au bout et pénétré jusqu'au dernier repli de votre cœur. Je compris alors pourquoi Dieu élevait devant vous un obstacle et vous imposait un sacrifice, et votre souffrance me parut l'expiation d'une idolâtrie que vous ne discerniez pas telle qu'elle était.

« Si je vous avais vue incertaine ou hésitante sur la route à suivre, si je vous avais trouvée mollement désireuse de vous épargner et d'échapper au sacrifice imposé, je vous aurais, à cette époque, tenu peut-être un langage plus sévère ; mais vous agissiez avec fermeté et droiture, je remis à une époque où, avec le temps, la paix vous serait rendue, le soin de vous faire connaître le mal secret et profond de votre cœur. En attendant, ce que vous souffriez alors me semblait une punition suffisante.



« Mais il ne devait pas en être ainsi : la tentation devait renaître, et sous une forme à laquelle il était impossible que ma pauvre enfant pût résister ; elle céda à l'impulsion généreuse et passionnée de son cœur et elle trouva, dans l'excès même de son dévouement, une satisfaction pour sa conscience dont elle sentait confusément le besoin ; mais il en fallait davantage, il fallait souffrir encore, souffrir plus qu'auparavant ; il fallait enfin que l'idole fût brisée et que ce brisement lui parût être celui de son cœur lui-même !...

« Il n'en est rien, Fleurance : à travers la distance, je voudrais que ma voix vous parvînt, et je voudrais que cette voix fût douée d'une puissance divine, lorsqu'elle vous dit : « *Relevez-vous et marchez.* » Oui, reprenez votre marche dans la vie que Dieu vous a faite ; levez d'abord les yeux vers lui et bénissez-le courageusement de vous avoir arrachée au piège d'une tendresse dont il n'était pas le lien et dont le vide se fût révélé à vous tôt ou tard. Puis, regardez autour de vous, voyez qui vous pouvez consoler et secourir ; voyez aussi qui vous pouvez aimer ; voyez surtout qui vous aime, et faites taire dans votre cœur la pensée, coupable à l'égal d'un blasphème, que vous m'exprimez par ces mots : « *Ma vie est dépouillée*

*de tout ce qui peut me donner le désir de vivre!... »*

« Vous la relirez un jour, ma Fleurange, cette amère et ingrate parole, et, je vous l'atteste, vous la trouverez mensongère. Si Dieu ne vous a pas créée pour l'aimer, à l'exclusion même de ces affections permises qu'un rayon de son amour illumine, vous l'étiez bien moins encore pour trouver le repos dans un amour privé de cette lumière, amour dont un déchirement soudain et une souffrance aiguë vous ont empêchée d'éprouver la nature périssable, et vous ont épargné la douleur d'une irréparable déception !

« Encore une fois, Fleurange, à genoux ! et rendez grâce ; puis debout, et agissez. Point d'affaissement sur vous-même, point de souvenir complaisant de vos désirs trompés, de vos peines souffertes. Courage ! votre cœur a été faible et fasciné, mais jamais encore votre volonté n'a cessé d'être forte, et quelque rude que fût le chemin du devoir, il vous a suffi de le regarder, pour y marcher sans défaillance. Courage ! vous dis-je, vous vivrez, — et vous ferez mieux que vivre, — vous guérirez et vous vous souviendrez de cette heure qui vous paraît si sombre, comme de celle qui aura précédé le jour véritable qui doit éclairer votre vie.

« Au premier moment, cette lettre ajoutera à

votre tristesse et vous vous trouverez privée de tout, même de la consolation que vous attendiez de moi ; mais ne cédez pas à la tentation de brûler ces pages, lorsque vous les aurez lues. Gardez-les pour les relire, et, soyez-en certaine tôt ou tard le jour viendra où une douce promesse de bonheur répondra au fond de votre cœur à cette lecture. Vous comprendrez alors quels sont pour vous les vœux de votre mère Madeleine, car ce jour-là, ma Fleurange, ils seront exaucés !... »

Cette réponse à la lettre écrite par Fleurange pendant la nuit agitée qui avait suivi son entrevue avec la comtesse Vera, nous ne la mettons pas sous les yeux du lecteur à l'époque où, au retour de son triste voyage, elle lui parvint à Rosenhain ; mais deux ans après ce jour, un soir d'été, où, assise près de la rivière, sur le banc du jardin, la jeune fille relisait ces pages pour la seconde fois.

L'aspect de celle que nous retrouvons à cette place était quelque peu altéré. Une cruelle maladie, suite des émotions et des fatigues endurées deux ans auparavant, avait mis sa vie en danger, et à sa longue convalescence avait succédé un mal plus lent, plus profond, plus difficile à guérir, contre lequel tous les remèdes, même celui d'une volonté

énergiquement résolue à les seconder, étaient longtemps demeurés impuissants.

Pendant cette phase de faiblesse, jusque-là éprouvée, la vie était devenue pour Fleurange nouvelle et difficile. En effet, pendant longtemps, il avait fallu renoncer à combattre par l'activité des devoirs remplis la double langueur de la maladie et de la tristesse, supporter l'inaction sans la rendre pour elle-même et les autres un tourment de plus ; en un mot, faire sur elle-même un constant et silencieux travail : elle l'accomplissait toutefois en acceptant avec une reconnaissante douceur les soins de tous ceux qui l'entouraient, et, sans roidir contre eux son cœur froissé, mais, au contraire, en s'efforçant de les convaincre que leur tendresse lui suffisait et que, revenue près d'eux, il ne lui manquait plus rien. Peu à peu cette parole fut dite sans effort. Comme le soleil qui, au printemps fait fondre la neige, puis réchauffe la terre, puis la couvre de fleurs, elle sentit de même que, sous l'influence de cette bienfaisante tendresse, tout recommencerait à vivre dans son cœur et dans sa pensée. N'était-il pas doux, en effet, tandis qu'elle était étendue pendant de longues heures sur sa chaise longue, dans un demi-sommeil, d'entendre autour d'elle, comme un gazouillement d'oiseaux,

la voix caressante de Frida, mêlée à celle des petits enfants de ses deux cousines, qu'elle aimait tant à tenir dans ses bras et à caresser lorsqu'ils l'avaient réveillée? n'était-il pas consolant d'appuyer sa tête sur un cœur presque maternel? n'était-il pas salulaire de causer avec son oncle Ludwig, lorsqu'après avoir fait rouler sa chaise près de la jeune malade, il lui parlait de tant de choses dignes de fixer son attention, sans la détourner jamais de la plus haute de toutes? Et Frida? et Clara? et Julian et Hansfelt? tous n'apportaient-ils pas leur part d'amitié sûre et fidèle, et chacun, pour ainsi dire, une fleur qui ajoutait son parfum à l'air qu'elle respirait? n'était-ce rien, enfin, en ouvrant les yeux, de rencontrer le bon regard de sa vieille amie, qui, après avoir cru la voir mourir, ne pouvait se lasser de la regarder vivre?

Et que dirons-nous maintenant de celui que nous n'avons pas encore nommé, de celui dont la sollicitude pour elle n'était point en apparence plus grande que celle de ses parents et de ses sœurs, et qui, toutefois, pendant cette longue convalescence, avait fini par prendre près d'elle une place qu'aucun d'eux ne songeait plus à lui disputer? Le caractère de Clément eût été mal dépeint si, après la catastrophe imprévue qui lui avait

rendu la liberté de ses espérances, on le suppose prompt à les admettre et surtout à les exprimer. Néanmoins, depuis que l'empire violemment et constamment exercé sur lui-même cessait de lui sembler un devoir absolu, depuis que la peur de se trahir ne l'obligeait plus à une contrainte qui, lorsqu'il était près de sa cousine, s'étendait à tous les sujets et finissait souvent par dissimuler en partie à celle-ci la supériorité de son esprit et la rare beauté de son intelligence; un changement, qu'il n'apercevait pas lui-même, s'était opéré en lui et donnait maintenant à sa physionomie, à l'accent de sa voix, à toute sa personne, un caractère tout autre qu'auparavant, aux yeux de celle à laquelle il apparaissait ainsi pour la première fois. Elle le remarquait avec surprise, et, lorsqu'il interrompait leurs lectures par des pensées qui jaillissaient spontanément de son cœur ému ou de son intelligence libre dans son essor, et abordait maintenant une foule de sujets qu'il s'était interdits jusque-là, elle devenait pensive et comparait, malgré elle, cette éloquence de l'âme dont la source était si profonde et l'élan parfois si élevé, avec cette autre éloquence qui l'avait éblouie naguère, et dont l'esprit, l'esprit seul cultivé avec soin faisait tout le charme. Chaque jour elle at-

tendait avec plus d'impatience l'heure de ces lectures ou de ces entretiens ; elle avait bien apprécié déjà le dévouement, la bonté d'âme incomparable de son cousin, sa loyauté, son énergie, son courage ; toutes ces qualités, elle leur avait rendu justice, et cependant il lui sembla d'un coup qu'elle ne l'avait jamais connu ; elle se demanda même un jour si jusque-là elle l'avait jamais regardé, tant l'expression de ce visage, où rayonnait ce qu'il y a de plus divin ici-bas, la double noblesse de l'âme et de l'intelligence, tant ce regard et ce sourire compensaient l'imperfection de traits remarquée jadis chez Clément, mais que les années avaient d'ailleurs grandement modifiée à son avantage.

Elle reconnut donc bientôt que, tout en ayant eu beaucoup d'amitié pour son cousin, elle avait cependant été injuste envers lui, et ne l'avait jamais apprécié à sa juste valeur.

Mais quel fut le jour, l'heure, le moment qui lui fit découvrir qu'elle avait été envers lui non-seulement injuste, mais ingrate, ingrate jusqu'à la cruauté ? C'est ce que nous ne saurions dire, c'est ce qu'elle ignorait peut-être elle-même.

Fut-ce le jour où, après avoir lu d'une voix tremblante un passage qui exprimait ce qu'il n'o-

sait dire, il leva soudainement les yeux et la regarda comme il ne l'avait jamais encore fait?

Fut-ce cet autre jour où, passant sur son violon d'une mélodie à une autre, il joua cette romance sans paroles qu'Hansfelt avait nommée *l'Amour ignoré*, et s'arrêta tout d'un coup, hors d'état de poursuivre?

Ou bien encore lorsque, vers la fin du second printemps écoulé depuis leur retour, elle fut tout à fait rétablie, et qu'il la vit pour la première fois dehors, debout près du grand buisson de roses, les mains remplies de fleurs? fut-ce lorsqu'il s'agenouilla pour en ramasser une tombée près d'elle, et qu'il demeura ainsi jusqu'à ce qu'elle lui tendit la main et lui dit, en rougissant, de se relever?

Il n'importe. Ce jour vint, et il avait précédé de peu celui où nous l'avons trouvée assise sur le banc au bord de la rivière, relisant attentivement la lettre que la mère Madeleine lui avait adressée deux ans auparavant.

La jeune fille, nous l'avons dit, n'était plus tout à fait telle que nous l'avons souvent dépeinte. Sa longue maladie avait laissé quelques traces, mais de ces traces qui dans la jeunesse sont presque un charme de plus, en attendant le retour de l'éclat complet de la santé. La taille de Fleurange, plus



souple et plus mince, son teint, d'une blancheur plus transparente, ses longs cheveux, coupés pendant sa maladie, renaissant maintenant sur son front et encadrant son jeune visage de boucles épaisses et soyeuses : tout, en ce moment, lui donnait quelque chose de la grâce de l'enfance, et en la voyant aujourd'hui près de son cousin, dont la haute taille et l'expression mâle et énergique avaient toujours ajouté, en apparence, quelques années à son âge véritable, on n'eût jamais pu deviner qu'elle n'était pas la plus jeune des deux.

Elle lisait donc, immobile et attentive, et de temps en temps son visage se colorait et exprimait ses émotions diverses. Mais lorsque, après avoir lu les mots jadis écrits par elle-même : « *Ma vie est dépouillée de tout ce qui peut donner le désir de vivre,* » elle en vint à ceux-ci : « *Vous la relirez un jour, Fleurange, cette amère et ingrate parole, et, je vous l'atteste, vous la trouverez mensongère,* » elle s'arrêta tout court, et, levant au ciel des yeux pleins de larmes :

— Oui, ma mère, dit-elle, vous aviez raison !

Elle couvrit son visage de ses deux mains, et demeura longtemps absorbée et comme envahie par un flot de pensées.

Dans les profondeurs de sa mémoire, de vagues souvenirs sillonnaient le passé comme des éclairs, et lui faisaient revoir, dans un rêve confus, quelques scènes oubliées.

Cette violente explosion de douleur, ces sanglots qu'il n'avait pu réprimer, lorsqu'il avait appris qu'elle voulait suivre Georges ; plus tard, ces paroles murmurées, sur la glace, dans ce moment qu'il croyait le dernier de sa vie, à peine entendues et vite oubliées alors, elles surgissaient aujourd'hui, semblables à ces écritures invisibles que l'approche du feu fait apparaître. Ce sentiment qu'elle ne discernait que depuis quelques jours, Clément l'aurait-il donc éprouvé plus tôt, l'aurait-il éprouvé toujours?... Et, s'il en était ainsi, oh ! alors, quelle avait été sa tendresse, quelle avait été sa constance, et quelles avaient été les souffrances endurées pour elle ! Hélas ! qu'avait-elle infligé elle-même à ce noble et fidèle ami !

— Oh ! s'écria-t-elle tout haut, qui a jamais été plus aveugle, plus ingrate, plus cruelle que moi !

Elle se tut en tressaillant et leva la tête ; car elle croyait avoir reconnu le bruit des pas de son cousin. C'était bien lui en effet ; il venait la chercher sur son banc favori ; et maintenant il était là, debout devant elle, à la même place où, trois ans au-

paravant, il l'avait regardée, le jour où, à son insu, elle l'avait tant fait souffrir. C'étaient le même lieu et la même saison; c'était aussi la même heure : le jour tombait, et maintenant, comme alors, la lune, déjà levée, jetait un rayon argenté sur le charmant visage qu'interrogeait le même regard. Mais, cette fois, l'interrogation fut comprise, et la réponse silencieuse de ses beaux yeux, aussi expressifs que la parole, fit pénétrer dans le cœur qui l'entendit une de ces joies humaines réservées ici-bas à ceux-là seuls qui sont capables d'un amour pur, constant, unique; d'un amour digne d'être nommé après celui de Dieu.

Nous pourrions terminer maintenant ce récit et déposer la plume, sans chercher à décrire la joie de la famille lorsque, la nuit tombée, on vit reparaître les deux seuls absents de la veillée, et que chacun devina, en les regardant, quel était l'entretien qui, ce soir-là, s'était prolongé si longtemps au bord de la rivière.

Toutefois, vers la fin de cette heureuse soirée, mademoiselle Joséphine amena, sans le vouloir, une communication qu'il nous semble utile de ne point omettre.

— Voyez, voyez, s'écria-t-elle, dans l'exaltation

d'un bonheur, mêlé d'un secret orgueil de sa pénétration, comme j'avais raison de penser que le comte Georges...!

Elle s'arrêta d'un air interdit, se souvenant tout d'un coup des précautions du passé, et craignant encore d'être imprudente en les négligeant.

Mais Fleurange, sans hésiter, s'écria :

— Achez, ma chère Joséphine, achevez sans crainte, et prononcez hardiment un nom que je n'ai plus ni peur ni désir d'entendre.

Et tandis que, en l'entendant, le souvenir de ses tortures passées traversait la mémoire de Clément, pour lui faire sentir plus ardemment son bonheur présent, elle lui demanda d'une voix calme :

— Est-il toujours en exil, ou bien lui a-t-on fait grâce ?

Clément répondit avec un sourire :

— Non, on ne lui a point fait grâce ; il subit encore toute l'étendue de sa peine.

Après un moment de silence, il ajouta :

— Ce matin même, j'ai reçu une lettre d'Adelardi qui me parle de lui... Voulez-vous la lire ?

Sur un signe affirmatif de celle à qui il adressait cette question, il tira son portefeuille de sa poche pour y chercher la lettre. Lorsqu'il l'ouvrit, il en tomba une petite branche de myrte.

Fleurange la reconnut aussitôt.

— Eh quoi, vous la possédez encore ? dit-elle en rougissant.

Clément ne répondit pas. Il regardait la petite branche avec attendrissement ; elle faisait partie de ce trésor si chèrement conservé, et pendant longtemps la seule joie de son amour caché !

— *Jamais*, oh ! non, *jamais* ! murmura-t-il. Ce fut là ma réponse ce soir-là, Gabrielle, lorsque vous me promettiez une belle fiancée. Vous en souvenez-vous ?

— Oui, car j'avais dit comme vous une heure avant, et cette coïncidence me frappa.

— Qu'en faut-il conclure dans ce jour où vous êtes là, devant moi, vous la fiancée de mes rêves impossibles ?

— Que nos pressentiments nous trompent souvent... et nos sentiments aussi, Clément, ajouta-t-elle, en attachant sur lui des yeux voilés de larmes qui semblaient implorer un pardon.

Nous ne dirons point quelle fut la réponse de Clément. Nous dirons seulement qu'elle fit complètement oublier à l'un et à l'autre la lettre d'Adelardi. Cette lettre, cependant, nous la mettrons sous les yeux du lecteur, moins indifférent peut-

être à son contenu que ne l'était en ce moment celui à qui elle était adressée.

Elle était datée de Florence. Le marquis, dont les visites à Rosenhain étaient devenues annuelles, annonçait sa prochaine arrivée, puis il continuait :

« La pauvre princesse Catherine, dont vous me demandez des nouvelles, a repris tous ses maux, tant de fois guéris, et ils sont aggravés maintenant par le mécontentement et l'ennui plus encore que par l'âge. Personne ne réussit à lui donner des soins tels que ceux dont elle se souvient, et chaque nouvelle épreuve renouvelle des regrets qui ne sont nullement compensés d'autre part par la réalisation de ses désirs. J'ai bien souvent remarqué, du reste, qu'il n'y a rien de tel en ce monde que les désirs réalisés, pour faire évanouir jusqu'au souvenir de l'ardeur avec laquelle on les a poursuivis, et même du transport avec lequel on les a vu s'accomplir. Il est vrai que ses relations actuelles avec son fils n'ont rien de bien satisfaisant, et qu'elles se ressentent de l'humeur mécontente de tous les deux. L'exil imposé à Georges semblerait cependant enviable à bien des gens, car le lieu qu'il habite possède tous les agréments possibles, sauf celui de pouvoir le quitter. Mais ce terrible correctif gâte le

reste, et il ne sait jouir de rien, parce que tout, dit-il, lui est imposé. Aussi, je le crains, l'avenir qu'il se prépare et qu'il réserve à sa femme est fort menaçant.

« La comtesse Vera est une belle et noble personne, susceptible jusqu'à un certain point de dévouement, mais orgueilleuse, emportée et jalouse au plus haut degré. En épousant Georges dans la situation où il se trouvait, elle croyait, par ce grand sacrifice, s'assurer ce cœur volage et se l'attacher fidèlement et à jamais par la reconnaissance. Elle s'est trop vite aperçue qu'il n'en était rien, et que la liberté comparative qu'il avait recouvrée se transformait promptement à ses yeux en dur esclavage. Il en est résulté entre eux des scènes qui ont déjà plus d'une fois troublé une existence dont il ne leur est pas permis de rompre la monotonie. Dans l'une d'elles, le croiriez-vous? Vera, égarée par l'irritation et la jalousie, a trahi elle-même le secret si bien gardé jusque-là, en s'écriant avec emportement *qu'elle regrettait de ne lui avoir pas laissé subir le sort qu'une autre était si disposée à partager avec lui*. Revenue à elle-même, elle eut lieu de regretter son imprudence, car Georges exigea une révélation complète; et, ramené ainsi subitement vers un souvenir revêtu à ses yeux,

aujourd'hui, du double charme du passé et de l'impossible, il se livra à son tour, sans aucun ménagement, aux plus amers reproches ; et je ne sais s'il n'eût pas la cruauté de lui dire « qu'il eût préféré mille fois le sort auquel elle l'avait soustrait à celui qui était aujourd'hui le sien auprès d'elle!... » Nous savons ce qu'il faut penser de ce mirage de son imagination ; mais, d'après tout ceci, vous ne serez pas surpris d'apprendre qu'ils aspirent tous deux avec une égale ardeur à la liberté, qui ne leur sera pas rendue avant deux ans, et qui sera, selon toutes les apparences, aussi dangereuse pour l'un que pour l'autre. La princesse le voit et le prévoit, depuis une visite en Livonie où je l'ai accompagnée l'été dernier. Pendant ce séjour, Georges ne lui a pas non plus épargné des reproches qui lui ont été d'autant plus sensibles que sa mère en est depuis longtemps à se dire que, au bout du compte, elle a sacrifié son bonheur et l'agrément de sa propre vie par une opposition dont le résultat a été d'éloigner d'elle, du même coup, et son fils et la seule compagne qui ait jamais réussi à la satisfaire. Et comme, lorsqu'elle est mécontente, il lui faut toujours s'en prendre à quelqu'un qui ne soit pas elle-même, savez-vous à qui elle reprochait l'autre jour devant moi tous



ses mécomptes actuels ? A Gabrielle !... qui, disait-elle, n'avait pas su, il y a trois ans, user, comme elle l'aurait dû, de son empire et le conserver ! !

« Depuis qu'elle s'est aperçue que je ne partageais nullement ce regret — qui ne sera pas partagé non plus par vous, je le suppose, ni, j'aime à le penser, par celle qui l'inspire — elle m'en veut à mon tour, et déclare avec mélancolie que tous les amis sont insensibles et tous les enfants ingrats !... »

La réponse de Clément à cette lettre hâta l'arrivée du marquis. Il avait vu renaître et grandir les espérances de son jeune ami, et pour rien au monde il n'eût voulu être absent de Rosenhain le jour de leur réalisation. Wilhelm et Berta, la discrète confidente qui avait su consoler la souffrance de Clément, sans l'obliger à la révéler, furent avec le marquis les seuls amis admis ce jour-là au milieu de l'heureuse famille. La noce fut riante autant que l'avait été celle de Clara. Les mariés cependant semblaient plus graves et plus recueillis, car une grande épreuve avait précédé ce jour, et donnait à leur bonheur ce *quelque chose d'achevé* qui manque souvent ici-bas aux fêtes les plus joyeuses.

Eux aussi, à leur tour, ils allaient partir pour

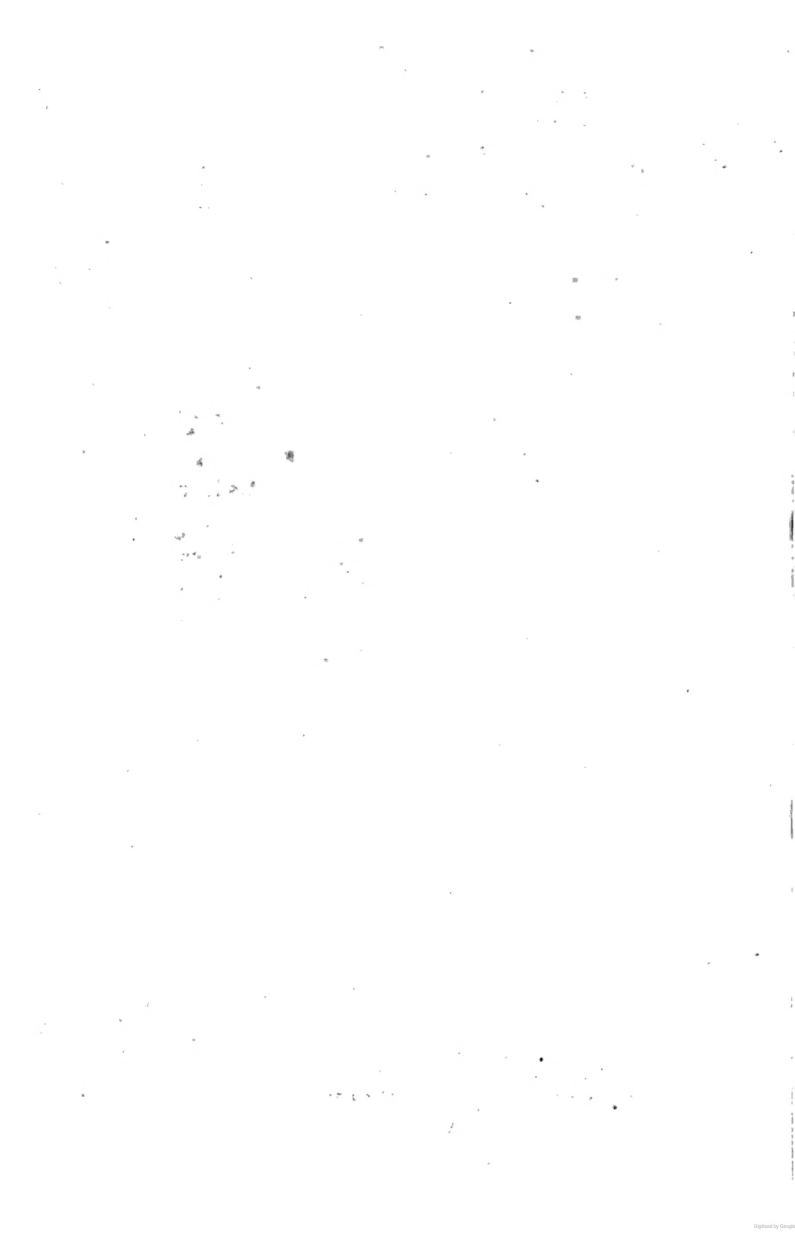
l'Italie, et l'on devine que, parmi les lieux qu'ils devaient visiter ensemble, le premier vers lequel se dirigeait leur pensée était celui où les attendait la bienvenue et la bénédiction de la mère Madeleine.

Au retour, c'était la maison, transformée et embellie, de mademoiselle Joséphine, qui devait devenir leur demeure, à la seule condition, imposée par leur vieille amie, qu'elle habiterait sous leur toit jusqu'à la fin de ses jours.

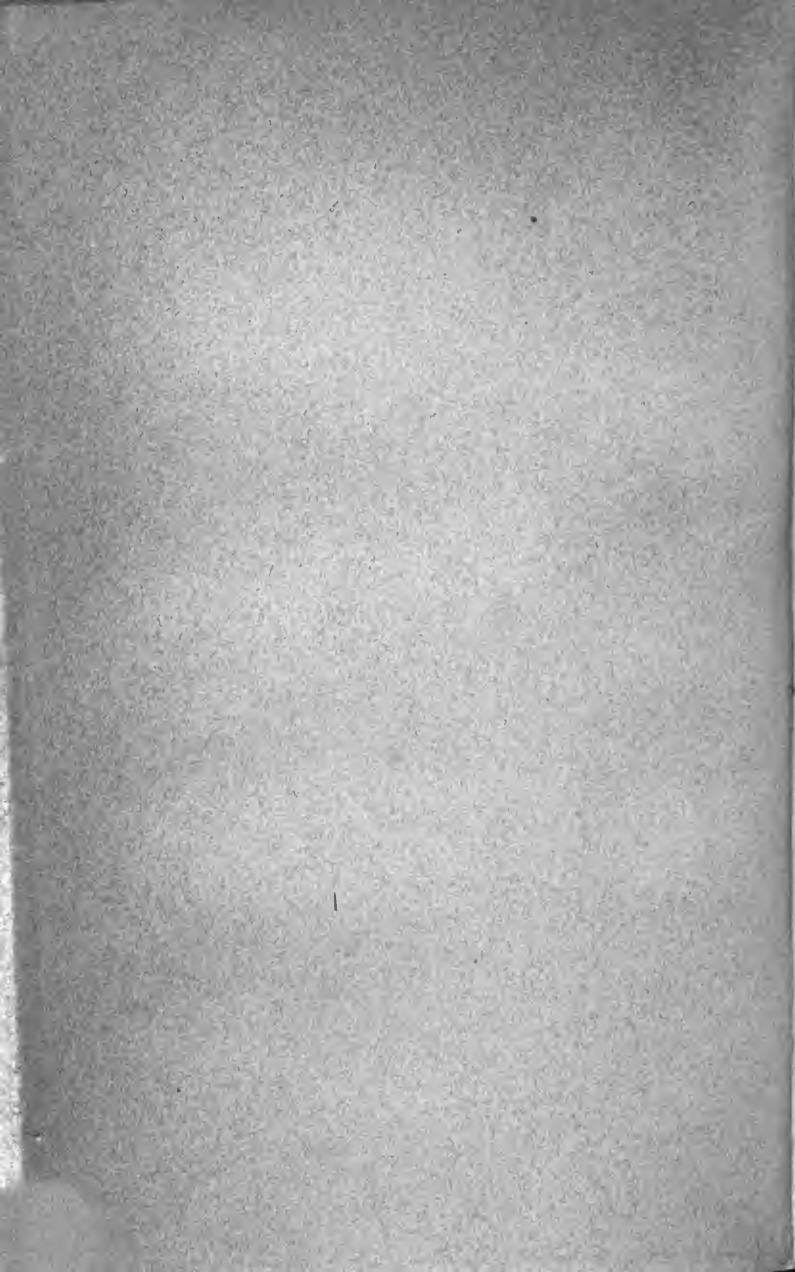
Leur destinée fut-elle heureuse? Nous croyons pouvoir l'affirmer. Fut-elle exempte de peines, de souffrances et de sacrifices? Nous pouvons le nier avec encore plus de certitude. Elle fut digne d'envie néanmoins, car ils possédèrent ce qu'il y a de meilleur parmi les bonheurs de la terre, sans oublier jamais *« que la vie ne peut jamais être tout à fait heureuse, parce qu'elle n'est pas le ciel, ni tout à fait malheureuse, parce qu'elle en est le chemin »*.

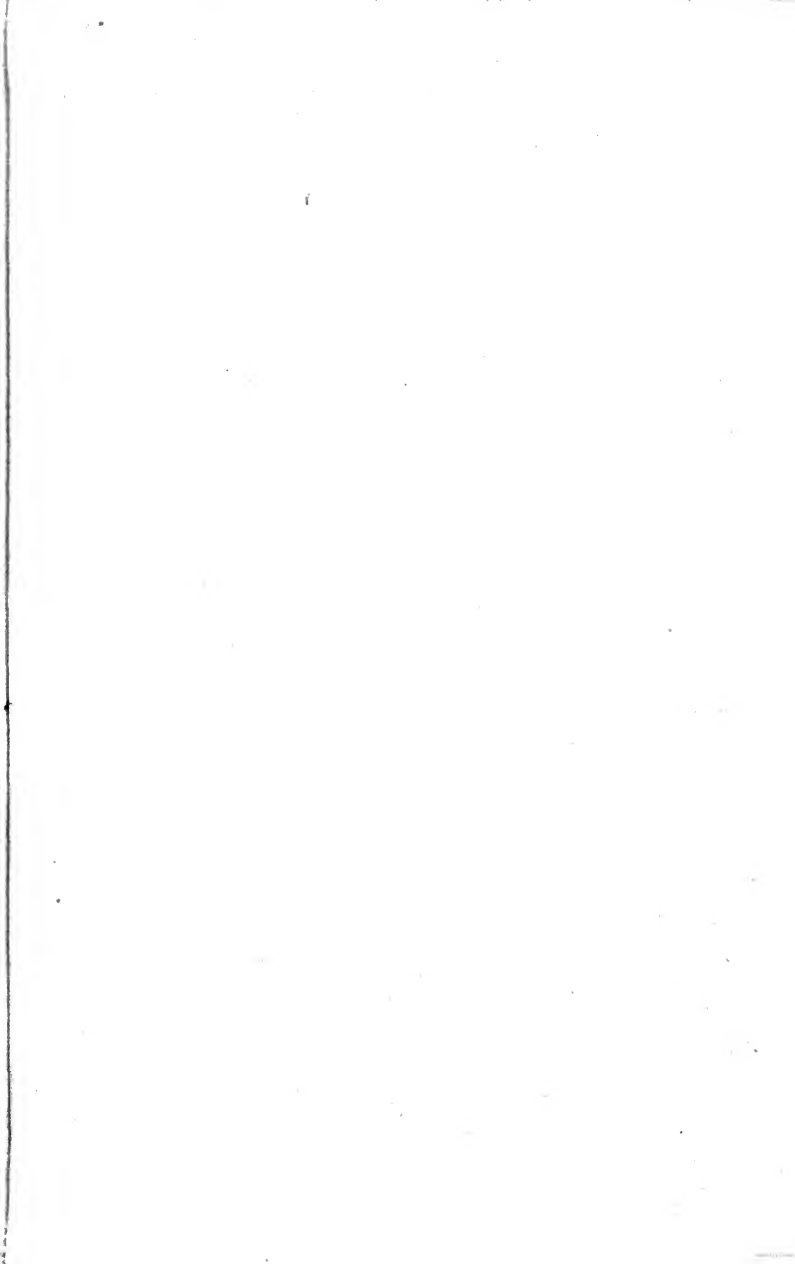
\* Eugénie de la Ferronnays.

FIN DU TOME SECOND

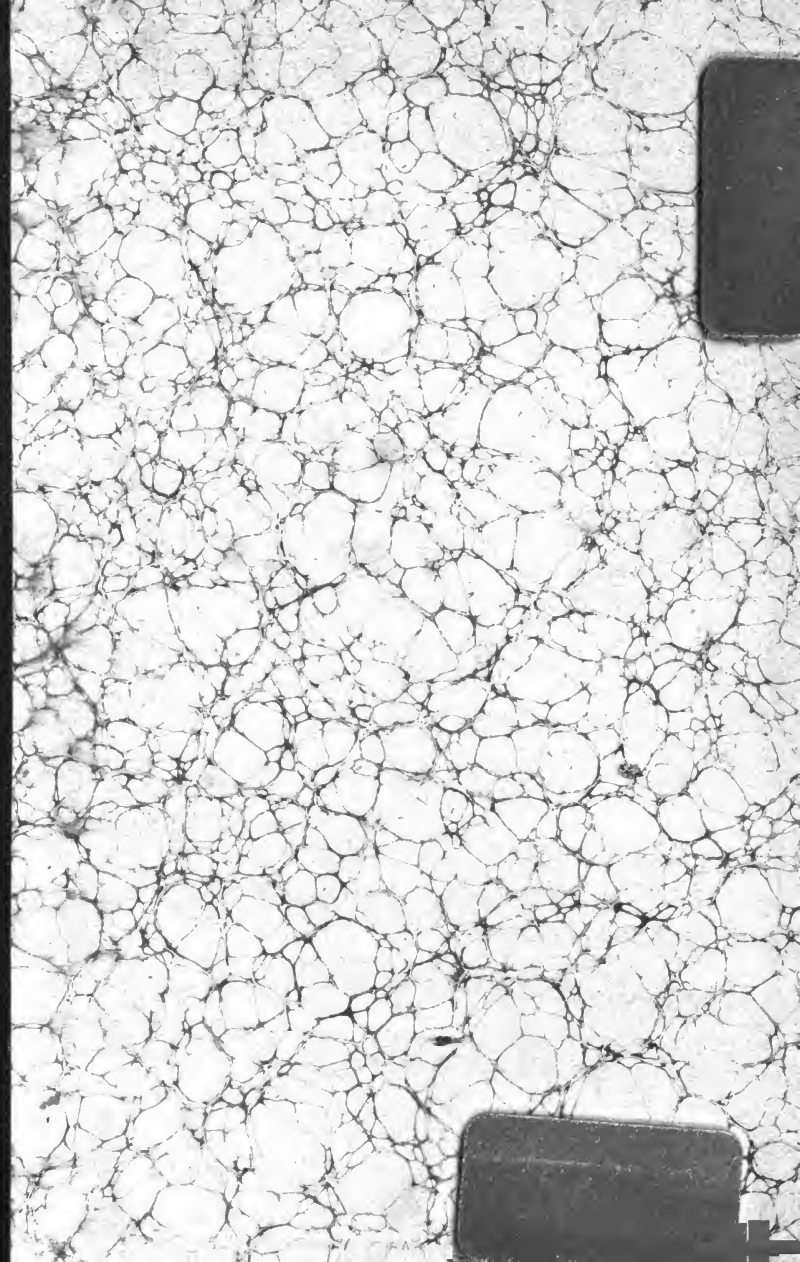














BIBLIOTHECA